U d'/of OTTAWA
39003010929965

UNIVERSITÉ
SÉMINAIRE
D'OTTAWA

LE SACRÉ CŒUR

DE L'HOMME-DIEU

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Conférences prêchées dans l'église métropolitaine de Besançon pendant les années 1864 à 1874.

7 vol. in-18 jésus. 21 fr.
Le même ouvrage, 7 vol. in-8°. 35 fr.

ON VEND SÉPARÉMENT :

L'Homme-Dieu, 11e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

L'Église, œuvre de l'Homme-Dieu; 8e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

Le Décalogue, ou la Loi de l'Homme-Dieu; 8e édition; 2 vol. in-18 jésus. 6 fr.
Le même ouvrage, 2 vol. in-8°. 10 fr.

Les Sacrements, ou la Grâce de l'Homme-Dieu; 8e édition; 2 vol. in-18 jésus. 6 fr.
Le même ouvrage, 2 vol. in-8°. 10 fr.

Les Mystères de la vie future, ou la Gloire de l'Homme-Dieu; 3e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

L'Année d'expiation et de grâce 1870-1871, sermons et oraisons funèbres; 4e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 4 fr.

L'Année des Pèlerinages 1872-1873, sermons; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

Le Sacré Cœur de l'Homme-Dieu, sermons prêchés à Besançon et à Paray-le-Monial; 5e édition; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

Panégyriques et Oraisons funèbres; 3e édition; 2 vol. in-18 jésus. 6 fr.
Le même ouvrage, 2 vol. in-8°. 10 fr.

Panégyriques, Oraisons funèbres, Éloges académiques, nouvelle série; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

Panégyriques, Oraisons funèbres, Éloges académiques, troisième série; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

Œuvres pastorales, 1875-1878; 2 vol. in-18 jésus. 6 fr.
Le même ouvrage, 2 vol. in-8°. 10 fr.

Les Béatitudes de la vie chrétienne, ou la dévotion envers le Sacré Cœur; 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.
Le même ouvrage, 1 vol. in-8°. 5 fr.

Instruction pastorale et mandement sur la Franc-Maçonnerie; in-18 jésus, net. 30 c.

Trépon. — Imp. Victor Sarrut.

LE

SACRÉ CŒUR

DE L'HOMME-DIEU

SERMONS

PRÉCHÉS A BESANÇON ET A PARAY-LE-MONIAL

EN JUIN 1873

Par Monseigneur BESSON

Evêque de Nimes, Uzès et Alais

P
5E
24

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1898

(Droits de traduction et de reproduction réservés)

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE uOttawa LIBRARY ANNEX
Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis
UNIVERSITÉ SÉMINAIRE BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES University of Ottawa LIBRARY ANNEX

BX
1756
.B464
1898

LE SACRÉ CŒUR
DE L'HOMME-DIEU.

I

PANÉGYRIQUE

DE LA

BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE,

Prononcé dans l'église métropolitaine de Besançon, le 1er juin 1873.

Redite, prævaricatores, ad cor, et salus mea non morabitur. Après vos longues prévarications, que votre cœur revienne à mon cœur, et le salut que je vous destine ne sera plus différé. (*Isaïe*, XLVI, 8. 13.)

ÉMINENCE (1),

C'est sur les lèvres d'Isaïe, purifiées par la main des anges et par le feu de l'autel, que je prends ces paroles dont Dieu lui-même est l'auteur. Un prophète les a entendues, et toutes les chaires les

1. Mgr le Cardinal-Archevêque de Besançon.

répètent aux nations qui se sont égarées dans les chemins affreux du vice et de l'erreur. Isaïe sera écouté aujourd'hui par le peuple franc mieux qu'il ne le fut par le peuple juif. C'est au cœur qu'il s'adresse, c'est le cœur qu'il veut éclairer et convaincre. Voyez comme les Francs, ces nouveaux enfants d'Israël, cette autre race choisie, s'appliquent les oracles des saintes Écritures. Le mois de Marie est à peine fini que le mois du Sacré Cœur commence avec un éclat extraordinaire. Le vicaire de Jésus-Christ nous le demande, toute la France se lève pour lui obéir, les évêques se mettent partout à la tête des supplications publiques, et vous avez voulu, Monseigneur, comme il convient à l'éclat de votre pourpre, de votre siége, de vos vertus et de vos services, répondre plus haut que personne à l'appel de Notre Saint Père le Pape, en instituant dans cette Église métropolitaine de Besançon une suite de prières, de lectures, d'entretiens, qui doivent faire de tout ce mois de juin un mois de pénitence, d'expiations et de bonnes œuvres.

Que de grâces déjà reçues ! mais que de grâces à obtenir encore ! Quelle reconnaissance ! mais aussi quelle attente ! Ce n'est pas assez de prier, il faut se faire pèlerin. Les pèlerins de Marie s'apprêtent à devenir les pèlerins du Sacré Cœur. Gray, Mont-Roland, Fourvière, Lourdes, Notre-Dame de Chartres, tous les sanctuaires consacrés à la sainte Vierge ont retenti pendant un mois du bruit de nos

pas et du chant de nos cantiques. Voici le sanctuaire consacré au Sacré Cœur de Jésus qui s'ouvre aujourd'hui dans toute sa pompe et vers lequel se tournent tous les regards. Des autels de Marie courons à l'autel de Jésus. Paray-le-Monial verra nos pèlerins; notre bannière ira flotter parmi les bannières des Églises les plus illustres et les plus fidèles, et nous entendrons tous l'avertissement que Dieu nous donne par la bouche de son prophète : *Redite, prævaricatores, ad cor, et salus mea non morabitur : Après vos longues prévarications, que votre cœur revienne à mon Cœur, et le salut que je vous destine ne sera plus différé.*

C'est pour entrer, dès le premier jour, dans cette grande pensée de salut et d'expiation, que j'ai résolu d'ouvrir ces exercices en prononçant le panégyrique de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. On ne saurait adorer plus dignement ni remercier plus complétement le Cœur de Jésus qu'en louant tout d'abord l'amante incomparable de ce Cœur divin. Deux tableaux partageront ce discours et la vie de la bienheureuse Marguerite-Marie. Vous verrez dans le premier comment cette pieuse servante du Seigneur a été élue, conduite, éprouvée en mille manières pour répondre aux grands desseins dont elle était l'objet : c'est le temps où sa vocation se révèle. Vous verrez dans le second tableau comment elle a servi les desseins de Dieu, en Angleterre, en France,

dans le monde entier : c'est le temps où sa mission s'accomplit. En deux mots, mystère et épreuves d'une vocation extraordinaire ; étendue et grandeur d'une merveilleuse mission.

I. De tous les siècles qui méritent l'admiration des hommes, il n'en est point qui porte le titre de grand à meilleur droit que le siècle de Louis XIV. Je ne viens pas vous dire qu'il fut le rival heureux des siècles de Périclès, d'Auguste et de Léon X, et qu'il parut même aux gens de lettres l'emporter sur ces âges fameux, parce qu'il en eut tout le mérite avec un goût encore plus épuré et plus complet. D'autres citeront Richelieu et Mazarin, qui ont initié le grand siècle à la politique ; Turenne et Condé, qui lui ont appris à gagner les batailles ; Corneille et Bossuet, Racine et Fénelon, qui l'ont élevé, sur les grandes ailes de l'éloquence et de la poésie, au sommet de la perfection littéraire. Une autre gloire, la seule digne de cette chaire, me préoccupe aujourd'hui. Le XVIIe siècle fut, comme le XIIIe, le siècle des saints. La sainteté eut ses héros aussi bien que la politique, la guerre, la littérature et les arts. A mesure qu'on les tire de leur tombe et qu'on les place sur nos autels, cette gloire, longtemps voilée, éclate et monte au ciel de l'Église. Quelle variété féconde ! Quel inépuisable trésor de mérites et de vertus ! C'est saint Vincent de Paul, le héros de la charité ; c'est saint François

de Sales, le héros de la douceur ; c'est le B. Berchmans, ce modèle de l'écolier et du religieux, et le B. Spinola, ce modèle du missionnaire et du martyr. Pendant que le B. Pierre Fourier laisse à la Lorraine et à la Franche-Comté les exemples incomparables des vertus civiques et sacerdotales, Jeanne de Chantal, cette épouse si fidèle, cette veuve si parfaite, sanctifie en Bourgogne et en Savoie toutes les occupations domestiques et tous les exercices de la vie religieuse. La bienheureuse Germaine Cousin illustre la vie des champs, comme Berchmans a illustré les écoles, Spinola les missions, Vincent les galères, François le trône épiscopal, Chantal le cloître et le foyer. L'Église, après avoir distribué tant de couronnes, avait encore une auréole à donner. Un autre rôle avait été rempli dans le grand siècle, et c'est par là que ce siècle était devenu complet et digne de tous les éloges. C'est le rôle de la souffrance intime et mystérieuse d'une âme offerte en sacrifice pour les péchés du monde. Jésus-Christ ne veut pas seulement des apôtres, des docteurs, des pontifes, des solitaires, des vierges ; il veut aussi des témoins privilégiés et permanents de sa Passion et des confidents de ses douleurs. Il veut des Marie-Madeleine au pied de sa croix. Écoutez comment, parmi tant de héros et de saints, il a fait une part à l'héroïsme de l'expiation, à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque.

Marguerite vint au monde le jour de sainte Madeleine, dont je viens de rappeler le nom et la pénitence, le 22 juillet 1647. Ce fut dans un petit coin du Charolais, au hameau de Lauthecourt, dans le diocèse d'Autun, que Dieu plaça son berceau. Elle appartenait, par sa naissance, à la classe moyenne, alors si féconde en vertus domestiques et déjà si distinguée par l'intelligence et par les services. Sa famille, qui n'était ni riche ni noble, jouissait d'une honnête aisance et d'une considération supérieure à sa fortune. Son père, qui exerçait la charge de notaire royal, possédait, avec la confiance publique, l'estime particulière des principaux personnages du pays. Mais, sans s'arrêter à la bienveillance dont elle fut entourée dès son berceau, Marguerite, par une disposition ineffable de la sagesse divine, n'eût, dès le plus bas-âge, de pensées et de sentiments que pour Dieu. Le connaître et l'aimer fut pour elle une même chose. Ce grand Maître, qui s'était emparé de son cœur, lui avait fait voir, dès le commencement, toute la laideur du péché et toute la beauté de la vertu. Elle disait, à quatre ans : « Mon Dieu, je fais vœu de chasteté perpétuelle, » quoiqu'elle ignorât ce que signifiait le mot de vœu, non plus que celui de chasteté. Ah ! n'importe, délie-toi, parle, prie, langue enfantine, c'est l'Esprit-Saint qui te dirige, et tu peux suivre avec docilité ses moindres mouvements. La noble dame qui lui a servi de marraine veut l'éle-

ver auprès d'elle ; Marguerite s'en réjouit, mais c'est parce que le château touche à l'église. L'église est sa demeure, elle y passe sa journée. On l'y surprend à genoux, les mains jointes, s'y consumant, comme les cierges, en présence de Dieu, afin de lui rendre amour pour amour. Cet attrait si extraordinaire, auquel le monde ne comprenait rien, se soutient chez les clarisses de Charolles, où elle fait sa première communion, mais où la maladie la visite et la met à l'épreuve. Il faut rentrer à la maison paternelle, mais c'est pour y trouver la peine et la souffrance : Dieu, ce maître jaloux qui tenait à régner dans son cœur sans partage, Dieu la cloue sur un lit de douleur, l'y fait languir pendant quatre années et lui ôte presque entièrement l'usage de ses membres. La voilà sur la croix, cette enfant de dix ans, et, comme si ce n'était pas assez de la maladie pour lui en faire sentir toutes les douleurs, elle jeûne trois fois la semaine, elle veille chaque nuit, elle se fabrique un cilice, elle a sans cesse Jésus dans sa pensée et sous ses yeux, tantôt sous la figure de l'*Ecce Homo*, tantôt portant sur ses épaules l'instrument de son supplice. Les mondains la raillent, et elle leur répond avec le sourire d'une amoureuse compassion; les domestiques de sa mère la persécutent, elle leur pardonne ; un directeur peu éclairé l'empêche de recevoir la sainte eucharistie ou de la visiter dans le tabernacle, elle fléchit à force de respects ces volontés tyranniques.

Ainsi s'écoulait, parmi beaucoup d'afflictions et de larmes, la première jeunesse de Marguerite; ainsi apprenait-elle à porter sa croix. Quand ces épreuves touchent à leur terme, une autre lutte commence et sa croix devient plus lourde que jamais. Marguerite rêve la vie religieuse; sa famille, au contraire, veut la marier. Il faut qu'elle se pare, qu'elle se produise, qu'elle prenne une part active aux joies de ce monde. Elle s'y prête d'abord avec répugnance, mais peu à peu son cœur fléchit et la vanité commence à la gagner. C'est là que Jésus-Christ l'attend : il se plaint, il la réprimande, il l'accable de reproches. Quand elle s'apprête à quelque divertissement profane, Jésus-Christ lui apparaît tout couvert des plaies de sa flagellation. « Veux-tu donc prendre ce plaisir, lui disait-il, et moi je n'en ai pris aucun. » Il disait encore : « Je me suis livré à toutes sortes d'amertumes pour gagner ton cœur, et tu oses encore me le disputer ! » Mais le monde et le démon pressent, insistent, accablent à leur tour le cœur de Marguerite. « Pauvre misérable, lui disait le démon, tu vas devenir la risée publique, car tu ne persévéreras pas, et quelle confusion ce sera pour toi de quitter l'habit de religieuse et de sortir d'un couvent ! » Ses frères veulent la doter, sa mère la presse de prendre un parti et la conjure de ne pas la quitter; ce n'est pas assez, elle tombe malade et il faut ajourner la décision. Épreuves si diverses et si

cruelles, quand finirez-vous ? Trois ans s'écoulent, Jésus a vaincu. Marguerite est à lui, elle a vingt-quatre ans, elle entre au monastère de la Visitation de Paray-le-Monial, et à l'heure même où la porte se ferme sur elle, son Époux divin lui fait clairement entendre ces paroles : « C'est ici que je te veux. »

Oui, c'est là qu'il la voulait, et il l'y voulait fixer pour achever son éducation et son crucifiement. Elle est entrée à la douce et forte école de saint François de Sales, parmi ces novices que le saint évêque de Genève commande « d'exercer en humilité, douceur, obéissance et modestie, leur agrandissant le courage et arrachant, tant que faire se pourra, les niaiseries, tendretés et fades humeurs qui ont coutume d'alangoucir les cœurs et d'affaiblir les esprits. » Ah ! combien vous vous trompez en vous représentant le cloître comme un lieu plein d'instants tranquilles ou d'heureux repos. Là aussi on trouve sa croix, et là aussi ce n'est que par la croix qu'on se sanctifie. Jésus-Christ continuait à favoriser sa servante de ses saintes visions et de ses mystiques entretiens ; mais quelle rude école ! quelles souffrances ! quelle mort ! Si Marguerite souhaite quelque soulagement à ses peines intérieures, le divin Maître la reprend : *Lorsque je portais ma croix, je ne la changeais point de côté pour me soulager*. Si elle le prie d'agréer le sacrifice de sa volonté ; *Soit,* répond-il, *mais souviens-toi que c'est un*

Dieu crucifié que tu veux épouser. Si elle lui demande un lieu de refuge ; *Ton refuge, c'est la plaie de mon côté ; mais prends garde de te regarder toi-même hors de moi.*

Suivez-la maintenant dans tous les emplois du noviciat et de la profession religieuse, cette amante passionnée de la croix. A l'infirmerie, elle applique ses lèvres sur un ulcère envenimé qui rongeait le pied d'une des pensionnaires, et elle avale d'un trait ce que la parole humaine ne saurait peindre ; au réfectoire, elle ramasse ce qui est tombé de ses mains par maladresse, et cette indigne nourriture, mêlée de poussière, devient l'unique soutien de sa misérable vie ; la soif la dévore, et elle éloigne de ses lèvres tout breuvage rafraîchissant, en mémoire de la soif douloureuse que Jésus-Christ endura pendant sa Passion ; on l'appelle hypocrite et visionnaire ; elle s'humilie, comme Jésus, sous le blasphème des bourreaux. Quelquefois, il est vrai, le Thabor succédait au Calvaire et les consolations aux épreuves ; mais attendez un peu, elle n'aura bientôt plus que la croix avec toute sa rudesse. Voilà que sa singularité frappe et déplaît, les esprits se divisent, les cœurs s'aigrissent, un nuage pèse sur le monastère. Des religieuses imparfaites s'étonnent de sa perfection ; des religieuses indiscrètes accusent son silence ; des religieuses immortifiées blâment sa pénitence et ses austérités. Elle est comme une pierre d'achoppement et de scandale pour plu-

sieurs, une sorte d'énigme pour les plus vertueuses ; elle devient le rebut de tout le monde. Enfin, comme si la terre ne lui donnait pas assez de sujets de douleurs et de larmes, Dieu lui montre le purgatoire avec ses atroces tortures et ses flammes qui dévorent sans consumer. Là, elle voit des religieuses et des personnes engagées dans les liens du mariage, expiant, au milieu de ces flammes qui font horreur, celles-là leurs négligences, leurs murmures, leurs discours peu charitables ; celles-ci, leur défaut de zèle et de sollicitude pour le salut de leurs domestiques et de leurs enfants. Là, pourquoi ne le dirais-je pas, elle voit des prêtres qui avaient été l'honneur du sacerdoce, expier, par d'horribles souffrances, leurs imperfections et leurs fautes; et devant ce spectacle, Marguerite, s'associant de plus en plus aux mérites de la croix, redoublait d'austérités et de prières, et s'efforçait par de nouvelles rigueurs, de conjurer le bras qui s'appesantissait sur ces victimes éplorées de la justice divine.

Quand on l'élève, par une inspiration soudaine, aux charges de la communauté, ce n'est que pour lui faire sentir encore plus la pesanteur de la croix. Maîtresse des novices, elle refuse de se prêter à des arrangements de famille qui enchaînent des filles aux pratiques du cloître sans consulter leur goût et sans s'assurer de leur vocation. Il n'était pas rare qu'on voulût alors immoler à Dieu des âmes que

Dieu n'avait point appelées. Marguerite, éclairée d'une meilleure lumière, prend la défense de ces pauvres enfants qui n'étaient pas faites pour la perfection, elle refuse de sanctionner par son suffrage une vocation dans laquelle elle n'a pas reconnu l'esprit de Dieu, elle dit aux princes de la terre ce que Dieu avait dit à Abraham : N'étendez point sur cette enfant votre main parricide : *Non extendas manum tuam super puerum.* Compliments, promesses, menaces, rien ne fléchira la maîtresse des novices. Qu'on appelle sa dévotion une grimace, qu'on menace de la déposer, qu'on parle de la livrer au bras séculier, qu'on ameute contre elle une partie de la communauté, elle n'en défendra pas moins la liberté de ses chères enfants, elle les rendra au monde plutôt que de les voir traîner dans le cloître une vie malheureuse et peut-être criminelle.

Que voulez-vous donc, Seigneur, de votre servante, puisque vous l'avez soumise à tant d'épreuves? Parlez, dévoilez-lui vos secrets desseins. Éclairez-la, élevez-la, et après trente ans signalés par des croix si diverses et si pesantes, maintenant qu'elle vous est unie par des liens si intimes, faites-en, il en est temps, l'instrument de votre Providence et la gloire de votre Église.

II. Les saints ont tous ici-bas une mission spéciale, et ils naissent, selon l'ordre des temps, pour

préparer, dans l'ordre providentiel, le salut des peuples. La bienheureuse Marguerite n'a été attachée de si près à la croix que pour travailler à trois grandes œuvres expiatoires qu'il me reste à vous exposer : le rétablissement de la foi en Angleterre, le renouvellement de la piété en France, et la dévotion au Sacré Cœur dans l'univers tout entier.

L'Angleterre, vous le savez, n'était plus l'île des saints ni la terre des miracles. Violemment séparée de l'Église par le schisme de Henri VIII, elle avait changé de dynastie sans changer de destinée religieuse, et les Stuarts, en succédant aux Tudors, avaient, au mépris de l'Évangile et de la tradition, conservé l'autorité spirituelle qui n'appartient qu'à Pierre et à ses successeurs. Cependant l'alliance des Stuarts avec la fille de Henri IV, la révolution de 1648 qui les avait précipités du trône, le supplice de Charles Ier, la tyrannie de Cromwell, le retour inespéré d'une dynastie déchue, avaient préparé, ce semble, les voies de la conversion à ce peuple aveugle. L'Angleterre souffrait une reine catholique ; le duc d'York, frère du roi, professait publiquement la vraie foi dans le palais de Saint-James ; des négociations étaient entamées avec la cour de Rome, et l'on commençait à espérer pour la religion qui se cachait encore, sinon plus d'honneur et d'éclat, du moins plus de liberté. Ce fut dans ces circonstances que le P. de la Colombière fut envoyé à Paray-le-Monial comme supérieur du cou-

vent. Il n'y passa que deux ans, et fut appelé dès 1676 à la cour d'Angleterre, en qualité de prédicateur de la duchesse d'York. Que d'écueils pour l'illustre orateur, dans un pays où c'était un crime d'être prêtre romain, et un crime plus grand encore de porter le nom de jésuite! Mais il partait, après avoir été initié aux révélations de Marguerite; il emportait le secret de cette âme crucifiée, il allait commencer l'apostolat du Sacré Cœur de Jésus.

Quel était donc ce secret? Le voici: c'était pendant l'octave de Noël, le jour de la fête de saint Jean l'Évangéliste, Marguerite avait été ravie en extase. Le divin Cœur lui fut présenté sur un trône tout de feu et de flammes, rayonnant de tous côtés et transparent comme le cristal. La plaie qu'il reçut au côté y paraissait visiblement, ou y voyait aussi la couronne d'épines et la croix, qui était, pour ainsi dire, plantée dans ce Cœur enflammé. Puis Jésus, prenant la parole, avait dit à sa servante: « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. Je » veux que cette image soit exposée à leurs regards » pour attendrir leur sensibilité. Cette dévotion est » le dernier effort de mon amour, car je favoriserai » les chrétiens, en ces derniers siècles, en leur » proposant un objet et un moyen si propres à les » fortifier dans les sentiments de la foi et les pra- » tiques de la piété. » A cette première révélation Jésus en ajoute une autre. Il reparaît aux yeux de sa servante dans l'octave de la Fête-Dieu, le 20 juin

1673, et, lui découvrant pour la seconde fois son Cœur adorable: « Je ne reçois, lui dit-il, que des » froideurs, des mépris et des outrages dans le sa- » crement de mon amour. C'est pour cela que je te » demande de me faire amende honorable le pre- » mier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement » et je te promets que mon Cœur se dilatera pour » répandre avec abondance les influences de son » divin amour sur ceux qui lui rendront cet hon- » neur. »

Dépositaire de ces révélations sacrées, le P. de la Colombière n'hésita point à se faire le premier disciple du Cœur de Jésus et le premier propagateur de cette dévotion. Le voilà mis aux prises avec l'hérésie dans une terre qui s'est déclarée l'ennemie jurée de l'Église. C'est pour lui une continuelle douleur de vivre dans un pays où le Dieu de l'Eucharistie est en butte à tous les outrages et où il est contraint, au grand détriment des hommes pécheurs, de chercher d'autres voiles et d'autres mystères que ceux dont il se couvre volontairement dans le sacrement de nos autels. Mais la dévotion au Cœur de Jésus le console, le ranime et le soutient. Il ramène à l'Église les apostats, il touche les mondains, il convertit les impies. Plus son ministère est discret, plus le succès en est prompt et assuré. Marguerite, à qui il confie ses espérances et ses peines, relève les unes, adoucit les autres, accepte, à travers ces espaces immenses

de terre et de mer qui les séparent, une portion de cette croix qu'il porte dans une mission si difficile, et le fortifie contre tous les mécomptes qui viennent traverser son zèle et sa ferveur. Marche! marche toujours, intrépide apôtre ; quand on prêche au nom de Jésus-Christ, le bon grain ne saurait périr. Ne te lasse pas de semer dans les larmes, d'autres recueilleront dans la joie. Charles II, avant d'être dégradé par les mains de la mort, abjurera l'hérésie, et Jacques II, son frère, professera publiquement sur le trône la foi de Marie Stuart. Je vois bien ce roi catholique précipité du trône en haine de cette foi qu'il professe, et le schisme triompher par l'usurpation d'une autre branche de cette maison fameuse ; j'entends bien ceux qui se croient sages et clairvoyants augurer de la ruine de la véritable Église par la ruine de Jacques II et de sa postérité ; on assure que c'en est fait de l'île des saints, et que l'esprit national, perverti pour toujours, a creusé entre elle et Rome un abîme si profond et si infranchissable que l'Océan, au sein duquel elle flotte avec ses superbes vaisseaux, n'offre qu'une image affaiblie de cette éternelle séparation. Eh bien! toutes ces prévisions ont été déjouées, toutes ces prophéties ont été trouvées menteuses. L'Angleterre, si longtemps stérile, si longtemps rebelle, ouvre enfin les yeux à la lumière. Elle revient chaque jour à la foi par la science honnête et sincère que donne l'étude ap-

profondie des premiers monuments du christianisme. Elle s'éprend d'un nouvel amour pour les cérémonies et les rites d'un culte qu'elle avait banni. Elle envoie ses plus illustres fils visiter et voir de près le père commun des fidèles, en qui elle ne voulait voir de loin que l'Antechrist assis sur le trône d'une Babylone plus immonde que la première. Elle écoute, elle réfléchit, elle est près de se lever pour rendre hommage à la foi et pour embrasser la vérité qu'elle ne voulait plus entendre. O bienheureuse Marguerite, regardez maintenant, du haut du ciel, cette terre à laquelle vous avez annoncé si longtemps d'avance les miséricordieux desseins du Sauveur des hommes. La hiérarchie catholique y est rétablie, on y compte les couvents par centaines, les églises par milliers, les fidèles par millions. Qu'elles sont belles les conquêtes que le divin Cœur de Jésus a faites dans le peuple converti ! Qu'elle est touchante la manière dont ce Cœur aime à se venger de ceux qui le méconnaissent et qui l'outragent ! Encore un peu de temps, et l'église de Saint-Paul de Londres lui sera rendue, et l'humble vierge de Paray y aura un culte et des autels.

Mais Marguerite devait surtout à sa patrie le fruit de son zèle et de ses prières. En travaillant à la restauration de la foi en Angleterre, elle travaillait en même temps à la conservation de la piété en France. Une secte jalouse et chagrine, le janséi-

nisme, venait de s'implanter dans le royaume de saint Louis et se glissait à la cour, dans les parlements et jusqu'au sein du clergé. Secte déloyale qui, sous le masque du respect pour Jésus-Christ, cachait l'indifférence et l'éloignement, et qui, sous le spécieux prétexte de ne laisser approcher de l'autel que des âmes pures, ôtait à ces âmes le goût de l'autel et des tabernacles. Ce que le jansénisme a fait de mal est incroyable. La piété se tarissait dans sa source, la table sainte était abandonnée, et le christianisme, cette grande aumône faite à l'humanité, était présenté avec cet aspect dur, repoussant, odieux, qui lui aliénait les cœurs au lieu de les attirer. L'histoire a dit en combien de familles, de monastères et de diocèses, se glissa cette triste hérésie. Mais la bienheureuse Marguerite n'avait pas besoin de l'histoire pour le savoir et pour le déplorer. Jésus, qui lit au fond des cœurs, lui montra cet ennemi plein d'orgueil et d'ambition dont la Visitation avait à redouter les attaques. Il lui parlait tantôt directement, tantôt par la voix de saint François de Sales ou de sainte Jeanne de Chantal, et il lui signalait ce chagrin superbe, cette indocile curiosité, cette obstination dans son propre esprit, comme les indices trop certains des progrès de la secte. Ainsi formée par le divin Maître, Marguerite se fait l'apôtre du Sacré Cœur et combat le jansénisme de toutes ses forces. Jésus veut qu'elle éclaire les âmes ; qu'elle établisse

et qu'elle affermisse autour d'elle la simplicité et l'obéissance; qu'elle propage, non-seulement à Paray, mais dans tous les monastères de l'ordre, la dévotion au Sacré Cœur. A ce prix les efforts de Satan demeureront infructueux; Satan ne pourra rien contre la Visitation, tant que le Sacré Cœur de Jésus sera le défenseur et le soutien du cloître. C'est en 1688 que Paray dédia à ce divin Cœur une chapelle digne de lui; Dijon, Semur, Moulins, suivent cet exemple; l'œuvre marche, grandit, s'étend au loin, et chacune des lettres de la Bienheureuse nous en révèle quelque nouveau progrès. Mais combien cette célébrité naissante coûte à sa modestie! Il lui faut recevoir les étrangers, correspondre avec les princes, entretenir avec les âmes d'élite qui se déclarent pour le Sacré Cœur des relations nécessaires pour le succès de sa mission providentielle. L'éclat de sa piété attire sur elle tous les regards, et, pour se dérober à l'attention publique, elle se met à souhaiter la mort.

Ah! que lui restait-il à faire sur la terre du moment qu'elle n'y trouvait plus la croix, qui avait été ses plus chères délices! D'ailleurs, tant qu'elle vivrait, il était impossible de publier les merveilles que Dieu avait opérées en elle pour accréditer sa mission. La prévision de sa fin prochaine se trahit dans ses lettres et dans ses entretiens; sa langueur habituelle augmente, on commence par trembler pour ses jours. Déjà il semble qu'elle n'a plus de

corps, tant elle est indifférente à ce qui se passe autour d'elle. Mais Dieu, pour imprimer une crainte salutaire aux témoins de sa dernière heure, permet qu'elle soit encore investie par la pensée de sa sainteté et de sa justice. Elle tremble de tous ses membres, elle serre son crucifix, elle pousse de profond soupirs, elle répète avec larmes: Miséricorde! mon Dieu! miséricorde! Puis ces frayeurs se dissipent, elle s'écrie avec une douce allégresse: Je chanterai éternellement les louanges du Seigneur: *Misericordias Domini in æternum cantabo* (1). On l'avertit que sa famille vient la visiter, mais elle répond qu'elle arrivera trop tard, et elle ajoute: Mourons et sacrifions tout au Seigneur. A mesure que ses forces baissent, son âme, dégagée de ses liens terrestres, aspire plus ardemment au ciel. Écoutez, elle ne soupire plus, elle chante: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus*: Je me réjouis dans les paroles qui m'ont été dites, nous irons dans la maison du Seigneur (2). La supérieure arrive et veut mander aussitôt le médecin. « Ma mère, répond la Bienheureuse, je n'ai plus qu'un besoin, un désir, une pensée, c'est de m'abîmer dans le cœur de Jésus-Christ. » Cependant la mort semble n'approcher qu'avec respect de cette victime de l'amour divin; Marguerite l'appelle et lui ouvre les bras comme à la messagère

1. *Psalm.* LXXXVIII, 2. 2. *Psalm.* CXI 1.

envoyée par Jésus. Marguerite meurt; non, elle renaît, car son visage, plus beau que de coutume, s'empreint d'une douce majesté qui pénètre l'assistance d'une joie inexprimable; on vante ses vertus, on répète ses visions, elle est canonisée par avance par cette voix populaire qui semble être la voix de Dieu : *La sainte, la sainte est morte !* Ce cri se répand dans toute la ville, et les petits enfants, dont la louange est si parfaite, ne sont pas les moins empressés à le répéter.

Marguerite n'a pas fini sa mission, mais elle a cessé de vivre. On peut désormais divulguer les merveilles de la grâce et rompre le sceau qui couvrait d'un mystère impénétrable tant de communications divines. C'est à partir de ce jour que la dévotion au Sacré Cœur, qui a sauvé la foi en Angleterre et conservé la piété en France, va se propager dans toute l'Église. Le premier honneur en revint à l'illustre archevêque de Sens, qui servit de héraut à la gloire de la Bienheureuse et qui révéla, en écrivant sa *Vie*, les délicieux colloques de l'épouse fidèle avec le céleste Époux. Pendant que le XVIIIe siècle raille ce merveilleux ouvrage, le culte du Cœur de Jésus pénètre, en dépit du siècle et de ses sarcasmes, dans les campagnes et dans les villes, et achève en vingt ans le tour de la France. La peste de Marseille le fait éclater dans toute sa puissance et dans toute sa gloire. Représentez-vous cette ville au milieu des horreurs de la peste, ses

rues et ses places encombrées de mourants, les prêtres et les médecins décimés par le fléau, et quarante mille victimes déjà descendues dans la tombe. Belzunce, le héros de la charité chrétienne et du zèle pastoral, a épuisé ses ressources, ses forces, sa vie. Un seul remède lui reste : il va l'employer avec confiance. Il fait dresser un autel sur la place publique, et là, pieds nus, la corde au cou, la croix entre les bras, élevant vers le ciel un regard suppliant, il s'offre en victime expiatoire, s'unit aux souffrances du Sauveur, et consacre solennellement sa ville et son diocèse au Sacré Cœur de Jésus. O prodige ! la peste cesse, le calme revient, Marseille se repeuple et semble naître une seconde fois. Belsunce, dans son mandement d'actions de grâces, publié le 26 septembre 1721, s'adressant aux navigateurs marseillais : « Et vous, leur disait-il, vous qui parcourez les mers, annoncez à toutes les nations, même aux plus barbares, la gloire, la puissance et les miséricordes infinies du Sacré Cœur de Jésus, qui vient d'opérer des prodiges en notre faveur, et qui a fait succéder la joie aux longues calamités que nous avons souffertes. »

Après Belsunce, voici saint Liguori, Christophe de Beaumont, le cardinal Gerdil, les docteurs et les saints du dernier siècle. De tels témoignages balançaient bien d'indignes railleries. Enfin le pape Clément XIII, répondant au pieux empresse-

ment du clergé et des fidèles, approuve solennellement la dévotion au Cœur adorable de Jésus, lui assigne son rang dans la liturgie et dans les offices de l'Église, et fait d'une fête si populaire en France, la joie et l'espérance de l'univers chrétien.

Mais l'humble vierge dont Notre Seigneur s'était servi pour révéler aux hommes les secrets de son divin Cœur devait être à son tour exaltée, tirée du tombeau et mise sur l'autel. Lyon, Bordeaux, Avignon, le Puy, Venise, racontent les miracles arrivés par son intercession. Elle a sauvé subitement et rétabli complétement des malades désespérés; elle a arraché aux bras de la mort des victimes dont on n'attendait plus que le dernier soupir; elle a guéri le cancer abandonné par l'art, le poumon rempli de tubercules invétérés, le cœur à demi brisé par des battements mortels. Non, devant de tels signes, Pie IX n'hésitera plus. Un siècle après le décret qui mettait le Sacré Cœur au rang des fêtes de l'Église, Marguerite-Marie est mise au rang des bienheureux, et les fêtes de 1865, célébrées dans tous les monastères de la Visitation et dans le diocèse d'Autun en l'honneur de Marguerite-Marie, ont fait écho à celles qui se célébraient, il y a cent ans, en l'honneur du Sacré Cœur.

Quel plus magnifique témoignage de l'inépuisable fécondité et de l'éternelle jeunesse de l'Église! Philosophes qui avez raillé la religieuse de Paray,

où sont vos cendres, où sont vos œuvres, et qu'est devenue votre mémoire? Remuez tout ce dix-huitième siècle avec son Encyclopédie, ses grands hommes, ses tombeaux et ses souvenirs, et tirez-en, je vous prie, un nom que l'on honore, une histoire que l'on écoute, une relique que l'on vénère, et un livre, un seul livre, qu'on lise tout entier: vous n'y parviendrez jamais. Mais le vicaire de Jésus-Christ, ce vieillard faible et désarmé, a dit un mot, et à ce mot tout s'incline. Il proclame bienheureuse une jeune fille née dans un obscur village de Bourgogne et morte en odeur de sainteté dans le monastère de Paray-le-Monial, et après lui nous la proclamons bienheureuse. Les pèlerins accourent à son tombeau, on l'invoque, on la prie, on publie ses louanges, on dépose entre ses mains les hommages solennels de la catholicité tout entière; par elle on les offre à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à Dieu Père, Fils et Saint-Esprit.

Huit ans sont écoulés depuis les fêtes de cette béatification, et voilà que pour célébrer le second centenaire des apparitions de Jésus à Paray, ce n'est plus l'élite des âmes pieuses, c'est la France, naguère indifférente ou incrédule, c'est la France entière qui se lève du nord au midi et qui prend le bâton oublié et raillé de nos vieux pèlerinages. Huit ans! que dis-je? Mais n'est-ce pas un siècle qui nous sépare de cette date de 1865, tant elle

semble déjà vieille et reculée au fond de nos annales? Que s'est-il donc passé? Qu'avons-nous fait et qu'avons-nous vu? Pourquoi une fête, autrefois à peine comprise des âmes parfaites, passionne-t-elle aujourd'hui toutes les âmes françaises? Ah! vous le savez, nous avons vieilli, non pas de huit ans, mais de deux siècles, dans cette courte période. Nous avons senti la guerre, la défaite, la honte, le désespoir. Nous avons vu tomber nos drapeaux et crouler nos remparts sous le pied de l'ennemi; deux provinces nous ont été ravies; l'Allemand foule encore notre sol; la guerre civile a succédé à la guerre étrangère et semble toujours prête à se rallumer au moindre souffle; tantôt l'orage s'éloigne et le ciel s'éclaircit sur nos têtes, tantôt un bruit sourd annonce une tempête nouvelle. La France cherche la voie et ne peut la trouver. On dirait qu'elle est également hors d'état de revenir à ses lois anciennes et traditionnelles et d'asseoir les fondements solides d'un gouvernement nouveau parmi des générations trop remuées et désormais incapables de consistance. Voilà pourquoi, dans cette détresse universelle, tous les regards se tournent vers le sanctuaire d'où sont parties des paroles d'espérance et de salut. Voilà pourquoi nous allons à Paray demander à Jésus à quel prix il veut délivrer l'Église de ses angoisses et faire remonter la France du fond des abîmes.

Que nous serions ingrats, maintenant, si nous

résistions à cette grâce lumineuse qui attire, qui charme et qui entraîne la France d'abord, et, par la France, le monde entier, vers les autels du Sacré Cœur! Que faisons-nous, si nous tardons à avouer qu'il faut aimer Jésus, porter sa croix, s'unir à lui, vivre, souffrir, mourir avec lui, parce que c'est là qu'est toute justice, tout amour, toute jouissance, toute grandeur et toute gloire? Merci, mon Dieu! merci de nous avoir révélé cette dévotion! Ce sera, dit-on, la dévotion des derniers temps. Ah! fût-il vrai que l'agonie du monde eût déjà commencé, le culte du Sacré Cœur nous consolerait de tout dans les épreuves suprêmes réservées à notre foi, parce qu'il nous assurerait l'ami le plus dévoué, le maître le plus sûr, le père le plus tendre, en nous initiant aux mouvements les plus secrets et aux paternelles inquiétudes de sa bonté éternelle. Mais s'il plaît à la divine Providence de prolonger longtemps encore la course de la terre et l'exil de la sainte Église, que faut-il pour réchauffer l'ardeur des générations à venir et entretenir en elles les espérances de la patrie, sinon l'image et les inspirations de ce Cœur adorable? Terre rachetée par le sang de mon Dieu, malgré l'agitation que tes enfants se donnent, malgré les révolutions qui les emportent, n'oublie pas que, seule de tout ce qui fut, de tout ce qui est et de tout ce qui sera, la croix demeurera debout jusqu'au dernier combat et jusqu'au dernier jugement. O sainte Église, ô ma mère, demeure les yeux

fixés sur le Cœur embrasé de flammes et couronné d'épines qui apparaît sur cette croix immortelle, et qui persuade, qui enflamme, par ce double symbole, et toutes les ardeurs du zèle sacerdotal, et toutes les œuvres de l'expiation chrétienne. Cœur de Jésus, nous ne cesserons jamais de vous implorer et de vous bénir. Croix de Jésus, nous ne cesserons jamais de vous saluer et de vous embrasser, afin que le jour où vous remonterez dans le ciel glorieuse et triomphante, il soit donné à notre corps ressuscité de s'attacher à vos bras, d'y coller ses lèvres, d'y fixer son cœur et d'entrer avec vous dans les splendeurs de l'éternité.

I.

LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

CONSIDÉRÉE COMME LA DÉVOTION CATHOLIQUE DES DERNIERS TEMPS.

II

OBJET DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR.

Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum.
Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité. (*Ps.* LXXII, 26.)

La bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, dont nous avons célébré la gloire au début du mois du Sacré Cœur, nous offre dans sa vie deux grands spectacles : le mystère et les épreuves d'une vocation extraordinaire, l'étendue et la beauté d'une mission vraiment providentielle. Nous devions inaugurer, en vous offrant ce tableau, les exercices d'une dévotion à la fois catholique et nationale dont le monde est rempli et dont la France est particulièrement attendrie et pénétrée. Je viens l'étudier avec vous sous ce double aspect, heureux si je peux répondre par là à toutes les aspirations

de votre âme et me placer avec vous, comme prêtre et comme Français, plus près du cœur adorable de Jésus.

Considérons d'abord la dévotion au Sacré Cœur, au point de vue le plus élevé et le plus large, comme une dévotion catholique. Il faut en préciser nettement l'objet et en déterminer les caractères : ce culte est à la fois matériel et spirituel. Il est matériel, parce qu'il regarde le cœur de chair de Notre Seigneur Jésus-Christ ; il est spirituel, parce qu'il rappelle les sentiments qui ont fait battre d'amour ce cœur divin. Le développement de ces deux pensées fera tout le sujet de cet entretien.

I. Dans les fêtes et les dévotions que l'Église a établies pour adorer Notre Seigneur Jésus-Christ, il y a une pensée commune présentée sous des aspects différents, mais qui ne change jamais d'objet. Toutes ces dévotions se rapportent à la personne de l'Homme-Dieu : les unes célèbrent les principales circonstances de sa vie ; ainsi nous fêtons tour à tour son incarnation, sa naissance, sa présentation au temple, sa passion, sa mort, sa résurrection glorieuse et son ascension triomphante. Les autres regardent les plaies de son corps, la sainte couronne placée sur sa tête, le suaire qui l'a enveloppé dans le tombeau, la croix où il a achevé son sacrifice. Les mystères de sa vie, les instruments de

sa passion et de sa mort, les lieux qu'il a habités, les choses qu'il a touchées et bénies, tous les souvenirs qui se rattachent à son passage ici-bas ont pour l'histoire comme pour la piété un singulier attrait. L'Église les étudie, les signale, les qualifie. Elle déclare sacrés, adorables, divins, la croix, les clous, la couronne d'épines, parce qu'ils ont touché le corps de Notre Seigneur; les larmes, le sang, les plaies de ce bon maître sont qualifiés par les mêmes expressions. Son corps les mérite encore mieux. Toutes ces expressions sont justes parce que Jésus-Christ est Dieu et qu'il demeure le terme ultérieur et l'objet définitif de toutes ces consolantes dévotions.

La dévotion au cœur de Jésus a, si je puis ainsi parler, un objet plus digne encore.

Ce cœur est parfait par la matière même. La chair dont il est formé est un germe transmis sans souillure à travers les âges, conservé par l'action sanctifiante du Verbe éternel, porté par une vierge dans ses chastes entrailles, et qui a mérité à cette vierge d'être elle-même conçue sans péché.

Toute la Trinité a travaillé à former le cœur de Jésus et a manifesté en lui sa grâce et sa miséricorde.

Le Père l'a créé non-seulement avec le soin admirable qu'il apporte à former les cœurs des autres hommes, mais avec cette perfection qui devait le rendre digne d'être le cœur de son Fils. L'Écriture

nous le représente donnant une attention particulière au cœur des rois, des sages et des saints. Il tient le cœur des rois toujours en sa main, il instruit le cœur des sages; il remplit le cœur des saints d'une charité qui les dilate et qui fait déborder de leurs lèvres la parole et la grâce. Mais que n'a-t-il pas fait pour former le cœur de celui par qui règnent les rois, dont il est écrit que tous les trésors de la sagesse reposent en lui, et qui mérite seul d'être appelé le vrai saint aussi bien que le vrai sage? Science, sagesse, grandeur, le Père met tout dans ce cœur qui sera celui de son Fils; il y imprime comme le sceau de sa propre perfection et y fait éclater la vive empreinte de sa beauté éternelle.

Le Verbe, en prenant cette chair, l'ennoblit, la divinise, la rend sensible à la gloire de Dieu et aux intérêts de l'homme, et la fait palpiter dans les tressaillements de cette indissoluble charité qui unit l'Homme-Dieu et avec Dieu et avec l'homme.

Le Saint-Esprit remplit le cœur de Jésus, le pénètre et l'embrase de ses ardeurs divines qui le consumeront éternellement. Il en fait son temple et son tabernacle. Il le consacre par sa présence, l'éclaire de ses feux, l'illumine de ses splendeurs, l'anime et le soutient par une vie sans défaillance et sans déclin.

Voilà comment le Père, le Verbe et l'Esprit ont formé le cœur de l'Homme-Dieu. Le Père apporte à

cette œuvre la puissance qui crée, le Verbe, l'amour qui répare, l'Esprit, le souffle qui féconde. Imaginez la chair avant le péché, dans toute sa pureté et dans toute sa splendeur. Telle cette chair était sortie des mains de la sainte Trinité, telle elle reparaît dans le cœur de Jésus. De cette chair pétrie et façonnée par les doigts du Tout-Puissant, la portion la plus noble, la plus sensible, la plus délicate, c'est le cœur. Le corps du premier homme est un chef-d'œuvre; mais son cœur, par le mouvement qu'il donne et l'impression qu'il reçoit, est dans ce chef-d'œuvre comme l'abrégé de toutes les autres perfections. Voilà dans le second Adam cette chair telle qu'elle fut créée au premier jour, ce cœur tel qu'il battit au premier mouvement d'admiration, d'amour et de reconnaissance. Non, ce n'est pas dire encore assez. Le cœur du second Adam est plus délicat et plus noble que celui du premier. Après que le premier Adam fut sorti des mains de Dieu, la parole d'approbation qui avait signalé les œuvres des cinq premiers jours ne sortit pas de la bouche incréée. Ce noble visage frappé de la lumière d'en haut, ce corps dont les proportions ont tant de justesse, cette âme qui allait jaillir des lèvres par la parole, ce cœur d'une sensibilité si exquise encore et d'une pureté si ravissante, n'ont pas mérité de s'entendre dire : Tout cela est bon : *vidit quod esset bonum*. Pourquoi ce silence? Serait-ce que le cœur de l'homme, dans l'état d'in-

nocence et de justice, fût moins pur et moins éclatant que le soleil, moins profond que l'abîme, moins brillant et moins parfumé que les jardins semés de fleurs et de fruits, moins vivant que toute cette création muette qui fut cependant déclarée bonne par la bouche de Dieu même ? Non, la dernière œuvre est plus parfaite que toutes celles des premiers jours, mais elle n'a pas encore cette perfection idéale à laquelle Dieu la destine. Le cœur de l'homme vaut mieux que tout le reste des choses créées ; mais ce cœur s'élèvera un jour à des destinées plus hautes ; ce cœur deviendra le cœur d'un Dieu ; c'est devant le cœur de l'Homme-Dieu que le Père, approuvant et contemplant son œuvre, s'écriera : *Voilà mon Fils bien-aimé, celui en qui j'ai mis toutes mes complaisances* (1).

La sainte Trinité qui l'a formé a pris, comme dit la tradition, le plus pur sang de la glorieuse vierge Marie. Or quel est ce sang ? Encore un mystère de noblesse et de grandeur. Avec le sang de Marie, le cœur de Jésus possède celui des rois et des prophètes, des juges et des patriarches, de toute l'antiquité depuis Zorobabel à David, depuis David à Abraham, depuis Abraham jusqu'à Noé, depuis Noé jusqu'à Adam. Tous les degrés sont marqués, toutes les générations sont comptées, il

1. *Matth.*, XVII, 5.

n'y a pas, durant quatre mille ans, une seule interruption ni une seule lacune. C'est le sang du premier homme transmis et perpétué avec une telle exactitude qu'on en fera une généalogie unique au monde. Cette généalogie montrera l'unité de l'espèce humaine, le premier homme et la suite de ses descendants depuis les temps les plus reculés jusqu'à Jésus-Christ, le passage de ce sang mystérieux à travers toutes les conditions humaines, et la trace laissée par lui dans les fondements de la première famille, de la première tribu et des premiers empires. Ce sang a été porté en Assyrie, en Palestine, en Arabie et en Égypte. Il a été versé par Adam sur les sillons du premier champ, par Noé sur les ceps de la première vigne, par Abraham et par Melchisédech dans les combats, par David dans la gloire des armes et dans les pleurs de la pénitence, par Ézéchias dans les douleurs de la captivité. Voilà le sang qui coule dans les veines de Jésus, qui circule dans tout son être, et dont son cœur est comme le sacré réceptacle. Le cœur, c'est l'homme. Mais le cœur de l'Homme-Dieu, c'est toute l'histoire avec ses dates, ses certitudes et ses gloires, c'est toute l'humanité avec ses vicissitudes, c'est tout le passé. Là aussi est tout l'avenir, car il n'y a point d'autre milieu où l'humanité et la divinité puissent se rencontrer, s'embrasser et s'unir à jamais. Là le Saint-Esprit féconde le sang de Marie par une

opération ineffable. Le créé et l'incréé s'allient, le fini est accueilli par l'infini, Dieu s'unit à l'homme et l'homme devient Dieu.

Tel est le cœur de Jésus ; tel est le plus noble et le plus pur organe de la sainte humanité que le Verbe a revêtue dans le sein de Marie et qu'il s'est unie personnellement en devenant homme. Ce cœur est la source généreuse d'où le sang a jailli, pendant l'agonie des Oliviers, quand le Sauveur, opprimé sous le poids de nos fautes, a redoublé dans son accablement de prière et de douleur et que tout son cœur a été baigné d'une sueur mortelle. Ce cœur a laissé épancher les gouttes du sang rédempteur sous les épines de la sainte couronne et sous les verges de la flagellation. Ce cœur les a répandues sur la croix par les pieds et par les mains percés d'indignes clous. Ce cœur a inondé pendant trois heures le sommet du Calvaire du sang précieux qui payait la rançon du monde. Ce cœur s'est volontairement ouvert, après la mort, sous la lance du soldat, pour payer plus complètement encore, par l'excès de ses largesses, une rançon qu'une seule goutte aurait suffi à acquitter. Ce cœur, après avoir dormi moins de trois jours dans le tombeau, s'y est réveillé avec toute l'énergie et toute la sève de son amour ; il s'est revêtu, dans le corps ressuscité de l'Homme-Dieu, des propriétés les plus merveilleuses, et il donne dans le Ciel au corps glo-

rifié de l'Homme-Dieu, le mouvement, l'éclat et la grandeur d'une vie qui n'aura plus de fin.

Voilà dans sa matière sensible, le cœur que Jésus-Christ a montré à la bienheureuse Marguerite-Marie. « Voilà, comme il l'a dit lui-même, ce cœur qui a tant aimé les hommes. » L'objet matériel de notre dévotion est indiqué par le geste du Seigneur, les paroles qui l'accompagnent et la vision de la bienheureuse : « Voilà ce cœur. » Mais Jésus-Christ ajoute aussitôt : « Ce cœur qui a tant aimé les hommes. » Il s'élève ainsi du signe à la chose signifiée, de la chair à l'esprit, des mouvements de nos organes aux sentiments qui les remuent. Ce cœur sensible et matériel qu'il a montré n'est qu'un objet secondaire de notre dévotion. Il y a un objet spirituel qui est la partie principale du culte rendu au Sacré-Cœur ; c'est l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, le cœur en est le symbole, et les flammes qui s'en échappent en disent assez les grands sentiments. Étudions non plus seulement « ce cœur », mais « ce cœur qui a tant aimé ». Dans toutes les langues ces deux objets ne sont point séparés l'un de l'autre. Le cœur, c'est l'amour ; l'amour, c'est le cœur.

II. L'amour de l'Homme-Dieu pour nous est un sujet inépuisable d'admiration et de reconnaissance.

C'est par amour pour nous que le Verbe a quitté

le Ciel pour Bethléem et le sein de son Père pour le sein de Marie. Dans le sein de son Père, sa lumière est inaccessible ; en sortant du sein de Marie, il la manifeste, il l'épanche, il la prodigue, il commence à en dévoiler le grand et consolant mystère.

C'est par amour pour les Juifs qu'il se révèle aux bergers, et par amour pour les Gentils qu'il se révèle aux mages. Ainsi se forme autour de son cœur, comme autour d'un centre divin, l'Église naissante à la fois et chez les païens et chez les Juifs, dont les destinées embrasseront tous les temps et tous les lieux.

Bethléem a vu la gloire de sa nativité au ciel et sur la terre. Nazareth verra la gloire toute intérieure de sa vie cachée. Pauvre, inconnu, méprisé, il nous donne, par amour pour nous, d'éloquentes leçons d'obscurité, de silence, d'oubli de nous-mêmes. Son cœur s'y complaît, et il voudrait nous y attirer après lui par le charme de cette simplicité même. Place dans le sanctuaire pour toutes les âmes fiancées à Jésus-Christ ! C'est ici qu'elles le cherchent, qu'elles le trouvent, qu'elles l'entendent, qu'elles l'admirent et qu'elles le goûtent avec une merveilleuse douceur. Heureux à qui il a été dit : *Votre vie est cachée en Dieu avec le Christ* (1). Cette retraite, c'est le cœur où Jésus

1. *Coloss.*, III, 3.

nous appelle et nous retient. Il l'a préparée dans son amour aux petits, aux pauvres, aux méprisés, et parmi les riches, les grands et les dignitaires des nations, à tous ceux qui veulent vivre dans ce monde comme n'y vivant pas, user de ses biens sans s'y attacher, et demeurer au fond de l'âme pauvres dans la richesse, petits dans la grandeur, serviteurs du peuple en paraissant honorés et servis. La pauvreté, l'obscurité, le silence, le travail des mains, voilà les traits caractéristiques de la vie cachée de Jésus. C'est dans cette vie qu'il croît en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Moins nous en connaissons les détails, plus nous en admirons les prodigieux abaissements. Homme parfait et d'autant plus caché, Dieu parfait et d'autant plus incompréhensible, vivant sous les dehors d'un apprenti charpentier, voilant à tous les regards les mystères de son cœur, perfectionnant ce cœur très-pur dans le silence ineffable du Verbe, l'amour de l'Esprit, les complaisances infinies du Père, il vit ainsi, il agit ainsi, il se tait, travaille et se cache par amour pour nous.

Quand sa vie publique commence, le même amour le pousse au baptême où il s'offre en expiation pour nos péchés, au désert où il s'humilie, où il est tenté, où il est interrogé par le démon, où il se laisse même emporter sur les ailes de l'ange déchu jusque sur la plate-forme du temple,

et tout cela par amour de nous. Quel cœur de Messie, de Sauveur et de Père ! Tout est possible à son amour, pourvu qu'il nous décide à le suivre au combat. Il nous a apprêté dans la lutte avec le démon ces paroles, ces flèches tirées des Écritures, avec lesquelles nous transpercerons toujours le tentateur. Mais ils faut qu'elles partent de notre cœur, comme du cœur de Jésus, quand la prière l'a purifié dans la solitude et que le jeûne et la mortification l'ont rendu fort, magnanime, vainqueur de lui-même.

La vie publique de Jésus n'est que son cœur en action et en souffrance. Il agit et souffre à la fois par amour pour nous, avec une activité qui le fait courir à la conquête des âmes et une patience miséricordieuse qui double encore le prix de son zèle. Il prêche et réconcilie les pécheurs, il guérit les malades, il accueille les petits enfants, il instruit et forme ses disciples, il nourrit des multitudes affamées, il répand en miracles, en bienfaits, en discours, son cœur, où la charité infinie déborde sans s'épuiser jamais. Il pleure sur Lazare, qui est son ami ; sur l'infidèle Jérusalem, qui est sa patrie ; sur le monde, objet de la colère divine. Ces pleurs, c'est son cœur d'homme qui les a versés ; c'est l'amour qui les a arrachés à son cœur ; c'est le désir de nous voir pleurer nous-mêmes qui lui fait donner aux larmes sa propre vertu et déclarer bienheureux ceux qui

les répandent. Les larmes viennent du cœur, et toutes les grandes passions de l'âme en obtiennent. Jésus nous en demande en même temps qu'il nous en donne. Il a dit aux filles de Jérusalem, et, dans leur personne, à tous ceux qui seront touchés de sa Passion : *Ce n'est pas sur moi qu'il faut pleurer, mais sur vous et sur vos enfants* (1). En nous invitant à pleurer nous-mêmes, il nous ouvre son cœur pour y offrir le mystère des larmes, il fait dire à saint Augustin : « Vous êtes au fond du cœur de tous ceux qui confessent leur misère, qui se jettent en vous et qui, fatigués de courir dans la voie du crime, viennent pleurer sur votre sein. Essuyées par votre main paternelle, leurs larmes coulent avec plus d'abondance et elles font leurs délices (2). »

Le sacrifice des larmes n'était, dans la vie de Jésus, que le prélude du sacrifice du sang. Ses pieds, ses mains, sa tête, l'ont donné tour à tour, son côté l'a donné avec surabondance, et le sang s'est écoulé comme de l'eau. Voici encore le même cœur toujours en action, toujours en souffrance. Ce cœur achève de se révéler sur la croix tantôt par les paroles du pardon : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ;* tantôt par un testament d'amour, car il dit à saint Jean en lui montrant Marie : *Voilà votre Mère*, et à

1. *Luc.*, XXIII, 28. 2. S. AUG., *Confess.*, *lib.* V, c. 2.

Marie en lui montrant saint Jean : *Voilà votre Fils* ; tantôt par le cri de son zèle épuisé et de la soif qui monte de son cœur à ses lèvres : *Sitio !* jusqu'à ce qu'enfin l'amour soit satisfait aussi bien que la justice, et qu'il ne reste plus rien à expier, rien à pardonner, rien à aimer : *Consummatum est !* Tout est fini (1) !

Non, tout n'est pas fini, car Jésus ressuscite, et son cœur ressuscité se dilate, triomphe, surabonde d'allégresse, jouit, dans ce triomphe et dans cette joie, de ses propres mérites, et obtient un complément de bonheur et de gloire qui va profiter à la terre. Toutes les apparitions qui suivent sa résurrection sont les triomphes de son cœur. Madeleine le reconnaît à sa voix, les disciples d'Emmaüs à la fraction du pain, saint Thomas à la plaie de son côté ouvert, tous les apôtres et tous les disciples à la paix qu'il leur souhaite et qu'il leur apporte en les abordant : *Pax vobis*.

Enfin, quand Jésus, victorieux de la mort, monte au plus haut des cieux et va s'asseoir sur le trône éternel préparé à sa gloire, c'est pour achever sa propre victoire sur le cœur de son Père et obtenir que l'Esprit descende, comme il l'a promis, sur son Église naissante. Ainsi le cœur de Jésus est encore agrandi dans son triomphe, et la terre en ressent plus que jamais l'influence di-

1. *Joann.*, XIX, 28-30.

vine. Mais la terre en est instruite, et c'est le sujet du premier discours que saint Pierre prononce le jour de la Pentecôte. Saint Pierre comprend les Écritures, il en cite et en commente les paroles, il montre aux Juifs comment David avait signalé mille ans d'avance les joies ineffables du cœur de Jésus ; il répète les traits par lesquels ce prophète avait peint sous les couleurs les plus vives la joie triomphale de l'Homme-Dieu :

Vous avez crucifié Jésus, mais Dieu l'a ressuscité, car David a dit de lui : J'ai toujours le Seigneur présent devant moi, et il est à ma droite, afin que je ne sois pas ébranlé.

C'est pourquoi mon cœur s'est réjoui, ma langue a chanté de saints cantiques et ma chair elle-même s'est reposée dans l'espérance.

Élevé maintenant par la puissance de Dieu, il a, suivant la promesse qu'il en avait reçue du Père, répandu l'Esprit-Saint en vous (1).

Voilà ce cœur qui nous a tant aimés. Il est parfait par la matière dont il a été formé, et quand on n'en considère que la beauté matérielle, la chair sacré, le germe pur, le noble sang, on se prosterne et on adore, parce qu'il a plu au Père de faire reposer ainsi dans le cœur de l'Homme-Dieu la plénitude de toute beauté. Mais il est parfait aussi par les vertus dont il est rempli et l'amour dont

1. *Act.*, II, 23 et seq.

il brûle pour nous. La naissance de Jésus, sa vie cachée et sa vie publique, sa pénitence et ses tentations, ses bienfaits et ses miracles, ses larmes et son sang, sa passion et sa mort, sa résurrection et sa gloire, tout nous révèle un amour immense, magnanime, héroïque, divin, l'amour de Dieu pour l'homme. Cet amour est parfait quand il parle et quand il se tait, quand il promet et quand il donne, quand il pardonne et quand il menace, quand il soupire et quand il s'exhale ; il est parfait dans la vie et parfait dans la mort ; il est parfait sur la terre et parfait dans le ciel. C'est du cœur que procède toute la vie de Jésus, c'est l'amour qui en est le premier et le dernier mot. Jésus nous a aimés jusqu'à la fin, jusqu'à l'excès, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la folie de l'amour.

Cœur sacré de Jésus, que vous êtes donc adorable ! Foyer de toute perfection et de toute beauté, versez sur moi la lumière. Je viens vous connaître, vous étudier, vous pénétrer, me mettre à votre école et y demeurer toujours. O Jésus, objet de ma religion, vous êtes ma vie, mon âme, mon tout ; vous êtes mon ami, mon époux, mon père, mon Dieu ; vous êtes mon partage pour l'éternité : *Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum.*

III

LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

EST UN ACTE DE FOI

Corde creditur.
C'est par le cœur que l'on croit. (*Rom.*, x. 10.)

La foi, dit l'Apôtre, est une vertu du cœur, et c'est par le cœur que l'on croit. Je lui emprunte ces paroles pour continuer mon sujet, et vous faire apprécier, dans ses motifs comme dans son objet, la dévotion au Sacré Cœur.

En la considérant comme une dévotion catholique, nous en avons d'abord nettement précisé l'objet. Ce culte est à la fois matériel et spirituel. Il est matériel parce qu'il regarde le cœur de chair de Notre Seigneur Jésus-Christ ; il est spirituel parce qu'il rappelle les sentiments qui ont fait battre d'amour ce cœur divin.

Après avoir ainsi précisé l'objet de notre dévo-

tion, il faut en signaler les motifs et en déterminer les caractères.

Le premier motif de cette dévotion est un motif de foi ; c'est par la dévotion au Sacré Cœur que je viens vous proposer de consolider, d'affermir et de défendre votre foi.

La dévotion au Sacré Cœur est un acte de foi aussi ancien que le christianisme, car le fond en est inaltérable.

La dévotion au Sacré Cœur est un acte de foi qui fut cher de tout temps aux âmes d'élite, car Dieu leur en révéla le mérite incomparable.

La dévotion au Sacré Cœur est un acte de foi nécessaire à la faiblesse de notre siècle, car elle en réfute les erreurs et elle en satisfait les besoins.

Disciples de l'Homme-Dieu, venez apprendre à adorer son cœur sacré, venez en mesurer la hauteur, la largeur, la profondeur, et dites en vous prosternant devant lui : C'est par la bouche que je professe ma foi, mais c'est par le cœur que je la possède : *corde creditur*.

I. Le fond de la dévotion au Sacré Cœur n'est pas autre chose que la croyance à l'Incarnation, sur laquelle repose tout l'édifice du christianisme.

C'est un article de foi que la seconde personne de la sainte Trinité a pris un corps et une âme semblables aux nôtres dans les flancs de la bienheureuse vierge Marie, par l'opération du Saint-

Esprit.

C'est un article de foi que Notre Seigneur Jésus-Christ est tout ensemble Dieu véritablement homme et homme véritablement Dieu.

C'est un article de foi qu'on ne peut voir dans l'Homme-Dieu ni une seule nature ni plusieurs personnes, mais que la nature humaine et la nature divine sont véritablement unies dans une seule personne qui est l'Homme-Dieu.

Or, cette personne unique, en qui s'unissent les deux natures sans se confondre, mérite les adorations du monde et les a toujours obtenues. Les deux natures sont à la fois tellement distinctes et tellement unies, qu'à l'aspect de l'Homme-Dieu on ne saurait voir Dieu sans l'homme ou l'homme sans Dieu : l'Église professe que ces deux natures sont réunies dans une seule et même personne, et elle l'adore.

Le Verbe, avant de se revêtir de notre chair infirme et mortelle, fut adoré dans les splendeurs des cieux par toutes les intelligences dont cette cour lumineuse est peuplée, aussi bien que par les astres, muets témoins de sa puissance et de sa grandeur.

Le Verbe, à peine revêtu de sa chair, apparaît au monde dans son humanité sainte et reçoit dans cette humanité même les hommages des bergers, prémices du peuple juif, et des mages, prémices de la gentilité : c'est à l'heure où les étoiles se

mettaient en marche, du fond de l'Orient, pour le saluer, et où les anges accouraient du fond des cieux pour chanter le cantique de la gloire, de l'adoration et de l'amour. Ces hommages si complets et si unanimes où les astres et les anges, les Juifs et les Gentils, tous les peuples, tous les cieux, tous les mondes, se rencontrent et se confondent ensemble, qui les a reçus ? L'humanité sainte du Sauveur.

Cette bouche qui a étonné les sages, ces lèvres auxquelles des multitudes sont demeurées suspendues, cette main qui a ouvert les nues, calmé les vents, chassé les démons ; ces pieds qui ont marché sur les flots, cette voix qui a ouvert les yeux de l'aveugle, les oreilles du sourd, les tombeaux des morts, ne sont-ils pas adorables ? Mais tout l'Évangile l'atteste. Jaïre, la veuve de Naïm, l'aveugle-né, les sœurs de Lazare, la Chananéenne, la femme adultère, le centurion, ont baisé, dans l'effusion de leur reconnaissance ou de leur repentir, les pieds divins de Jésus et y ont laissé l'expression de la foi, de l'adoration et de l'amour. Pierre les a embrassés avec toute la foi qu'il appartenait de montrer à celui qui devait faire paître les agneaux et les brebis, et les promesses de l'infaillibilité ne lui ont été faites qu'après qu'il s'est prosterné, qu'il a acclamé, qu'il a adoré cette humanité sainte dont son maître était revêtu.

Un jour le corps de Jésus se sépara de son âme

par la mort et par la mort de la croix. Ce corps pâle et défiguré fut détaché de l'instrument du supplice ; mais Jean était là pour le recevoir, Marie l'étendit sur ses genoux, Joseph d'Arimathie donna un sépulcre neuf pour l'ensevelir, les saintes femmes préparèrent des parfums précieux pour l'embaumer. Ces parfums, ce linceul, ce sépulcre, ces soins des saintes femmes, ces larmes d'une mère, sont autant de traits de l'adoration rendue par Marie, par les apôtres et par les disciples, à la chair du Sauveur, alors inanimée, mais toujours digne des mêmes hommages, car le Verbe n'avait pas pris cette chair pour quelques jours seulement, mais il se l'était appropriée sans retour ; la mort n'interrompait pas cette possession ; la divinité ne délaissait pas son corps dans le sépulcre, elle veillait sur lui et demeurait plus étroitement unie que jamais avec cette enveloppe de chair et de sang destinée à l'adoration éternelle des anges et des hommes.

Mais trois jours ne se sont pas écoulés que Jésus ranime son corps, reprend son sang, ramasse sur la route du Calvaire, dans le jardin des Oliviers, sous les fouets de la flagellation, sous les pointes de la couronne d'épines, au pied de la croix, toutes les gouttes éparses de ce sang précieux, et les réintègre dans le cœur sacré d'où elles sont sorties pour abreuver le monde comme un déluge de grâce et d'amour. Le voilà qui bat de nouveau

sous la chair ressuscitée. Jean, le bien-aimé disciple, en avait senti dans la dernière cène les généreuses pulsations, et il avait adoré de plus près que les autres ce cœur tout brûlant des divines ardeurs. Après la résurrection, c'est Thomas, l'incrédule qui est admis à le sentir palpiter sous sa main tremblante, pour en constater les réels et sacrés battements. Ce n'est pas assez qu'il voie les plaies des mains et des pieds, Jésus lui prend la main et la met sur sur son cœur : *Mitte manum tuam in latus meum.* C'est sous cette divine pression que l'incrédulité doit cesser : *Noli esse incredulus sed fidelis.* C'est après cette dernière épreuve que l'apôtre n'a plus de doutes, qu'il se prosterne, qu'il adore et qu'il s'écrie : *Mon Seigneur et mon Dieu !* (1)

Ainsi, Notre Seigneur Jésus-Christ a voulu faire constater, après sa résurrection, que son cœur vivait, sentait, battait encore sous l'enveloppe d'une chair désormais impassible et glorieuse : il a reçu pour ce cœur vivant et ressuscité les hommages de l'incrédulité même désormais sans excuse, puisqu'elle a fléchi le genou devant des preuves visibles, sensibles, palpables, auxquelles l'humanité ne peut se refuser ; il a emporté dans le ciel ce cœur dont l'existence était vérifiée et attestée par le témoignage de cette incrédulité confondue ;

1. *Joann.*, xx, 28.

et c'est ce cœur matériel et vivant, tel que Jésus l'a repris dans le tombeau, tel qu'il l'a emporté au ciel, tel qu'il y partage la gloire du reste de l'humanité sainte, tel que les anges et les saints l'adorent et le chantent depuis dix-huit siècles, que l'Église propose à vos adorations. Non, il n'y a pas là un dogme nouveau, c'est le dogme reconnu par les apôtres et par les disciples, c'est le culte rendu par Marie et par les saintes femmes, par saint Jean dans la dernière cène et par saint Thomas après la résurrection ; c'est le premier et le dernier mot de l'Incarnation, c'est l'Homme-Dieu dans toute sa gloire et dans tout son amour.

II. La dévotion au Sacré Cœur étant une expression naturelle de la foi chrétienne, date du jour où cette foi a été prêchée et répandue ; mais c'est dans les âmes d'élite qu'il faut la chercher, jusqu'au jour où Dieu en fera la consolation publique de toute son Église. Ainsi, dans l'ordre de la nature, il est des étoiles qui ont été devinées dès le commencement par l'intelligence pénétrante des savants, mais qui n'ont été signalées à l'admiration populaire et qui n'ont pris un nom dans le firmament qu'après de longues recherches aidés des instruments les plus délicats. Ainsi certaines fleurs ont épanoui d'abord la richesse de leurs couleurs et versé l'abondance de leurs parfums sous des climats plus heureux ; elles

sont aujourd'hui devenues la conquête et l'honneur de tous nos jardins.

Saint Jean a eu les prémices de la dévotion au Sacré Cœur. Il en a goûté la joie et senti tous les charmes dans les secrets entretiens de la cène. Les discours que Jésus-Christ a tenus dans cette cène mémorable ont été entendus par tous les apôtres ; saint Jean seul les a retenus et conservés. Ces discours portent un caractère particulier de douceur et de paix, ils sont sortis du cœur de l'Homme-Dieu ; ils signalent l'abondance, la plénitude, l'universalité de son amour ; ils en font pressentir les merveilles. Relisez-les, voilà le premier sermon qui ait été fait sur la matière qui nous occupe. Il est tombé des lèvres de Jésus, il a été recueilli par la plume de saint Jean.

Après saint Jean, je n'hésite pas à citer saint Paul, car saint Paul a connu et exprimé tout l'abandon de cette dévotion admirable ; il l'a rendue avec une vérité et une concision qui ne seront jamais égales ; il a dit les yeux fixés sur le cœur de Jésus, devenu le centre de ses affections et le principe même de sa vie : *Je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ; pour moi la vie, c'est Jésus-Christ, et la mort est un gain* (1).

Les martyrs ont senti et parlé comme l'élite des

1. *Philip.*, I, 21.

apôtres. Quand la jeune Église de Lyon est en proie aux persécutions les plus furieuses, le diacre Sanctus étonne les bourreaux par sa constance, et les historiens se demandent comment il a pu endurer l'épreuve des barres de fer rougies au feu, mais la foi leur répond : « que le jeune martyr a été arrosé et fortifié par la source d'eau vive qui jaillit du cœur de Jésus-Christ ». Saint Ignace, évêque d'Antioche, est initié aux même mystères, quand il se réjouit d'être broyé sous la dent des lions et de devenir, par cette torture cruelle, le pur froment du sacrifice.

L'élite des solitaires et des moines s'élève à la même hauteur ; mais la dévotion au Sacré Cœur demeure le secret du cloître, et quand saint Bernard prêche le monde, ce n'est pas le cœur de Jésus qu'il montre à ses auditeurs, c'est la croix à porter, c'est le sépulcre à conquérir. Il réserve pour ses lettres, pour ses soliloques, pour ses méditations, au milieu de ses frères, ces traits de vive flamme, ces accents embrasés, ces soupirs d'inspiration et d'amour qui faisaient tressaillir sa grande âme dans le commerce assidu qu'elle entretenait avec Jésus.

Que saint Dominique et saint François aient connu et prêché la dévotion au Sacré Cœur, toute leur vie en est la preuve, et leurs plus fervents disciples en ont connu et béni les fruits. Il suffit de citer saint Bonaventure pour rappeler le plus

ardent amour dont le cœur d'un saint ait été embrasé parmi ces amants innombrables du sacrifice qui rendaient si populaires le nom et la règle de saint François. L'école de saint Dominique est peut-être plus favorisée encore. Là sainte Catherine de Sienne harangue les magistrats de Florence, étonne le sacré collège par la profondeur de sa théologie inspirée, et ramène le pape d'Avignon à Rome pour rendre au siège de saint Pierre toute son indépendance et tout son éclat. Mais les relations de l'humble dominicaine avec Jésus-Christ sont encore plus admirables et non moins authentiques. L'Homme-Dieu lui apparut dans une vision, lui ôta son cœur et lui donna le sien. Quelle page à retenir dans les annales du Sacré-Cœur ! « Alors, dit l'historien de sainte Catherine de Sienne, elle se sentit tout à coup inondée d'une vive lumière et vit Notre Seigneur portant dans ses mains un cœur vivant qui répandait autour de lui des rayons lumineux. La sainte se prosterna toute tremblante et se voila la face de ses mains. Jésus s'approcha d'elle avec un regard plein d'amour, lui fit une ouverture dans le côté et y plaça le cœur qu'il tenait entre les mains, en lui disant : « Ma fille, je t'ai enlevé ton cœur et je te donne le mien afin que tu puisses vivre à jamais. » Sainte Catherine de Sienne étant initiée de la sorte aux plus intimes pensées de son divin maître, l'interrogeait avec une douce

familiarité qui n'appartient qu'aux épouses de Jésus-Christ. Elle lui demanda un jour pourquoi il a voulu que son côté fut ouvert après sa mort. « C'était, répond Jésus, pour révéler aux hommes le secret de mon cœur. J'ai voulu leur faire comprendre que mon amour est plus grand encore que tous les signes que j'en donne. Mes souffrances ont eu leur terme, mais l'amour dont j'aime les hommes est sans limites. O ma fille bien-aimée ! il n'y a pas de comparaison entre la douleur physique et les angoisses de l'âme. » Heureuse sainte ! Que n'a-t-elle pas vu de ces scènes de grâce et de miséricorde, invisibles aux yeux mortels, et où le cœur de Jésus s'épanche en toute liberté dans le sein de son père pour le salut du monde ! Elle est allée dans la prison du chevalier de Pérouse pour ramener son âme à Dieu ; elle a assisté à sa dernière communion ; elle l'a mené à l'échafaud comme à l'autel ; elle a reçu la tête sanglante entre ses bras ; elle a vu Jésus, attendant cette pauvre âme au sortir du corps, recueillir ce sang tout animé de saints désirs et le mêler au sien pour en effacer les dernières souillures. Voilà les pensées, les sentiments, les devoirs, les visions des amantes privilégiées du Sacré Cœur.

Il faudrait citer encore sainte Claire, instruite par saint François dans les voies de la perfection ; sainte Gertrude, à qui l'apôtre saint Jean

a apparu plusieurs fois ; saint Vincent Ferrier et sainte Colette, ces héros du zèle et de la pénitence, soutenus, comme sainte Gertrude, par les paroles et même par les présents du disciple bien-aimé. Les saints du XVIe siècle sont encore plus initiés que ceux des usages précédents aux mystères du Sacré Cœur. Les visions saintes se multiplient ; un goût merveilleux d'expiation et d'amour divin signale les discours et les écrits de tous les grands serviteurs de l'Église. Jésus choisit dans les deux sexes les cœurs les plus délicats et les plus sensibles pour les former, les agrandir, les élever à cette intuition toute céleste de ses propres désirs. Il parle presque en même temps à Taulère, à saint Laurent Justinien, à Louis de Blois, à saint Thomas de Villeneuve, à saint Pierre d'Alcantara, à saint Louis de Gonzague, à saint François de Sales, au bienheureux Casinius. Ainsi, l'Italie, la France, la Suisse, l'Espagne, sont, dans le siècle de la Réforme, éclairées, retenues, consolidées par les disciples chéris du cœur de Jésus. L'Allemagne, où l'on ne fait que disputer, s'éloigne de la véritable Église ; les nations évangélisées par les saints qui adorent au Sacré Cœur demeurent dans l'unité parce qu'elles demeurent dans la charité. Joignez à ces grands noms ceux des Thérèse, des Françoise Romaine, des Rose de Lima, des Madeleine de Pazzi, vous verrez que la chaîne des adora-

teurs du Sacré Cœur de Jésus n'a été interrompue dans aucun temps, dans aucun pays, dans aucune langue, et qu'à mesure qu'on approche du terme marqué dans les desseins du Seigneur pour rendre cette dévotion universelle, les efforts de la piété redoublent et l'élan des âmes devient plus vif, plus sensible et plus doux.

Mais pendant que ces âmes d'élite gardaient leur secret, la piété de l'Église s'exerçait sur d'autres objets que la divine Providence, toujours miséricordieuse dans ses desseins, voulait mettre successivement en lumière. Si les dogmes sont inaltérables, les dévotions par lesquelles on les célèbre varient selon les temps, les lieux et les circonstances. Dieu qui les suscite tour à tour, s'accommode par là au caractère des temps et aux besoins des hommes.

Passez en revue les dévotions qui ont entretenu la foi des fidèles et passionné l'un après l'autre tous les grands siècles de notre histoire, vous verrez comment la foi s'est portée d'objets en objets sur tous les souvenirs qu'il importe de sauver de l'oubli ; comme elle a glorifié, à mesure qu'on les attaquait, les dogmes dont l'église a l'inviolable dépôt. Ces dévotions successives sont comme une étude préparatoire à la grande dévotion du Sacré Cœur.

Voici d'abord les reliques des apôtres et des martyrs. L'Église naissante va les recueillir jus-

que sous les échafauds pour en bâtir les autels du Dieu vivant dans l'Univers entier. Ainsi commence le trésor de nos dévotions ; ainsi les fidèles apprennent à vénérer, à bénir, à garder, même au péril de leur vie, ces membres choisis qui ont été crucifiés avec Jésus-Christ et à qui ce bon maître a communiqué quelque chose de sa vertu divine. Que l'Église tressaille de joie en recueillant le cœur palpitant des héros immolés pour la foi ; un jour viendra où sa joie sera plus vive encore à l'aspect du cœur de Jésus-Christ, modèle vivant et divin de tous les autres cœurs.

Le moyen âge a sa dévotion, et cette dévotion est comme la préface de la dévotion au Sacré Cœur. Il fallait sauver alors des mains des musulmans, le saint sépulcre, la sainte couronne, le saint suaire, la lance et les clous du crucifiement, les grands souvenirs de Bethléem, de Nazareth et de Jérusalem. C'est là l'objet véritable et le triomphe incontesté des croisades. Le saint sépulcre ne peut se déplacer ; eh bien ? s'il reste au pouvoir des musulmans, les musulmans apprendront à le vénérer eux-mêmes, en voyant ces fiers soldats que l'Occident envoie pendant deux siècles pour le conquérir. Mais la croix, la couronne, le saint suaire, les clous, tous les instruments de la passion, seront partagés, comme les dépouilles de l'Homme-Dieu, entre les croisés ; on les rapporte avec pompe ; on leur élève des

basiliques ; le génie des arts s'éveille à leur aspect ; et les monuments les plus fameux de l'architecture chrétienne ont été rêvés, entrepris, achevés, pour servir de piédestal, de dais d'honneur, de trône de gloire, à ces reliques sacrées dont tout le mérite est d'avoir touché à la sainte humanité de l'Homme-Dieu.

Quand le moyen âge s'achève, d'autres objets encore réclament une grande part dans les affections sensibles des fidèles. La Fête-Dieu est instituée et la sainte Eucharistie promenée en triomphe, exposée avec éclat sur les autels, couverte d'encens et de fleurs, chantée par saint Thomas, adorée dans l'univers tout entier dans des solennités d'une incomparable grandeur. C'était la réponse aux attaques prochaines de l'hérésie contre la présence réelle. Mais l'hérésie s'attaquera aussi à Marie ; que les fidèles la vengent et la bénissent en prenant le rosaire dans leurs doigts, en mettant le scapulaire sur leurs épaules, en murmurant trois fois le jour les paroles de l'*Angelus*. Voilà les dévotions que le XVIe siècle trouvera debout et qui résisteront aux railleries et aux critiques de l'impiété. L'Église n'est jamais désarmée, et le démon a beau multiplier ses pièges, chercher l'endroit faible, exploiter les passions dominantes, il se trouvera partout face à face avec celle qui ne recule pas, qui ne fléchit jamais, et qui jamais ne sera ter-

rassée ni vaincue, non, jamais. Il lui faut maintenant quelque chose de plus que le chapelet, la croix, les reliques, et tous les objets chers à la dévotion de nos pères. Il lui faut une dévotion qui n'a été jusqu'à présent que le partage des âmes d'élite, mais qui dans la vieillesse du monde, deviendra une dévotion commune et universelle. Il lui faut la dévotion au Sacré Cœur ; c'est à ce prix que nous pourrons garder ou recouvrer la foi.

III. Quand on se donne le spectacle des choses humaines dans le siècle où nous sommes, on est frappé des ruines que l'irréligion a accumulées sous nos yeux. Toutes les vieilles hérésies sont en décomposition et l'esprit national en soutient à peine les derniers débris ; mais partout où la politique n'a plus d'intérêt, le protestantisme n'a plus d'avenir, il ne reste plus que deux choses debout et face à face : la révolution et l'Homme-Dieu. La guerre faite à l'Homme-Dieu est devenue plus radicale que jamais. Ce sont les fondements mêmes de son histoire qui ont été attaqués, remués, battus en brèche, ébranlés de toutes parts, avec toutes les armes de la critique, de l'érudition ou de la raillerie. La personne de l'Homme-Dieu est le but unique de ce vaste complot. Tant qu'elle demeurera debout, tous les efforts de l'impiété seront frappés de stérilité et de mort, car, avec l'Homme-Dieu, il faudra tou-

jours quoi qu'on fasse, reconnaître son Église, sa loi, sa grâce, toutes les espérances de gloire et d'éternité que son incarnation a apportées au monde. Mais si l'on peut reléguer l'Homme-Dieu parmi les demi-dieux de la légende ou parmi les sages de l'antiquité historique, c'en est fait de tout le christianisme et de tout le surnaturel ; la révolution triomphe, et l'enterrement de Jésus-Christ dût-il coûter à notre siècle plus de fleurs et d'encens que toutes les religions déjà oubliées, on est prêt à passer du blasphème à l'éloge, en déclarant Jésus-Christ le premier et le plus grand des enfants des hommes.

Voici donc le combat suprême. La science enrôle contre l'Homme-Dieu, les journaux, les revues et les brochures ; la géographie, l'histoire, la linguistique, les sciences naturelles, sont interrogées avec une perfidie incroyable par les passions, et on veut faire à tout prix les alliées de l'incrédulité moderne Les plus hardis, ne veulent voir dans l'Homme-Dieu qu'une fable, les plus habiles le regardent comme un mythe, les plus modérés comme un sage, mais tous lui refusent la qualité de Dieu : c'est la plus perfide inspiration des anges déchus. Lucifer se rappelle dans son terrible désespoir qu'il fut précipité du haut des cieux pour avoir refusé de s'incliner devant la volonté de Dieu, le jour où il lui annonça que toutes les créatures, sans en excepter

les esprits angéliques, auraient à se prosterner devant le Verbe incarné. Après six mille ans de combats entrepris pour contrarier la venue du Messie, contredire ses miracles, obtenir son supplice, empêcher sa résurrection, détruire son Église, tromper le monde sur sa nature et sur sa personne, ravir aux chrétiens son sépulcre et sa croix, outrager sa mère, nier sa présence réelle, les voilà, ces démons, poussés dans leur dernier retranchement et contestant les uns l'existence de Jésus-Christ, les autres sa personnalité historique, le plus grand nombre sa divinité.

A ces trois négations nous opposons, en adorant le Sacré Cœur, trois affirmations complètes, authentiques, décisives.

Oui, je le crois, le Verbe est venu, il a pris notre chair, il s'est fait l'un de nous, son cœur a été comme notre cœur, son cœur a battu comme le nôtre, son cœur a été le centre de tous les mouvements de son être ; il a connu l'amitié, la compassion, la tristesse, la douleur et l'ennui ; il s'est resserré dans l'angoisse, il s'est dilaté dans la joie, il s'est répandu dans les larmes : c'est le cœur d'un homme semblable à nous. Oui, Jésus a existé. Anathème à qui le nie !

Oui, je le crois, le Verbe fait homme est un personnage non légendaire, mais historique. Sa naissance, sa vie, ses bienfaits, ses miracles, sa passion, sa mort, sa résurrection, son retour au

ciel. tout cela n'est pas un tableau agrandi par l'imagination, mais réel, exact, certain, avec des lieux précis, des dates authentiques, une histoire complète, des témoins bien instruits et bien sincères dans leurs dépositions, une admirable suite dans laquelle les discours, les actions, les épreuves, tout se lie, s'enchaîne, se commande et se complète. C'est de ce cœur que l'Évangile est sorti, et jamais cœur d'homme n'a senti, parlé, écrit, comme le cœur de Jésus. Oui, Jésus est tel que son cœur nous le dit et nous le révèle. Anathème à qui ne voit en lui qu'un résumé du progrès social et qui prétend peindre sous son nom les développements de l'humanité !

Oui, je le crois, Jésus n'est pas un sage selon le monde ni un génie humain supérieur aux autres hommes. Jésus est Dieu, Jésus mérite d'être adorée. C'est à sa personne que cette adoration s'adresse ; dans son humanité sainte chaque partie de son corps mérite les hommages divins ; et de toutes les parties de son corps, la plus noble, la plus délicate, la plus sublime, celle en qui se font tous les mouvements et se résument tous les sentiments, le cœur, mérite ce culte autant et plus que tout le reste, s'il est permis de distinguer quelque partie dans ce tout adorable et de concentrer sur un seul objet les adorations de la terre. Je crois à l'existence, à la personnalité, à la divinité de Jésus-Christ. Anathème à qui ne

voit en lui qu'un sage ! Jésus-Christ est Dieu, le cœur de Jésus-Christ est le cœur d'un Dieu. Implorons, chantons, bénissons ensemble le cœur de Jésus-Christ.

Telle est la foi dont notre siècle a besoin. Ce n'est pas assez ; nous demandons à deux genoux qu'elle s'éclaire non pas seulement par l'étude, par le raisonnement, par la théologie, mais aux vives ardeurs et aux lumineuses manifestations du cœur de Jésus. Le cœur de Jésus ne possède pas la foi, il a la vision. Cette vision l'a fait vivre, battre, s'animer, sous la pression de la vérité même. L'Homme-Dieu ne croit pas, il voit en tant qu'homme les mêmes choses qu'en tant que Dieu. Il juge, il se dirige, il agit sur toutes choses dans cet océan de lumière où son cœur s'abreuve, s'enivre et se plonge tout entier. Voilà la vie qui sert de type et de modèle au chrétien. Ah ! plaise au Seigneur Jésus qu'à force de croire nous finissions par entrevoir, comme les saints, un rayon d'en haut, même à travers les voiles de l'énigme ! Nous demandons que nos pensées se forment, dans notre cœur réformé par l'amour, sur le patron que nous offre le cœur de Jésus. Nous demandons de voir la vérité à force de l'aimer, et de la voir toujours davantage pour l'aimer encore mieux. Nous demandons d'exprimer la foi dans toutes nos œuvres, que cette foi resplendisse, par anticipation, de l'éclat de la vision

éternelle, et que cette vision commence pour nous ici-bas, malgré les ombres du temps. Nous demandons de n'être pas seulement conformes à Jésus-Christ par la doctrine, mais attirés en lui, semblables à lui, identifiés avec lui, réunis, groupés, serrés, comme sous un drapeau, non-seulement sous sa tête comme notre chef, mais dans son sein comme notre mère, mais dans son cœur comme notre époux, notre ami et notre Dieu. Implorons, chantons, bénissons ensemble le cœur de Jésus-Christ.

Voici le signe qu'il faut arborer désormais, et le nom par lequel il faut combattre. Philosophes et incrédules, vous avez dit votre dernier mot contre Jésus-Christ. L'Église a dit son dernier mot contre vos doctrines. Tout ou rien ! voilà le résumé de la bataille suprême qui s'est engagée. Vous ne voulez plus rien ni de la religion, ni de l'histoire, ni de la raison, et c'est pourquoi vous ôtez à Jésus son existence, son histoire, sa divinité : c'est la foi anéantie avec le sens commun. Et nous qui voulons garder la foi avec la raison, nous voulons toutes les dévotions qui l'inspirent, nous nous félicitons de comprendre de plus en plus le mystère de l'Incarnation, nous nous emparons des hautes pensées, des secrets colloques, des désirs mystérieux des saints, nous en faisons notre entretien et notre nourriture, nous y allumons aux vives lueurs de leur intelligence

et de leur amour notre foi qui s'éteint et notre charité qui se refroidit. Tout ou rien ! c'est l'enjeu de la bataille. Allez, de négation en négation, jusqu'à la déraison, jusqu'au ridicule, jusqu'au néant. Nous, nous irons d'actes de foi en actes de foi jusqu'au Calvaire, jusqu'au Thabor, jusqu'au ciel ; au Calvaire pour y souffrir toutes les souffrances du cœur de Jésus ; au Thabor, pour y être consolés et soutenus par tous les ravissements du cœur de Jésus ; au ciel, pour y être glorifiés et couronnés à jamais dans le cœur de Jésus.

IV

LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

EST UN CRI D'ESPÉRANCE

In ipso speravit cor meum, et adjutus sum.
C'est dans son cœur que mon cœur a espéré, et j'ai été secouru. (*Psalm.* XXVII, 7.)

La dévotion au Sacré Cœur se présente à nous sous un double aspect qui nous attire, nous charme et nous console : c'est une dévotion catholique dont les bienfaits sont réservés à la vieillesse du monde ; c'est une dévotion nationale et française dont l'initiative et les plus anciennes pratiques appartiennent à notre patrie.

Nous avons commencé à en étudier les caractères catholiques. Le premier de ces caractères, c'est la foi. La dévotion au Sacré Cœur est avant tout une œuvre de foi, aussi ancienne que le christianisme pour le fond, nouvelle pour l'expression et pour la forme. Elle est fondée sur la croyance à

l'Incarnation, et ce n'est pas autre chose qu'un hommage d'adoration rendu à l'humanité sainte de Notre Seigneur dans la partie la plus noble, la plus délicate et la plus sensible de sa personne adorable. Mais si les dogmes ne changent pas, les dévotions varient selon les temps et les lieux. La chrétienté a successivement vengé, par des dévotions populaires, les restes déchirés des martyrs, le sépulcre et la croix de Notre Seigneur, la présence réelle, le culte de la sainte Vierge, qui ont été, dans le cours des siècles, un objet de haine pour les persécuteurs, les infidèles et les hérétiques. Aujourd'hui que l'impiété livre son dernier combat en attaquant l'existence, la personnalité et la divinité de Jésus-Christ, il convient de montrer le cœur de ce divin Maître et de dire à ceux qui le méconnaissent : Oui, Jésus-Christ a existé, c'est un cœur comme notre cœur qui a battu dans sa poitrine. Jésus-Christ a une histoire personnelle, il a tenu les discours qu'on lui prête et opéré toutes les œuvres qu'on lui attribue ; c'est de ce Cœur qu'est sortie toute sa doctrine. Jésus-Christ n'est pas seulement un sage plus sage que tous les autres, un génie supérieur à tous les génies, Jésus-Christ est Dieu : c'est le Cœur de l'Homme-Dieu qu'il faut adorer. Voilà comment la dévotion au Sacré Cœur réfute les erreurs modernes et venge le dogme de l'Incarnation, des suprêmes attaques de l'impiété en délire.

Étudions cette dévotion d'une façon plus intime encore : ce n'est pas seulement une œuvre propre à soutenir la foi, c'est une œuvre chère à l'espérance chrétienne. Je viens vous dire les promesses que le Sacré Cœur nous a faites, et vous presser d'en mériter l'application à votre famille et à vous-mêmes. Rien n'est plus authentique ni plus sacré que ces promesses ; rien n'est plus opportun que leur application.

I. Après l'acte de foi qui affirme Dieu, Jésus-Christ et l'Église, nous formons l'acte d'espérance ; nous en résumons tous les désirs dans la grâce pour le monde présent et dans la gloire pour le monde futur ; enfin nous déclarons hautement quels sont les motifs de l'espérance chrétienne en professant que Dieu est bon, puissant et fidèle à ses promesses. Les promesses que Dieu nous fait sont marquées à des caractères qui en révèlent l'authenticité. On y voit communément deux traits distincts. D'une part, la grandeur et la bonté du Dieu qui promet ; de l'autre, la facilité populaire des conditions auxquelles nous obtiendrons la chose promise. C'est à ces deux traits que l'on reconnaît les promesses de Dieu et que l'espérance s'anime, se soutient et prend racine dans le cœur de l'homme.

Or écoutez les promesses que nous fait le Sacré Cœur, et jugez si cette dévotion n'est pas l'ancre la plus ferme de l'espérance chrétienne.

La bienheureuse Marguerite-Marie les consigne dans sa correspondance et les répète tantôt à ses supérieures et à ses compagnes, comme la mère de Saumaise et la mère Greffié, tantôt à son directeur, le P. de la Colombière, dont Dieu veut se servir pour répandre, tant par lui-même que par la compagnie de Jésus, la dévotion au Sacré Cœur.

Elle écrit avec cet aimable abandon qui caractétise sa plume : « Si vous saviez, ma bonne Mère, combien je me sens pressée d'aimer le Sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ ! Ce divin maître m'a promis que tous ceux qui lui auront été dévoués et consacrés ne périront jamais, et que comme il est la source de toutes les bénédictions, il les répandra avec abondance dans tous les lieux où sera posée et honorée l'image de son divin Cœur. Il réunira les familles divisées. Il répandra la suave onction de son ardente charité sur toutes les communautés qui l'honoreront, et les remettra en grâce lorsqu'elles en seront déchues. Il m'a donné à connaître que son Sacré Cœur est le saint des saints, le saint de l'amour. Il faut qu'il soit connu à présent pour être le médiateur entre Dieu et les hommes, car il est tout puissant pour faire leur paix et pour leur obtenir miséricorde. »

Ces promesses se renouvellent et se précisent dans ces lignes écrites au P. de la Colombière : « Que ne puis-je raconter tout ce que je sais de cette aimable dévotion au Sacré Cœur de Jésus, et

découvrir à toute la terre les trésors de grâce que Jésus-Christ renferme dans son cœur adorable et qu'il a dessein de répandre avec profusion sur tous ceux qui la pratiquent ! Faites que les personnes religieuses l'embrassent, car elles en retireront tant de secours qu'il ne faudrait pas d'autre moyen pour rétablir la vie régulière dans les communautés ou pour élever leur perfection jusqu'au comble. Mon divin Sauveur m'a fait entendre que ceux qui travaillent au salut des âmes auront l'art de toucher les cœurs les plus endurcis, s'ils sont pénétrés eux-mêmes d'une tendre dévotion envers son divin Cœur. Les personnes séculières trouveront elles-mêmes dans cette aimable dévotion tous les secours nécessaires à leur état : la paix dans leurs familles, la joie dans leurs travaux, la bénédiction du Ciel dans leurs entreprises, le soulagement dans leur misère, leur refuge pendant toute leur vie et principalement à l'heure de la mort. Qu'il est doux de mourir, après avoir eu une constante dévotion au Sacré Cœur de celui qui doit nous juger ! »

Voilà les engagements que Jésus contracte avec les hommes : il n'y a qu'un Dieu qui puisse les prendre, il n'y a qu'un Dieu qui puisse les tenir.

Remarquez les biens qu'il promet : ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni la science, ni les honneurs, ni la vie longue ; car ce ne sont pas là les vrais biens, et Corneille, ce poëte chrétien d'une plume si ferme, les a justement qualifiés en disant :

La mort nous les ravit, la fortune s'en joue,
Aujourd'hui sur le trône et demain dans la boue.

On peut les posséder et demeurer cependant le plus malheureux des hommes; on peut les perdre et garder les vrais trésors; on peut ne les avoir jamais connus, et connaître cependant le solide bonheur. Ce sont des présents de nul prix. Ils sont de ceux que Dieu abandonne à ses ennemis et dont il laisse le monde se disputer les lambeaux. Mais les biens que Dieu réserve à ses serviteurs sont d'un ordre bien supérieur, et il n'appartient ni au temps, ni à la fortune, ni aux hommes, d'en disposer ou de les amoindrir. Que promet-il donc à ceux qui invoquent son Sacré Cœur? La paix de l'âme? mais cette paix, il la donne ou il la retire, il en est le souverain arbitre. La joie dans les travaux et le soulagement dans la misère? mais cette joie est un rayon d'en haut qui illumine l'âme dans sa tristesse comme le soleil éclate au haut du ciel et tire la terre du fond des ténèbres. La bénédiction du Ciel? mais cette bénédiction est comme la rosée dans la main de Dieu même, et Dieu la répand où il lui plaît. Un refuge pendant la vie? ah! ce refuge, vous le trouverez partout, car toute la terre est à Dieu, et quand il ouvre à ses enfants ses bras et son cœur, il n'y a ni chaîne qui puisse les empêcher de s'y précipiter, ni glaive ni bourreaux qui puissent les empêcher d'y demeurer toujours. Un asile à l'heure de leur mort?

Ici l'impuissance des hommes se fait assez voir; les hommes n'ont qu'un linceul, Dieu a une robe de gloire. Les hommes n'ont que des larmes vaines, de stériles éloges, de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; Dieu a le Ciel à donner, le Ciel, où les pleurs ne coulent plus, où les louanges ne cessent jamais, où la douleur n'a point de nom, le Ciel, qui est la vraie patrie. « Qu'il est doux de mourir après avoir eu une constante dévotion au cœur de celui qui doit nous juger! » Ces paroles de la B. Marguerite-Marie se vérifient aujourd'hui sous nos yeux avec une merveilleuse exactitude, en s'appliquant au vénérable prêtre dont cette Église vient de prendre le deuil (1)! Il avait commencé le mois du Sacré Cœur avec toute la piété dont il avait contracté l'habitude, en faisant dans une maison vouée à cette dévotion les premières armes de son ministère. Il est demeuré debout jusqu'à la fin, au chœur, au confessionnal, à l'autel, bravant l'âge, la douleur, la maladies et jusqu'aux premières atteintes de la mort. Il est tombé, ce vaillant homme, les armes à la main, confiant dans le cœur de celui qui doit le juger, parce qu'il savait que ce cœur est un abîme de miséricorde, et qu'il en avait sondé les inépuisables profondeurs toutes les fois qu'il a jugé

1. M. le chanoine Gouverd, ancien curé de Saint-Jean, décédé le 5 juin 1873.

les autres. Non, ce chapitre dont il fut le modèle par sa régularité, cette paroisse dont il fut le père plus longtemps encore qu'il n'en fut le pasteur, ces âmes dont il demeura le guide avec tant de charité et de persévérance, ne redoutent pas pour lui les jugements de Dieu, c'est l'hymne de l'espérance que nous entonnerons demain sur sa dépouille mortelle, nous annoncerons à son âme la lumière, la vie, la splendeur, et nous ne cesserons de répéter en saluant son cercueil, en bénissant sa vie, son ministère et sa mémoire : « Qu'il est doux de mourir après avoir eu une constante dévotion au cœur de celui qui doit nous juger ! »

La paix, la bénédiction, le soulagement, l'asile de la vie, l'asile de la mort, voilà les promesses que Dieu nous fait au nom du Sacré Cœur. Ces promesses, vous le savez bien, Dieu seul peut les faire, Dieu seul peut les tenir. Que demande-t-il pour que vous en ressentiez l'heureux effet? C'est de vous dévouer et de vous consacrer à lui, en plaçant dans vos maisons ou sur votre personne l'image de son cœur adorable.

Il n'y a rien de plus naturel que d'attacher votre pensée et de fixer vos regards sur le symbole de nos dernières espérances. La raison l'autorise, le sentiment le demande, la pratique de tous les temps, de tous les lieux et de tous les hommes vous en fait comme un honneur et un devoir. C'est le soldat qui marche sous un drapeau et qui

accepte un mot d'ordre. C'est l'enfant, l'époux, le fiancé, pour qui un portrait, une fleur, un objet plus fragile encore est comme un trésor inépuisable de doux et sacrés souvenirs. Quoi ! nous ne rougissons pas d'affirmer ainsi, dans l'ordre naturel, politique et social, nos sentiments, nos goûts, nos préférences, nos devoirs les plus saints, nos affections les plus chères, et il nous en coûterait d'élever dans nos foyers ou de placer sur notre poitrine une image telle que Jésus l'a montrée à son humble servante et dont il a signalé en terme si exprès la miraculeuse vertu ! Ah ! si quelque chose a perdu les gens de bien dans le siècle où nous sommes, c'est qu'ils ont craint de paraître, de se montrer, de confesser leur espérance, de prêcher d'exemple. La fausse modestie, le respect humain, l'appréhension d'être vu, signalé, raillé, tourné en ridicule, ont ôté à la religion son caractère public. On s'enferme encore pour prier, on cherche encore les ténèbres pour s'agenouiller au saint tribunal, on interroge du regard les murs d'une église pour s'assurer s'ils n'ont point d'yeux, et on veut être dix et dix fois tranquillisé contre l'attention des hommes avant de se donner à Dieu. Mais parmi ceux mêmes qui ont secoué le joug du respect humain, où sont, dans l'intérieur du foyer, les signes authentiques de l'espérance chrétienne ? Le Christ est-il chez vous le Seigneur et le Dieu ? Où est son image, où

est son trône ? Voilà que Jésus vous promet ses bénédictions à condition que vous en reconnaîtrez la source, que vous l'élèverez pour la répandre comme une fontaine publique, que vous la saluerez du regard, que vous la bénirez de la voix, que vous en confesserez la plénitude, la douceur et la beauté. En haut ! en haut vos cœurs ! pour monter jusqu'au cœur de Jésus : *Sursùm corda !*

Dieu a demandé aux Israélites d'arborer sur leurs portes le sang de l'agneau : ce n'était qu'une figure, mais cette figure a suffi pour faire baisser le glaive de l'ange exterminateur, et Israël a été sauvé, parce qu'il a été trouvé humble, docile et sans respect humain.

Dieu a demandé à Constantin de mettre sa croix à la tête de ses légions, et cette croix lui a valu la victoire et l'empire, parce qu'il l'a levée haut, qu'il l'a tenue ferme, et qu'il l'a menée des bords du Rhin aux bords du Tibre à travers les aigles humiliées et les idoles confondues par ce trait de hardiesse et de courage.

Dieu a demandé aux croisés de prendre la croix sur l'épaule, et c'est au cri de *Dieu le veut !* que les croisés ont conquis Jérusalem, parce que Godefroi, qui les menait à la bataille, n'a pas abaissé une seule fois, ni devant le démon ni devant les passions, l'étendard du Dieu crucifié.

Ce n'est plus une croix, c'est un cœur qu'il faut prendre comme signe authentique de nos espé-

rances. Toujours un signe à arborer! Toujours une marque de docilité et de soumission! Toujours Dieu à reconnaître et le respect humain à braver! La paix, la bénédiction, le soulagement, la bonne vie, l'heureuse mort, la victoire est à ce prix. En haut, plus haut que jamais les esprits et les cœurs! *Sursùm corda!*

II. Les espérances que nous fondons sur la dévotion au Sacré Cœur ont, avec toute l'authenticité qui les caractérise, une opportunité trop frappante pour ne pas éclater aux yeux. Notre Seigneur Jésus-Christ a fait des promesses au sanctuaire, au cloître, au foyer domestique. C'est maintenant qu'il convient de les rappeler et d'en méditer l'application.

Nous lisons dans l'Évangile que le Sauveur, étant monté dans la barque de Pierre, lui dit: *Avancez en pleine mer et jetez vos filets pour pêcher.* Pierre répondit: *Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais, sur votre parole, je jetterai le filet* (1). Il obéit et fit une pêche si merveilleuse que le filet se rompait de toutes parts. Voilà le trait le plus propre à ranimer les espérances du zèle sacerdotal et de la parole sainte. Oh! que la nuit était sombre! Combien elle a duré! Quel travail infructueux! Quelle pêche stérile! Quelle langue

1. *Luc.*, v, 5.

faut-il parler dans la chaire pour faire entrer la vérité dans les esprits? Où est dans les cœurs blasés de notre siècle la fibre encore sensible et délicate qu'il faut découvrir et remuer? Ces monstres d'orgueil, ces cruels instincts de rapacité et d'intérêt, ces fureurs, ces délires de volupté, fléchiront-ils enfin sous le joug du devoir? Jésus nous le promet, à condition que ceux qui travaillent au salut des âmes seront pénétrés d'une tendre dévotion envers son Sacré Cœur. Eh bien! c'est en son nom, sur sa parole, avec toute la confiance inspirée par cette promesse, que nous allons jeter l'invisible filet: *In verbo autem tuo laxabo rete.* Dieu seul sait les abîmes où se cachent les âmes pour échapper à nos recherches; Dieu seul sait où il faut pêcher, pêcher encore, redoubler les coups; Dieu seul connaît l'endroit sombre, c'est-à-dire l'épreuve, la disgrâce où se débattent les cœurs endurcis. Nous sommes pasteurs, nous sommes pêcheurs: que d'images pour animer et soutenir notre zèle! Que de devoirs dans ces images si sacrées! Ô cœur de Jésus, prenez la place du nôtre et parlez, pressez, priez par nos lèvres devenues enfin des lèvres persuasives; mettez sur ces lèvres l'onction qui attire, qui charme, qui attache; donnez à nos pieds plus de rapidité pour atteindre la brebis perdue, à nos yeux plus de pénétration pour la découvrir, à nos bras plus de force pour l'emporter, à nos cœurs plus de fermeté et de miséricorde tout ensemble pour la replacer dans la bonne

voie, assurer sa marche, l'aimer toujours, la chercher si elle s'égare encore, la sauver enfin, la sauver toujours, jusqu'à ce qu'elle soit sauvée pour ne plus s'égarer jamais. Divin pêcheur, il y faut vos filets! Divin berger, il y faut votre cœur!

Les promesses faites aux cloîtres ne sont pas moins opportunes. Jésus-Christ leur offre son cœur pour échapper à la tiédeur ou pour monter à la perfection. Ce n'est guère la tiédeur que nous pouvons craindre dans les cloîtres renaissants, car le monde ne leur a pas donné le moyen ni le loisir de se relâcher, et la critique la plus sévère ne peut leur reprocher ni la vie molle, ni les richesses, ni l'ombre même des plaisirs permis. C'est la croix et la croix toute nue que l'on embrasse avec la perfection des conseils. Vous le sentez bien à l'aspect de ces têtes rasées, de ces pieds nus, de ces reins ceints d'une corde, de ces robes de bure mêlées en si petit nombre encore aux vanités mondaines dont notre siècle offre le spectacle. Vous le savez bien, ces frères des Écoles chrétiennes qui se sont montrés sur le champ de bataille des infirmiers si courageux, ces dominicains et ces jésuites tombés dans les embrassements d'une charité fraternelle sous la balle des guerres civiles, ces vaillantes épouses de Jésus-Christ devenues dans les hôpitaux des mères si aimantes pour nos soldats blessés, toute cette armée du dévouement n'a pas laissé une lacune dans son service ni une tache à

son drapeau. Eh bien ! il faut qu'elle gravisse encore des sentiers plus escarpés et plus rudes, qu'elle atteigne les sommets de la perfection. Plus haut, plus haut encore, ô disciples de saint Ignace, de saint Dominique et de saint François. Filles de sainte Thérèse, de sainte Marthe et de saint Vincent de Paul, bénissez de plus en plus votre partage glorieux. Encore plus de mortification et de prières, encore plus de dévouement, de générosité et de grandeur d'âme. A mesure que le péché augmente, la charité doit augmenter davantage. Dix justes auraient pu sauver Sodome, Gomorrhe et les autres villes infâmes ; mais Dieu demande plus de dix justes aux sociétés chrétiennes ; mais si le recrutement de la vie religieuse devient difficile dans les jours d'épreuve et de révolution, il faut suppléer au nombre par la perfection. Dieu seul sait combien il faut de larmes, d'actes de pénitence, de prières, pour que le plateau de la miséricorde l'emporte sur celui de la justice. Mais ce que nous savons, c'est qu'il regarde, qu'il pèse, qu'il apprécie ces mérites surabondants de la vie religieuse, et qu'il leur accorde le salut de la société civile, tant que la voix de la prière étouffe celle du blasphème, tant qu'il est adoré, connu et aimé encore plus qu'il n'est blasphémé, méconnu et maudit. Ah ! croissez et fleurissez sous les auspices du Sacré Cœur, maisons de refuge, cités de prière, monastères toujours éprouvés par la cri-

tique et la contradiction, toujours menacés de la destruction et de la mort. Vous êtes notre espoir, parce que vous souffrez, parce que vous gémissez dans la détresse, parce que vous êtes sur la croix, parce que vous êtes forcés de chercher un asile pendant l'orage et de vous cacher, éplorés et confiants, dans l'intimité de ce cœur adorable où Jésus vous a promis l'honneur, la sécurité et la perfection.

Il y a enfin, dans la dévotion au Sacré Cœur, des promesses et des espérances pour le foyer domestique. Quel est le germe de division que le démon y a semé, sinon l'esprit révolutionnaire? Pourquoi les familles n'offrent-elles plus le spectacle des mêmes croyances et des mêmes pratiques, sinon parce qu'elles n'ont plus de centre qui les rallie, ni d'affection commune qui les réunisse? Vous avez versé souvent des larmes aux pieds d'une croix solitaire, épouse fidèle qui pleuriez sinon les égarements, du moins l'indifférence de celui dont vous avez pris le nom. Et vous, mère éplorée, ne pleurez-vous pas encore votre Augustin bien plus peut-être dans vos cercles et vos entretiens que dans le secret du sanctuaire, avec plus d'éclat que de succès, avec plus d'affection que de piété? Et vous qui tremblez pour l'âme et pour l'avenir de votre fils, vous confiez à tout venant ces craintes et ces terreurs; vous vous lamentez de ne plus vous retrouver dans vos enfants, et vous avez raison, car il s'élève un mur

de division chaque jour plus haut, il se creuse un abîme chaque jour plus profond entre les générations qui achèvent de vivre et celles qui commencent leur carrière, en sorte que le même foyer, la même table, laisse éclater, sous le même nom, les plus incroyables oppositions de sentiments, de foi, de langage et de mœurs. Voilà bien ces familles divisées qu'il faut réunir. Dirai-je que la croix n'y suffit plus et qu'il faut le cœur de Jésus? Oui, je le dirai, puisque les circonstances nous y autorisent. Aux pieds de la croix, on se reconnaît pour les adorateurs du même Dieu; mais devant le cœur de Jésus-Christ on s'aime, on s'unit, on s'éprend l'un pour l'autre d'une tendre affection, comme les enfants d'un même père. Ce n'est pas seulement l'obéissance, la correction, le respect; ce n'est pas seulement la tête courbée sous la verge; il faut les élans généreux et les sympathiques mouvements qui resserrent les liens de la famille en pressant les âmes les unes contre les autres, en s'entretenant des mêmes espérances et en s'entr'aidant par de communes prières.

Allons! courage! époux qui m'écoutez, resserrez vos liens domestiques dans ce cœur divin devenu votre commun asile. Courage! parents chrétiens, jetez-vous avec vos enfants dans cette mer de miséricorde et d'amour. Courage aussi, enfants chrétiens, que vos parents ne mènent pas à l'autel et qui demandez depuis tant d'années les grâces de la

vie éternelle pour ceux de qui vous tenez les bienfaits de la vie présente. O vous tous qui rêvez un foyer tranquille avec des fleurs pour la tombe de ceux qui ne sont plus et des chants pour le berceau de ceux qui viennent de naître, prenez confiance, ayez courage, forcez votre cœur à s'ouvrir, à s'agrandir encore, à s'élever toujours. Que Jésus soit non-seulement notre Dieu et notre roi, mais notre ami, notre époux, notre père, ce n'est pas assez dire, notre mère. Qu'il nous prenne tous sous sa garde, qu'il nous cache dans ses plaies, qu'il couvre de toute l'étendue de son amour ces cloîtres, ces sanctuaires, ces foyers dont nous lui faisons la dédicace ; qu'il nous emporte sur les ailes de l'espérance dans tout le cours de notre pèlerinage ; qu'il nous dépose enfin, avec le cri de la paternité satisfaite, aux pieds de son Père céleste, dans cette cité où nous pourrons répondre aux anges qui donnent le signal des saints cantiques : *Sursùm corda !* en haut vos cœurs ! par ce verset de l'éternelle préface : Nos cœurs sont au Seigneur pour toujours : ***Habemus ad Dominum !***

V.

LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR EST UN ÉLAN D'AMOUR.

Deus charitas est.
Dieu est charité. (*Joann.*, IV, 8.)

La dévotion au Sacré Cœur de Jésus, considérée comme la dévotion catholique des derniers temps, est avant tout une œuvre de foi. Ancienne par le fond, nouvelle par l'expression et par la forme, elle répond, en nous faisant adorer l'humanité sainte de Jésus-Christ, aux erreurs répandues sur son existence, sur sa personnalité historique et sur sa divinité. C'est aussi une dévotion pleine d'espérance, car elle a les promesses de Dieu même ; c'est par elle que le sanctuaire ranimera son zèle, le cloître sa ferveur, et le foyer domestique les vertus sans lesquelles il ne saurait subsister. Voici une considération plus profonde et plus décisive encore. **La dévotion au Sacré Cœur est faite pour rétablir**

l'amour de Dieu, aussi bien que la foi et l'espérance. Dieu s'est réservé de faire connaître la suavité de son cœur durant la vieillesse du monde, et de rallumer par là cette charité qui n'a pas d'autre nom que lui-même : *Deus charitas est.*

Ce que je vous dis des derniers temps n'est pas le rêve d'une imagination chagrine ou emportée, c'est la parole même de l'Évangile. Saint Matthieu nous dit expressément, en faisant la peinture des signes avant-coureurs de la fin du monde, que la charité d'un grand nombre se refroidira : *Refrigescet charitas multorum* (1). Or, ces derniers temps sont arrivés. La terre est refroidie, et c'est pourquoi j'implore en sa faveur la lumière, la vie, la chaleur de l'amour divin. L'orgueil, la cupidité, l'égoïsme, ont envahi le monde et tué la charité dans les âmes. Cœur de Jésus, ouvrez-nous vos trésors. Il faut votre lumière aux âmes perdues dans les ténèbres de l'orgueil ; il faut votre élan aux âmes que la cupidité abaisse et tient collées à la matière ; il faut votre chaleur aux âmes rétrécies par l'égoïsme et qui semblent endormies pour jamais dans la pourriture des tombeaux. Cœur de Jésus, venez réchauffer la terre refroidie.

I. Quand on étudie le spectacle que donne aujourd'hui l'humanité, on s'explique aisément pour-

1. *Matth.*, XXIV, 12.

quoi la charité s'est refroidie. Le monde est enveloppé de ténèbres, il cherche sa route et ne la trouve plus. Exposé à tous les entrainements du jour, sans direction et sans loi, il erre à l'aventure au gré des intrigants qui l'exploitent et des faux Christs qui l'égarent. On lui crie de toutes parts : Voici la vérité, et cette vérité n'est qu'une vieille erreur renouvelée des Grecs ou des Indiens. On promet aux hommes de les affranchir, et cette liberté n'est qu'un joug plus pesant que celui de la servitude. On leur annonce l'égalité, et les révolutionnaires qui la prêchent commencent par se mettre au-dessus de tous les autres. On les harangue au nom de la fraternité, et cette fraternité est une menace d'exil, de spoliation et de mort. Il y a des mots qui ont le don d'attirer et de perdre. Avec les mots de mouvement, de raison, de progrès, de vie, d'avenir, on forme un dictionnaire de contresens devenu si populaire, qu'au nom de la raison on commet ce qu'il y a de plus déraisonnable ; on recule vers la barbarie en célébrant le progrès ; le mouvement des idées n'est qu'une roue fatale où l'esprit suspendu s'étourdit en tournant sur lui-même ; l'avenir consiste à recommencer toutes les sottises et tous les crimes du passé le plus odieux ; c'est par la guillotine qu'on veut rendre la vie au monde, et le monde rajeuni est la plus affreuse perspective de despotisme, d'abaissement et de stupidité universelle.

Voilà les ténèbres où vit l'humanité qui n'a plus ni loi ni juge. Mais vous, mes Frères, en êtes-vous sortis ? Et ne payez-vous pas aussi un certain tribut à l'orgueil dévoyé du siècle ? Les fausses lueurs dont il est rempli ne vous ont-elles pas abusés? Vous sentez-vous en plein catholicisme, en pleine lumière? Ne vous reste-t-il pas quelque attrait secret pour les erreurs qui sont si chères à la crédulité de votre temps ? Cet orgueil, avec ses rêves malsains, ses espérances trahies, ses illusions déçues, toutes ces leçons cruelles que l'expérience vous a données, est-il anéanti au fond de votre cœur? J'entends les anges pleurer tous ensemble et sur Babylone et sur Jérusalem. « Babylone n'est pas purifiée, disent-ils ; ville ingrate, sera-t-elle endurcie jusqu'à la fin ? » Mais ils disent aussi : « Qu'est devenu l'éclat de Jérusalem? Jérusalem est-elle encore la ville des saints ? »

Sortez, sortez donc à tout jamais du siècle, de son fol orgueil, de ses épaisses ténèbres et de ses misérables préjugés. C'est la terre refroidie sur laquelle pèsent les ombres qui obscurcissent la vérité. Point de nuage entre le soleil et vous, si vous voulez croire, espérer, aimer, être heureux. La foi docile, humble, soumise, complète, voilà l'atmosphère lumineuse dans laquelle il faut se mouvoir. Là, dans cette Église qui enseigne toute vérité, aux pieds de ce pontife qui en est l'organe infaillible, vous pouvez parler de progrès, de mouvement, de

vie, d'unité. Vous pourrez parler de progrès, car le progrès, c'est le mouvement de la vie de Jésus-Christ dans les cœurs, et par les cœurs, dans la société, dans l'univers, dans la création tout entière. Là, nous pouvons rêver le rajeunissement, mais le rajeunissement de l'homme et du monde dans le Christ, c'est-à-dire la terre entière attachée et soumise à son roi et à son Dieu : *Instaurare omnia in Christo* (1). Là nous pouvons nous permettre de n'être pas stationnaires, mais de marcher, mais de courir sans nous égarer, parce que nous marchons dans la voie des commandements. Là est l'unité véritable, l'unité d'ordre, l'unité de vie, l'unité d'association, l'unité de cœur, l'unité de Dieu, un seul cœur et une seule âme, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, un Christ, une Église, un pape, et que tout s'y consomme, sur la terre d'abord, puis au ciel, dans cette unité qui est la perfection même.

O cœur de Jésus ! foyer de lumière, je vous salue et je vous adore. Vos clartés changeront en un beau jour la nuit qui nous enveloppe ! Percez, percez de plus en plus ces ténèbres visibles qui ont efroidi la terre, et faites-lui entrevoir cette ère nouelle qu'elle attend. L'Église, enflammée par les yons de ce divin Cœur, aspire à faire éclater la lumière et la vérité au-dessus de toutes les obscurités du siècle. Penchée sur le cœur de son divin

1. *Ephes.*, I, 10

époux, elle y puisera à pleines mains ces trésors de la foi qui éclaire et qui échauffe tout ensemble, et qui ne laisse plus de doute à l'esprit, parce que le cœur est gagné. O sainte Église, je vous aime parce que vous nous gardez pour nous instruire la charité de notre Dieu : *Deus charitas est.*

II. Dans ces ténèbres que je viens de vous peindre et qui pèsent de tout leur poids sur la terre refroidie, savez-vous ce que font la plupart des hommes, et même, hélas ! nombre de chrétiens et de chrétiens qui se croient fervents ? Ils se courbent vers la terre et ils y mettent toutes leurs pensées et leurs complaisances. Ils collent leurs yeux et leur âme à un froid métal, et leur cœur en devient plus froid encore. Ils ont mis leur espoir dans le cours de la rente, et leur trésor, moins solide que la terre, moins précieux que l'or, enfermé dans un portefeuille jaloux, croît et décroît avec la hausse ou la baisse des fonds publics, en leur faisant sentir tour à tour les frémissements de l'espérance et les terreurs du désespoir. Que l'avarice ait perdu quelque chose de ces dehors ignobles et crasseux qui la signalaient aux regards, j'en conviendrai sans peine ; mais elle est devenue plus avide, plus insatiable, plus dangereuse et plus universelle. Quand on fera l'histoire de notre siècle, quand on s'étonnera de n'y trouver ni fortes vertus, ni grandes convictions, ni dévouements

généreux, on se demandera qui l'a rendu si froid. La réponse est facile à faire. Nous aimons l'argent et nous ne pouvons pas nous en détacher. Quelle est cette fièvre ardente qui naît avec l'enfance, dévore jusqu'à la jeunesse, travaille l'âge mûr et use le vieillard? C'est la fièvre de la fortune. Pourquoi cette facilité incroyable à composer avec tous les régimes ? Pour garder sa fortune. Pourquoi ces précautions prises à la moindre alarme, cette fuite préparée à l'étranger, ces capitaux mis en sûreté, tant de soucis, d'inquiétudes, de préoccupations folles ? Pour sauver sa fortune. On ne croit qu'à la puissance de l'or, on n'espère que le dividende, on n'adore que la richesse, on ne s'intéresse qu'au cours de la rente, on ne craint que la ruine de ses capitaux ou de ses espérances : l'argent est le premier et le dernier mot de toutes les affaires, le secret de toutes les conversions politiques, et pour beaucoup l'unique et véritable conviction qui reste au fond de l'âme.

Je vous dénonce hautement cette cupidité honteuse, et je vous supplie d'apprécier enfin le monde pour ce qu'il vaut, la vie pour ce qu'elle dure, les richesses et l'argent pour ce qu'ils sont. Quoi ! laisser rétrécir son âme dans le misérable attachement aux biens de la terre ! Ne me vantez pas vos aumônes, vous les croyez abondantes, tandis qu'elles sont à peine convenables. Que vous restera-t-il à la mort, sinon le verre d'eau que vous

aurez donné au nom de Jésus-Christ et les deniers que vous aurez jetés dans le trésor du temple ? C'est alors que vous en voudrez à vos tristes yeux de s'être laissé éprendre par le vain éclat de l'or, et que, regardant vos mains vides, vous tremblerez de paraître devant votre Dieu. Il nous faut, pour rendre au siècle sa noblesse, il nous faut des cœurs détachés parmi les grands, les lettrés et les riches, des cœurs qui vivent sous le dais et sous la pourpre avec cette parfaite indifférence pour les biens de ce monde qui caractérise les saints. Ce n'est pas seulement au cloître que je les demande, c'est à vous, simples fidèles, car ces exemples sont nécessaires même dans le monde, ces exemples commencent à devenir plus rares, les prospérités matérielles nous ont perdus, nous sommes intraitables sur nos aises, nos toilettes, nos vanités, les riens de tous les jours et de tous les moments. Nous voulons de l'argent pour les satisfaire. Allons, courage ! retranchons-nous quelque chose. Un poëte a dit en raillant nos défauts: « Le superflu, chose si nécessaire ! Ah ! » j'espérerai pour vous quand vous direz: « Le nécessaire, chose si superflue ! » Plus vous vous dépouillerez, plus votre cœur s'échauffera. Vous servez un Dieu qui n'a pas eu où reposer sa tête, un Dieu né dans une étable et mort sur une croix, et c'est ce Dieu qui vous montre son cœur ouvert dans son corps nu et dépouillé : ce Dieu, c'est la charité.

III. J'irai plus loin, je descendrai plus bas ; il y a un refroidissement plus mortel encore, et qui a atteint les dernières fibres du cœur humain : ce refroidissement, c'est celui de l'égoïsme.

Il y a trois sortes d'égoïsmes : l'égoïsme du vice, l'égoïsme de l'indifférence et l'égoïsme de la vertu mal entendue.

Vous connaissez des âmes affadies, que le mal a desséchées, qu'il flétrit tous les jours, et dans lesquelles il ruine l'honneur, la conscience, le remords. Elles vivent paisiblement à couvert sous leur infamie, buvant l'iniquité comme l'eau, se faisant des autres ou de leur propre corps le stupide instrument de leurs passions brutales, et se réduisant, dans cette vie, à la pourriture et à l'infection des tombeaux. Ne dites pas que ces âmes ont aimé, non, elles ont joui ; elles ignorent le dévouement, la générosité, la grandeur d'âme ; vivre, goûter les plaisirs, les regretter quand l'âge est passé, en rechercher encore l'ombre et le souvenir pour repaître, à défaut des sens, son imagination et ses yeux des tableaux les plus abominables, c'est là toute leur histoire. Mon Dieu ! vous qui avez touché Madeleine et le bon larron, rouvrez, je vous en conjure, sur ces pauvres âmes les trésors de votre cœur et les plaies de votre croix.

Il y a un autre égoïsme, et je le redoute encore plus. On veut avant tout son repos, et on ne supporte ni ces commotions violentes qui secouent les

peuples, ni ces leçons terribles qui devraient les instruire. On s'était arrangé une religion facile dans laquelle la messe n'avait rien d'incommode, parce qu'on en choisissait l'heure et qu'on en abrégeait la durée ; la confession rien de sévère, parce qu'on scellait par quelque pénitence facile le replâtrage d'une conscience à peine interrogée du bout des lèvres ; le jeûne et l'abstinence rien de fâcheux, parce qu'on avait fait agréer les raisons imaginaires qui nous en faisaient dispenser. Du reste, on ne s'intéressait ni au salut ni au sort de personne. On vivait en soi et pour soi, et on se gardait bien de faire des heureux, de peur de faire des ingrats. Est-ce là l'amour de Dieu et du prochain ? Non, non, c'est l'amour de soi-même, c'est l'idolâtrie de sa personne et de ses goûts, c'est l'égoïsme de Judas, qui murmure contre les prodigalités de Madeleine aux pieds de son Maître, et du pharisien, plein de sa fausse vertu, qui s'étonne que Jésus reçoive les hommages de Madeleine.

Je vous dénonce enfin vous-mêmes à vous-mêmes, et je vous supplie d'implorer le Sacré Cœur comme un principe nouveau de vie céleste et divine, vous dont une dévotion mal entendue resserre le cœur au lieu de le dilater, et qui n'avez pas une vraie pitié pour les pauvres, pour les pécheurs, pour les affligés, pour tous ceux qui souffrent, pour tous ceux qui sont dans le besoin et dans la détresse spirituelle. Ce n'est pas l'amer-

time de vos plaintes qui vous sauvera. On ne régénère pas le monde en se croyant toujours du petit nombre des élus et en pesant chaque jour, comme le feront les anges au dernier jugement, les âmes à son tribunal. Un peu moins de plaintes, et un peu plus de zèle. Un peu moins de soupirs, et un peu plus d'action. Un peu moins de jugements téméraires sur le prochain, et un peu plus de sacrifices pour l'éclairer, le convertir et le sauver. C'est votre cœur que Jésus vous demande, pour l'élargir, l'élever, le remplir de charité véritable, le répandre avec tous les parfums de la vertu en l'unissant au sien, dont vous connaissez mal les miséricordieuses profondeurs. Vous dites que votre bourse s'est épuisée au service du prochain, mais votre cœur est inépuisable. Vous avez des yeux, les donnez-vous pour veiller sur les aveugles? Des mains, s'emploient-elles à retourner le lit du pauvre et du blessé? Des pieds, vont-ils au-devant des malheureux: Une langue, la mettez-vous au service de Dieu et de l'Église, c'est-à-dire au service des petits, des faibles et des ignorants, qui sont les meilleurs amis de mon Dieu et les fils aînés de la sainte Église notre Mère? Vous avez un cœur, aimez-vous vos frères comme Jésus-Christ les a aimés? Mon Dieu! donnez-nous des yeux qui veillent sur les aveugles, des mains qui délient les chaines des captifs, des pieds qui se précipitent à la rencontre des égarés, des bras qui s'ouvrent

pour les accueillir et les recevoir, des cœurs, enfin, vraiment larges, généreux, capables de les aimer. O charité catholique ! que tu es belle ! que tu es large ! que tu es profonde et vraiment divine ! Ah ! que l'erreur nous devance, si elle le peut, par les merveilles de l'art et de l'industrie ; qu'elle étale avec orgueil ses pompes, ses grandeurs et tout l'orgueil de cette prospérité matérielle dont les yeux sont séduits : tout cela n'est rien si vous aimez Dieu et vos frères mieux que personne, et si vous prêchez par la charité la cause de la vérité. Aimez Dieu, aimez vos frères, aimons-nous les uns les autres dans la charité de Jésus-Christ : Dieu et la charité, c'est tout un.

Quand la persécution religieuse sévissait en Angleterre dans toute sa fureur, l'attachement à la foi catholique était considéré comme un crime d'État ; on infligeait aux fidèles le nom de traître et on le prodiguait dans les termes de leur jugement aussi bien que dans les supplices de leur martyre. Le supplice le plus commun consistait à suspendre les martyrs à la potence. Puis, on coupait la corde, tandis qu'ils vivaient encore, et le patient tombait à terre. Alors le bourreau, armé d'un grand coutelas, fendait le corps de la victime, allait chercher son cœur dans sa poitrine. et le montrait au peuple en criant : « Voilà le cœur d'un traître ! » Un médecin près d'expirer dans cet affreux supplice, pendant qu'on cherchait son cœur palpitant, re-

cueillit ses forces et jeta au bourreau ce magnifique démenti : Non, ce que tu tiens dans ta main n'est pas le cœur d'un traître, c'est un cœur consacré à Dieu : *Quod manu tenes Deo sacratum est.* Ah ! fasse le Ciel qu'au jour de votre mort, quand vous sentirez dans votre poitrine les derniers battements de votre cœur, vous puissiez repousser la main de Satan et vous écrier : Arrière, Satan ! arrière ! Ce cœur ne t'appartient pas. Ni l'orgueil, ni l'avarice, ni la volupté, ne l'ont souillé. Mon cœur n'a battu que pour Dieu. Il est à Dieu et à Jésus-Christ depuis longtemps ; à Dieu et à Jésus-Christ pour toujours.

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

VI.

LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

EST UNE ŒUVRE D'EXPIATION.

Gratiarum actio Deo nostro in sæcula sæculorum. Amen.
Reconnaissance à notre Dieu dans les siècles des siècles.
Ainsi soit-il (*Apoc.*, VII, 12.)

La dévotion au Sacré Cœur est tout ensemble un acte de foi, d'espérance et de charité, singulièrement approprié à la vieillesse du monde, puisqu'elle combat l'impiété, le désespoir et l'égoïsme des derniers temps. Ce n'est pas tout. Elle a un objet plus spécial encore et non moins nécessaire aujourd'hui : c'est une œuvre d'expiation. Notre Seigneur Jésus-Christ nous l'a expressément signalée, recommandée, imposée sous cette dénomination, en se plaignant de nos ingratitudes et en demandant à la piété des justes de les déplorer hautement et de les ré-

parer publiquement. Quelle est cette ingratitude qu'il signale ? Quelle est cette expiation qu'il demande ? voilà, en deux mots, tout le sujet de cet entretien.

I. Un jour, saint François d'Assise, le front pâle, les yeux pleins de larmes, la voix étouffée par des sanglots, se mit à parcourir les villes et les campagnes de l'Ombrie, en s'écriant : *L'amour n'est pas aimé ! L'amour n'est pas aimé !* Si c'était là le sujet d'une si vive douleur au XIIIe siècle, dans cet âge de foi où saint François et saint Dominique prêchaient dans toutes les chaires, où saint Thomas et saint Bonaventure enseignaient dans les écoles, où saint Louis et les deux Élisabeth sanctifiaient les trônes de France, de Hongrie et de Portugal, quel accent faut-il trouver, quelles paroles et quelles larmes faut-il répandre pour déplorer les ingratitudes du monde moderne envers le cœur de Jésus !

Il a été un temps où l'incrédulité était renfermée dans l'ombre discrète et les disputes subtiles des écoles philosophiques ; elle est descendue ensuite parmi les riches et les grands et elle a paru longtemps le privilége de leur éducation ; les classes moyennes l'ont accueillie et popularisée plus tard ; mais du moins les petits, les pauvres, les affligés, le peuple, en un mot, demeurait chrétien et continuait à adorer le Seigneur. Aujourd'hui

l'incrédulité est au fond de toutes les âmes et le blasphème sur toutes les lèvres. Ce ne sont plus des livres d'un prix élevé et d'un grand format qui la répandent ; mais les romans, les brochures, les revues, les journaux, les almanachs, les affiches de théâtre. Il y a dans l'air comme un souffle blasphématoire qui a tout perverti et tout corrompu, de l'école à l'atelier, de l'enfance à la vieillesse, de l'esprit le plus cultivé au plus inepte et au plus ignorant, en sorte que les livres et les journaux les plus accrédités ne doivent leur credit qu'à leur impiété. Jésus, le plus aimable des hommes, en est devenu le plus odieux. On a contesté sa sainteté, sa doctrine, ses miracles, ses bienfaits, sa divinité, sa personnalité historique, son existence. On brave tous les jours son autorité, on foule aux pieds ses commandements, on dédaigne ses promesses, on se rit de ses menaces, on appelle sa foudre pour la tourner en ridicule, et on le regarde face à face, par delà la mort et le tombeau, en lui déclarant que ses jugements ne sont qu'une fable, l'enfer un mot, le ciel un rêve, l'éternité un pur néant. Voilà ce qui se dit, se répète, s'imprime et se chante, dans toutes les langues, avec une audace qui redouble à chaque révolution, parce que chaque révolution donne à cette audace des forces nouvelles et lui assure l'impunité.

La révolution de 1848 avait respecté le nom de Jésus-Christ, et son image, sauvée du sac des Tuile-

ries, a été reportée en triomphe à Notre-Dame, sur les bras d'un peuple qui était demeuré chrétien jusque dans ses plus affreux égarements. La révolution de 1870 n'a pas fait grâce aux Christs de nos écoles ; c'est aux petits enfants que la démagogie est allée ôter leur Dieu, tandis que les ministres de ce Dieu devenaient les victimes d'une Commune impie et tombaient sous les balles que le blasphème avait coulées. Cœur de Jésus, avez-vous entendu jamais plus d'impiétés et de blasphèmes ?

L'ingratitude se trahit par l'indifférence et l'oubli d'une manière plus générale encore. Notre Seigneur Jésus-Christ, après s'être immolé sur le Calvaire, a voulu renouveler son sacrifice sur l'autel, et il a consenti à habiter parmi nous dans des temples où il nous convoque pour l'adorer et le bénir, une fois la semaine, au commencement de nos travaux. Ce jour qu'il nous demande, c'est le dimanche ; mais l'homme égaré le lui refuse et s'obstine à en faire le jour du démon. Cette œuvre qu'il nous demande le dimanche, c'est d'entendre la messe ; mais combien de fois les plus chrétiens ne disputent-ils pas au Seigneur cette demi-heure de prière et d'adoration ! On la marchande indignement, on la donne à la dernière limite, on la trouve trop longue encore, on l'abrége à dessein, on la reprend en été pour un voyage, en hiver pour payer le plaisir de la veille, en automne pour une partie de chasse ; en sorte que la loi du dimanche,

méconnue du peuple, mal observée par les demi-chrétiens, oubliée même, hélas ! il faut le dire, une ou deux fois l'an, par les plus fidèles, au lieu de passer pour une loi de miséricorde et d'amour qui stipule la liberté de l'âme et qui relève l'humanité dans des pensées communes de grandeur et de fraternité, est devenue un sujet de raillerie pour les méchants, une occasion de débauche pour les libertins, une matière de péché pour les lâches, une des plus grandes douleurs de l'Église et de Jésus-Christ dans les temps modernes. Jamais bienfait n'a provoqué plus d'ingratitude. La santé, l'hygiène, la morale, les relations de famille et de cité, feraient du dimanche une loi sociale à défaut d'une loi religieuse. La sagesse humaine l'inventerait si la foi ne l'imposait pas. Elle admire, d'accord avec la foi, cette institution dont l'origine remonte au berceau du monde et à l'œuvre des six jours ; elle célèbre cette trêve stipulée en faveur du domestique, de l'ouvrier, du soldat, du marchand : elle cite l'exemple d'une nation voisine chez qui le respect absolu et complet du dimanche, loin de nuire à l'essor de son commerce et de son industrie, a fait descendre sans contredit les grandes bénédictions que Dieu lui donne dans l'ordre temporel ; et malgré tout cela, que de temples vides, que d'offices abandonnés, que de villes où les églises ne sont que des musées pour les regards du curieux, que de villages où notre divin Maître n'a pas d'au-

tre cour que celle du prêtre qui le sert, et où les fidèles ne connaissent l'autel et les tabernacles qu'aux jours du baptême, de la première communion, du mariage et de la mort ! Oh ! que de plaintes s'échappent de ces temples vides et de ces tabernacles abandonnés ! Jésus, le docteur suprême, n'a plus d'auditoire ; Jésus, le divin pasteur, n'a plus de troupeau ; Jésus, l'époux divin, ne trouve plus d'alliances ; Jésus, le père par excellence, n'a plus de famille. Tous ses titres sont méconnus, et il se plaint à cause de l'oubli et de l'abandon auquel il est livré. Le Roi du ciel a cessé, pour plusieurs d'être le roi de la terre. Son peuple n'est plus son peuple, on le relègue, on le bannit, on voudrait le proscrire comme un étranger. L'alliance entre Dieu et l'homme est rompue. Jésus avait promis d'être avec les hommes jusqu'à la fin des siècles, mais les hommes n'en veulent plus, et le Nouveau Testament serait fini, si les promesses de Jésus pouvaient passer, si la religion pouvait finir. O cœur de Jésus, voilà donc l'ingratitude consommée !

Non, ce n'en est pas là le dernier terme. L'amour de pasteur, d'époux et de père que Jésus nous témoigne est allé plus loin. Il a voulu faire ses délices non-seulement d'être avec les enfants des hommes, mais de leur donner sa chair à manger et son sang à boire. Il a préparé pour eux un grand festin dont sa personne adorable est l'unique et éternel aliment. Il appelle, il presse, il

conjure ses enfants d'y prendre leur place. Mais ses enfants s'excusent ou refusent de venir. Les uns, victimes de leurs sens, dupes de leur orgueil, ne veulent pas humilier leur raison devant ce mystère, en reconnaître la miraculeuse douceur. Les autres, retenus dans les chaînes du plaisir, ne veulent pas jeter du fond de leur misère un cri de liberté vers le Seigneur. Il en est qui n'ont ni bandeau sur les yeux, ni fers aux pieds et aux mains; vous vous étonnez de ne pas les voir à cette table où Dieu les convie; le temps des plaisirs est passé pour eux aussi bien que celui des affaires; n'importe! l'indifférence les tient éloignés, le respect humain les arrête; et malgré leur foi, malgré la régularité de leur vie, malgré leurs prières et leurs aumônes, ils demeurent étrangers à la communion et au sacrement de l'amour. O cœur de Jésus! que n'avez-vous pas fait, dit, répété, pour les décider à entrer dans la salle du festin! Eh bien! le nombre des convives n'augmente pas, et ce siècle s'est particulièrement distingué entre tous les autres par une sorte de dégoût pour la sainte communion. O Cœur de Jésus, comment ne vous plaindriez-vous pas qu'on la déserte? La jeunesse l'appréhende, presque tous les hommes mûrs y ont renoncé, nombre de femmes les imitent, plus des trois quarts des chrétiens ne sont plus chrétiens que de nom. Voilà donc l'ingratitude à son comble!

Non, mes Frères je ne vous ai pas dit encore l'abomination de la désolation. Parmi ce petit nombre de convives, il y a des traîtres, des perfides, des Judas, qui viennent manger leur propre jugement et s'incorporer l'arrêt de leur condamnation. Sous les dehors hypocrites de la piété, les yeux baissés, les mains jointes, ils montent d'un pas respectueux à la table des anges, ils se frappent la poitrine, ils appellent Jésus leur maître, leur ami et leur Dieu, et Jésus vient à eux comme il est allé à Judas, et Jésus est livré par ces nouveaux Judas aux démons de l'orgueil, de l'avarice et de la volupté, qui se partagent le cœur de ce traître et qui attendent la chair et le sang de l'Homme-Dieu pour renouveler sur ce corps adorable tous les tourments de la Passion. C'est saint Paul qui le dit expressément : ils crucifient de nouveau Jésus-Christ dans leur cœur : *Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* (1).

Voilà jusqu'où va l'ingratitude. Notre siècle en a épuisé toutes les formes et parcouru tous les degrés ; le nombre des ingrats s'est multiplié bien au delà de celui des siècles précédents ; le blasphème est devenu populaire, la profanation du dimanche universelle, l'abandon de la table sainte général, et Dieu seul peut savoir ce qui se commet de sacriléges ! Voilà jusqu'où va l'in-

1. *Hebr.*, VI, 6.

gratitude. Voyons jusqu'où doit aller l'expiation.

II. Pour que la réparation du péché soit digne de Dieu, il faut qu'elle vienne d'un Dieu et qu'elle soit présentée par un Dieu. C'est pourquoi, dans la dévotion au Sacré Cœur, Notre Seigneur Jésus-hrist fait de son cœur divin le précieux suppléent de notre faiblesse et l'organe de nos satisfactions imparfaites. Un jour que la bienheureuse Marguerite-Marie était en prière devant le saint Sacrement, Jésus-Christ se présenta à elle tout éclatant de gloire, avec cinq plaies brillantes comme le soleil, et le cœur tout rempli de flammes qui s'en échappaient comme d'une fournaise ardente. Il s'adressa à sa servante et lui dit: « Ce qui m'est beaucoup plus sensible que tout ce que j'ai souffert dans ma Passion, ce sont les ingratitudes des hommes. Ils n'ont que des froideurs et des rebuts pour tous les empressements que je montre à leur faire du bien. Mais du moins donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude autant que tu pourras en être capable. » Et comme la bienheureuse Marguerite-Marie lui remontrait son impuissance, Jésus lui répondit: « Tiens, voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque. » En même temps le cœur de Jésus s'ouvrit et il en sortit une flamme si ardente qu'elle pensa en être consumée.

Voilà ce qu'a fait Notre Seigneur Jésus-Christ. Il nous cède son cœur, il nous offre ses satisfactions

infinies, et il nous déclare qu'en rehaussant ainsi nos bonnes œuvres par le prix de son sang, de ses souffrances et de ses larmes, nous présenterons à son Père un sacrifice digne de lui. Or, vos bonnes œuvres, dans les temps où nous sommes, doivent avoir un caractère éclatant et public. Après la publicité de l'offense, il faut la publicité de l'expiation. Là où le blasphème surabonde et déborde, il faut faire surabonder et déborder encore plus la foi, la prière, la pénitence, la mortification, la piété, tontes les vertus qui coûtent quelque chose et qui renferment par conséquent une valeur satisfactoire, une énergie expiatrice. Soyez les témoins du Sacré Cœur, soyez ses pèlerins, soyez ses convives.

Un témoin se lève, il jure, il parle, il dit devant Dieu et devant les hommes toute la vérité, la vérite dût-elle lui coûter quelque sacrifice. Levez-vous donc et dites devant Dieu et devant les hommes que Jésus-Christ est Dieu, que l'Église est son épouse, le pape son vicaire, le monde son héritage, et sa durée les siécles éternels. Opposez à la négation radicale de la vérité religieuse l'affirmation radicale du symbole, du décalogue, de la grâce et des fins dernières. Que vous en coûtera-t-il ? De passer pour rétrograde. Tant mieux ! vous expierez par là les folies de ceux qui croient au progrès. D'être regardé comme un ennemi des lumières ? Tant mieux, vous expierez par là les chutes de ceux qui se vouent aux ténèbres. D'être appelé congréga-

niste, jésuite, clérical ? Trois fois tant mieux ! vous expierez dans une noble compagnie les crimes des associations que l'Église condamne, comme la franc-maçonnerie, et que la vraie liberté seule suffirait à proscrire, comme l'Internationale et la secte des solidaires. Ah ! nous avons trop redouté l'injure et la calomnie, nous avons trop oublié que nous étions les disciples d'un Dieu crucifié, nous avons trop désappris le chemin des Oliviers et du Calvaire, nous avons trop reculé, pâli, tremblé, là où il n'y avait pas lieu de craindre. Ce n'est pas de nuit qu'il faut servir Jésus, c'est en plein jour. Ce n'est pas quand on l'honore et quand on le bénit, qu'il est beau de lui rendre témoignage, c'est quand on l'abandonne, qu'on le renie, qu'on l'immole à la contradiction des langues. C'est pour vous comme pour les apôtres qu'il a dit : Vous serez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre. *Eritis mihi testes usque ad ultimum terræ* (1). Jésus l'a dit à ses apôtres, ses témoins dans les premiers temps, et il leur a donné sa croix à porter. Il vous le dit à vous-mêmes, et c'est son cœur qu'il vous donne à montrer au monde ; vous êtes plus heureux que les apôtres des premiers temps, vous êtes les témoins, vous êtes les apôtres de la miséricorde et de l'amour.

Mais remarquez les qualités et les vertus qu'implique ce titre glorieux. Le témoin, l'apôtre de la

1. *Act.*, I, 8

miséricorde et de l'amour, est une victime. Jésus, dont vous publiez les derniers bienfaits, a été offert à Dieu et donné aux hommes comme une victime d'un prix infini. C'est comme victime qu'il a été séparé, immolé, accepté, glorifié, consumé. Il représente la douleur qui sépare, la loi qui subjugue, la grâce qui consacre, la prière qui élève, l'amour qui purifie, qui brûle et qui consume. Il est le roi et le modèle des martyrs. Voilà l'école où il veut mettre ses témoins. Témoin et martyr, c'est tout un dans la langue ; apôtre et martyr, c'est tout un dans l'histoire. Vous acceptez donc, en qualité de témoin et d'apôtre du Sacré Cœur, d'être mis sur le bois du sacrifice, lié et attaché à la croix, associé à tous les tourments et à toute la Passion de Jésus-Christ. Les apôtres des premiers temps ont fait germer ainsi la vertu la plus pure au sein de la corruption la plus profonde, et la croix qu'ils ont prise a volé d'une extrémité du monde à l'autre, sur leur épaule meurtrie par les coups, mais rapide et puissante comme les ailes de l'aigle qui monte vers les cieux. Et nous, s'il faut encore du sang pour l'apostolat des derniers siècles, donnons-le dans l'expiation et dans la douleur, en gémissant et en criant vers Dieu. Chaque âge a ses saints, chaque saint ajoute, par ses satisfactions surabondantes, aux mérites infinis de l'Homme-Dieu, et en obtient l'application aux pécheurs de son temps. Or, nous voici arrivés à une époque où Dieu se dit

bonté, miséricorde, amour. Bien loin de regretter ses bienfaits, il se plaint qu'on les méconnaisse et il invite les âmes pieuses à publier la peine qu'il éprouve en les voyant rejetés. Nous ne voyons plus les anges précipités des sommets éternels, l'homme chassé du paradis, les méchants ensevelis sous les eaux du déluge; nous n'entendons plus la foudre gronder avec éclat sur les villes infâmes, les frapper sans miséricorde et les engloutir pour toujours. Il y a une victime permanente, qui fait pénitence, qui est brisée de douleur, qui continue et qui opère la réconciliation, et qui parle toujours non de vengeance ni de justice, mais de pardon. Cette victime, c'est le cœur de Jésus. Associons-nous à cette expiation, chantons-en l'étendue et la grandeur, prenons-en notre part et invitons le monde entier à la goûter. Voilà comment nous serons, en toute vérité et en toute pratique, les apôtres du Sacré Cœur. L'antiquité païenne fouillait autrefois les entrailles des victimes, prétendant y lire la clémence ou le courroux des dieux. Le cœur de Jésus ne parle que de clémence. Mais si le nôtre lui ressemble, qu'attendons-nous pour en répandre les trésors? Aux œuvres du repentir, aux gémissements de la prière, aux efforts du zèle, aux saintes ardeurs de la charité, faisons-nous reconnaître pour les témoins, les missionnaires et les apôtres de Jésus dans les derniers temps.

Soyez les pèlerins du Sacré Cœur. Je vous de-

mande de vous associer à cette grande manifestation de la foi catholique, les uns par votre présence, les autres par vos aumônes, tous par vos désirs et par vos prières. Levez-vous donc et marchez. Il vous en coûtera de faire cette démarche, tant mieux et c'est justement là que se trouve l'expiation. Il en coûte pour rompre ses habitudes, passer deux nuits dans un wagon étroit, s'exposer à quelque privation, braver une certaine impopularité, recueillir peut-être quelques injures sur son passage. Il en coûte pour se dépouiller au profit du pèlerinage, faire une aumône, s'imposer quelque prière, crier à Dieu nuit et jour avec l'accent de la désolation. Laissez monter de votre cœur à vos lèvres le *Miserere* du pèlerinage; c'est le psaume de la pénitence que nous jetterons sur tous les chemins de la Franche-Comté et de la Bourgogne en nous acheminant vers les lieux sanctifiés par les apparitions du Seigneur. Peut-on trop crier à Dieu d'avoir pitié de nous... *Miserere ! Miserere !* pitié pour le siècle égaré ! Pour l'Italie, qui tient le Pape captif au Vatican; pour la Suisse, qui chasse ses évêques; pour l'Allemagne, qui bannit les religieux les plus attachés à leur devoir; pour la Russie, ce bourreau si cruel, et la Pologne, cette victime si près d'expirer; pour l'Espagne, en proie à la guerre civile; pour la Belgique, où les sectes antichrétiennes ont leur berceau; pour l'Angleterre et pour les États-Unis, qui leur ouvrent leurs

ports et qui leur prêtent leurs navires ! Pitié ! pitié ! Le monde entier sort des bras du Christ. Il faut l'y reporter. Ah ! quand on le parcourt d'un regard, non, on ne trouve plus que le *Miserere* soit trop long, ni qu'il soit trop dur et trop monotone d'en répéter les sacrés versets. Le monde a plus de plaies qu'il n'y a de grains au chapelet de notre pèlerinage ; ces plaies sont plus effrontément étalées que nos processions, nos cantiques, nos bannières et nos supplications. Aux grands maux les grands remèdes. Au lieu de ces trains de plaisir qui ont sillonné le monde en semant le luxe, la débauche, le blasphème, et en promenant d'une capitale à une autre, d'un peuple à un autre, le scandale effronté des mauvaises mœurs, il est bien temps d'organiser des trains de prière et de pénitence. Ce n'était pas là, sans doute, ce que notre siècle avait rêvé, et en voyant l'électricité, la vapeur, la lumière, servir aujourd'hui de véhicule, de porte-voix ou de pinceau à la religion, l'impiété s'étonne et frémit. Allons ! faites redoubler ses étonnements jusqu'à l'admiration, faites frémir sa stupidité jusqu'au désespoir. Que la vapeur siffle d'un bout de la France à l'autre ; qu'elle précipite du nord au midi et du couchant à l'aurore, les trains de prière et de pénitence avec une rapidité chaque jour plus entraînante et plus pieuse vers le sanctuaire de Paray ; qu'elle verse les pèlerins par milliers au seuil de ces temples autrefois si ignorés, mainte-

nant si célèbres ; que le *Miserere* retentisse nuit et jour dans notre France devenue un cloître, comme le *Laus penennis* sous les voûtes des monastères de l'antiquité chrétienne ; voilà les chars que bénit le Seigneur, la vapeur monte comme l'encens, l'étincelle électrique sonne l'heure du sacrifice et de la prière, et les appareils où la science enferme les rayons lumineux se sont perfectionnés pour rendre, avec une vérité plus complète, église, sanctuaire, autels, bannière, foule recueillie, spectacle incroyable de foi, de piété, de ferveur et d'expiation. Seigneur, voilà de vos coups ! Les inventions de la science humaine servent enfin à votre gloire. Nous finirons par crier plus haut que l'impie. Nous mériterons que vous nous fassiez l'application de ces paroles du prophète : *Vos consolations ont rempli de joie mon âme, à proportion du grand nombre de douleurs qui ont pénétré mon cœur.*

Je ne descendrai pas de cette chaire sans vous avoir dit : Témoins de Jésus-Christ, pèlerins de Jésus-Christ, soyez aussi les convives de Jésus-Christ ! Qu'est-ce que le christianisme ? C'est une aumône faite à l'humanité, mais l'aumône d'une communion. Toute la vie de Jésus-Christ se résume en deux actes : se donner en communion à Dieu son Père et se donner en communion aux hommes. Par ces deux actes, Dieu et les hommes se donnent réciproquement l'un à l'autre. L'Homme-Dieu l'a souhaité, demandé, obtenu ; c'est le dernier

mot de ses prières, c'est le prélude de la dernière cène : *Mon Père, qu'ils soient un comme vous et moi nous ne sommes qu'un, comme moi je suis en vous et comme vous êtes en moi : Unum sint ! unum sint* (1) !

Communiez pour réaliser cette union sainte. Dieu, Jésus-Christ, l'Église, le ciel et la terre, le temps et l'éternité, tout est là. Par la communion, vous vous mettez d'accord avec vous-mêmes, dans votre foi, dans votre espérance, dans votre amour, dans vos expiations. C'est la communion qui est l'épreuve suprême de la foi, car il n'y a point d'acte qui coûte davantage à l'orgueil ; c'est la communion qui met le sceau à toutes les espérances, car elle dépose dans notre chair le germe de la résurrection et de la vie ; c'est la communion qui exprime le mieux nos sentiments d'amour, car elle donne à notre âme son dernier et son plus rapide élan vers le Dieu en qui cette âme trouve sa fin ; c'est la communion qui est l'expiation la plus complète et la plus efficace, car elle répare par les vives ardeurs et les saints tressaillements qu'elle excite dans le cœur bien préparé, cette indifférence, ces froideurs, ces lâchetés, ces trahisons dont Jésus-Christ s'est plaint en parlant de l'Eucharistie.

Quand Jésus demande aux âmes d'élite cet acte

1. *Joann.*, XVII, 21.

répété et fervent en qui se résume la vie chrétienne, il émeut leur compassion en déclarant que les cruautés commises autrefois sur sa personne par les bourreaux de Jérusalem lui sont bien moins sensibles que les oublis et les ingratitudes de ceux qui méconnaissent le bienfait de l'Eucharistie ou les attentats de ceux qui le profanent. Il s'est montré à la bienheureuse Marguerite-Marie sous la figure d'un *Ecce Homo* chargé de sa croix, tout couvert de plaies et de meurtrissures, et laissant découler de toutes parts son sang adorable. Il a dit avec une douce tristesse à l'amante de son divin cœur : « N'y aura-t-il personne qui ait pitié de moi et qui veuille compatir et prendre part a ma douleur, dans le pitoyable état où les pécheurs me mettent, surtout à présent ? » A ces cris de détresse répondons par des cris d'amour. Venons en aide à Notre Seigneur ; remplissons sa table, car elle est souvent vide, et les excuses de ceux qui la désertent se multiplient et se font entendre de toutes parts ; faisons-lui oublier, à force de pureté, d'honneur et de dévouement, qu'un convive s'y est glissé peut-être sans avoir revêtu la robe nuptiale ; prévenons l'office que les anges rempliront au dernier jour quand ils iront chercher cette paille destinée au feu et qu'ils la démêleront des gerbes destinées à la gloire. Avant ce terrible discernement, il y a des jours d'expiation qui sont encore des jours de miséricorde et

d'amour. C'est à force de prier, de souffrir, de communier, que nous donnerons du crédit à la piété par nos mœurs. Il ne restera plus d'excuse pour l'indifférence, la froideur se changera en zèle, l'ingratitude rougira, l'hypocrisie s'éloignera, il se fera autour de l'autel et du tabernacle comme une atmosphère épurée où les regards de Jésus ne s'arrêteront plus que sur des pécheurs convertis et des justes chaque jour plus justifiés, et où l'hymne d'action de grâces éclatera pour ne plus finir : *Gratiarum actio Deo nostro in sæcula sæculorum. Amen.* Reconnaissance à notre Dieu dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VII.

LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

PROPOSÉE AUX JUSTES DES DERNIERS TEMPS.

Exemplum dedi vobis.
Je vous ai donné l'exemple. (*Joan.*, XIII, 15.)

La dévotion au Sacré Cœur, en qui se résument, comme dans leur expression la plus concise et la plus touchante, la foi, l'espérance et la charité, a été révélée aux hommes des derniers temps comme une œuvre d'expiation propre à fléchir la colère divine. Tous les fidèles sont conviés à cette grande œuvre, les justes pour se sanctifier davantage, les pécheurs pour se convertir. Je m'adresse d'abord aux justes, et je les conjure de tenir leurs yeux fixés sur le divin modèle que Jésus leur présente. Jésus leur dit en leur montrant son cœur : Je vous ai donné l'exemple, faites à votre tour ce que j'ai fait moi-même :

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.

Parmi les divines perfections qu'il nous est imposé d'étudier et de reproduire, nous demandons aux justes une humilité toujours plus grande, une pureté toujours plus irréprochable, un zèle toujours plus ardent. L'humilité est plus nécessaire que jamais dans un siècle enflé par l'orgueil ; la pureté seule peut obtenir grâce pour la corruption ; enfin, ce n'est que par le zèle, mais par le zèle bien entendu, que nous aiderons Jésus à sauver le monde.

O Jésus, vous qui êtes le modèle et la vie, donnez-nous la grâce de vous imiter, et s'il vous plaît de vous servir des justes pour offrir ici-bas les images de vos perfections, rendez ces images si ressemblantes, qu'on y reconnaisse du premier coup la sainteté de l'original divin.

I. Saint Bernard a dit avec beaucoup de vérité : L'homme s'est perdu pour avoir voulu devenir semblable à Dieu ; mais le Verbe divin, voyant les hommes se précipiter à leur ruine par cette folle ambition, les a rétablis dans une condition telle que ce fût désormais, non pas une présomption et une folie, mais un devoir de lui ressembler. L'homme peut et doit imiter Dieu. L'homme s'est perdu en voulant imiter Dieu dans sa gloire et dans ses grandeurs ; il se sauvera en l'imitant dans ses abaissements.

Le premier trait de l'imitation divine est donc un trait d'humilité.

L'humilité est le tout de l'Incarnation. C'est par elle que le Verbe divin s'est abaissé et anéanti. Tous ceux qui l'approchent et qui lui appartiennent acceptent cette vertu comme la loi de leur vocation sainte. C'est par l'humilité que Marie a conçu, et c'est l'humilité qui l'exalte. L'humilité éclate sur les lèvres du précurseur quand il dit en montrant Jésus : *C'est à lui de croître, à moi de diminuer ;* quand il se déclare *indigne de délier les cordons de sa chaussure* (1), et qu'il se représente lui-même *comme une voix qui crie dans le désert* (2). Mais le cœur de Jésus sera plus humble encore que celui de Marie et de Jean-Baptiste. Nommer l'humilité, c'est dire le secret de sa vie et de notre salut. Jésus n'en est pas seulement le docteur, il en est le type et la perfection. Qui dit Jésus dit l'humilité même, tant il est vrai qu'il l'a épousée, qu'il l'a aimée, qu'il l'a portée jusqu'aux derniers excès. De la crèche à la croix, que de traits d'humilité, à Bethléem, à Nazareth, en Égypte, au désert, au jardin des Oliviers, sur le Calvaire ! L'autel dépasse la croix par l'humilité qu'il révèle, car tous les prodiges d'abaissement réalisés par le cœur de l'Homme-Dieu s'éternisent dans l'Eucharistie et s'y résument comme dans un anéantissement plus complet encore.

1. *Luc.*, III, 16. 2. *Joann.*, I, 23.

Cette vertu a le don de plaire à Jésus et d'attirer son regard sur tous ceux qui la possèdent. Les prophètes la chantaient, les yeux fixés par avance sur le divin modèle qui en offre la perfection. *Dieu regarde les choses viles* (1), disait David, et Daniel invitait *les saints et les humbles de cœur à bénir, à louer, à exalter le Seigneur dans tous les siècles* (2). Le Nouveau Testament parle comme l'Ancien. *Dieu*, dit saint Jacques, *résiste aux superbes, et il n'accorde qu'aux humbles sa grâce et sa gloire* (3).

Telle est la vertu que l'on peut appeler le fondement même des vertus de l'Homme-Dieu et comme la pensée dominante de toute sa vie. Elle est l'âme de ses actes et, si je puis ainsi parler, le cœur de son cœur.

Or, quel sujet d'étude plus nécessaire aux âmes saintes dans le siècle où nous sommes? Mêlées à un monde enorgueilli de ses découvertes et qui se place bien au-dessus des âges passés en leur refusant la justice et en s'attribuant à lui-même toute la perfection, nos âmes n'ont-elles pas perdu quelque chose de l'antique humilité des premiers âges? N'avons-nous pas adjugé à notre société le premier rang, à cause des satisfactions que la vanité y trouve, sans prendre garde que nous tombions presque au dernier, à cause des dégradations et des

1. *Psalm.*, CXII, 6.
2. *Dan.*, III, 87.
3. *Jacob.* V, 6.

abaissements de l'esprit moderne avili par le blasphème? Si l'humilité consiste à n'être rien, pourvu que Dieu soit tout, est-ce là notre ambition et notre étude? Est-ce Dieu, toujours Dieu, rien que Dieu, que nous cherchons? Dieu est oublié, méconnu, raillé par le monde; mais nous qui prononçons son nom avec respect et qui pratiquons son culte avec amour, lui avons-nous tout donné, dédié et consacré, dans les mouvements de notre cœur et dans les actes de notre vie? Consentirions-nous à être oubliés, pourvu qu'il fût connu? méprisés, pourvu qu'il fût honoré et servi? Consentirions-nous qu'il fût adoré, pourvu qu'on ne nous laissât dans l'Église ni nom, ni place, ni honneur? L'humilité du cœur de Jésus est allée jusque-là. Voilà celle qu'il recommande dans ses discours, qu'il appuie par ses exemples, qu'il loue dans ses amis, qu'il récompense dans la personne de ses saints. Voilà celle à laquelle il ne refuse jamais rien. Est-ce la nôtre? Et sommes-nous dignes de la persuader au monde, telle que l'exigent les besoins impérieux des derniers temps? Ce n'est que devant cette humilité que le monde abaissera son orgueil et que la fumée des vaines conceptions se dissipera pour laisser luire la vérité à tous les regards. O justes, soyez humbles. O Jésus, humble Jésus, vous avez dit: *Apprenez de moi que je suis humble de cœur* (1).

1. *Matth.*, XI, 29.

Eh bien ! apprenez au monde cette vertu perdue, rendez-lui le goût des vertus méconnues et méprisées, anéantissez-nous en votre présence, sous votre croix, aux pieds de vos autels, broyez-nous dans l'ignominie. Tout cela n'est plus connu ni pratiqué ; mais votre cœur s'ouvre, ses secrets débordent, les justes se reprochent de les avoir mal compris, rendez-leur ce sens émoussé et faites-leur voir la force, la grâce et la douceur de l'humilité chrétienne.

II. Un siècle orgueilleux est toujours un siècle corrompu. Un juste dont l'humilité chancelle n'est pas loin de défaillir dans la pureté. Encore une leçon à recevoir du cœur de Jésus.

Ce cœur, c'est la pureté même. Jésus a pris naissance dans le sein d'une vierge ; il a choisi saint Joseph pour père nourricier et pour gardien, parce qu'il était vierge ; saint Jean est devenu au même titre son disciple bien-aimé ; sainte Madeleine a été écartée de sa personne, même après sa résurrection, parce qu'il voulait, en lui donnant cette leçon de pureté, lui apprendre qu'elle se devait tout entière à Dieu : *Ne me touchez pas : Noli me tangere* (1).

C'est ainsi que Jésus a purifié le cœur de ses disciples en leur ouvrant le sien, qu'il a tenu à

1. *Joann.*, xx, 17.

distance la chair et le sang, et qu'il a donné par sa vie aux mots les plus purs de la langue humaine un éclat, une vivacité, une vérité qu'ils ne possédaient pas encore. Ces mots, que l'on prononçait dans toutes les langues sans y attacher un sens profond, pureté, chasteté, virginité, candeur, ont, grâce à la perfection du cœur de Jésus, toute leur justesse et toute leur beauté. Les figures et les images sous lesquelles la pureté était jusque-là représentée n'étaient pas encore bien comprises, c'est Jésus qui leur donne toute leur transparence. Comparons désormais la pureté à la fleur des champs ; telle et plus belle encore sera la pureté du cœur de Jésus. Cueillez, pour la saluer et pour la peindre, le lis des vallées ; ce lis avec toute sa blancheur n'est plus qu'un symbole imparfait de ce cœur adorable. Parlez de lumière, d'harmonie, de source d'eau vive, de parfum délicieux, de calice aux fraîches et radieuses couleurs. Telle et plus vive encore est la douce lumière répandue dans le cœur très pur de Jésus ; l'harmonie entretenue par la pureté entre tous les sentiments dont ce cœur est animé, dépasse tous les concerts du monde ; il n'y a point de source qui jaillisse ici-bas à l'égal de cette source pure qui jaillit du cœur de Jésus jusqu'à la vie éternelle ; ce cœur est un calice plus embaumé que toute la nature, les parfums qu'il exhale remplissent le ciel et la terre et réjouissent le cœur de Dieu même.

Jésus a promis à ceux qui ont le cœur pur la grâce de voir Dieu : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (1). Ce n'est pas seulement dans un monde meilleur que cette vue nous est promise, c'est dès ce monde même que nous la possédons. Une seule condition nous est imposée, la pureté du cœur. Tout se trouble et se confond pour qui n'a pas cette vertu délicate dont la gloire est si belle et la beauté si sainte. Le miroir terni ne reflète plus que des images imparfaites. Ainsi, le cœur où le vice impur a passé a perdu à jamais sa première fraîcheur et son premier éclat. Il peut gémir, pleurer, se repentir ; il peut verser les larmes d'un Augustin et faire fleurir les palmes de la pénitence ; mais c'en est fait pour lui des chastes délices, des plaisirs secrets réservés aux âmes pures, des splendeurs qui transfigurent la génération des âmes chastes. Il y a du courage, de l'honneur, de la gloire, à se repentir ; mais où est cette parfaite pureté par laquelle l'homme s'approche de Dieu, qui le lui fait voir, et qui lui mérite de l'entendre ? Où est cette race choisie qui suit l'Agneau partout où il va ? Où sont les Geneviève et les Thérèse ? Où sont les François, les Dominique, les Ignace et les Vincent de Paul ! Génération de l'esprit, qu'êtes-vous devenue ?

Dieu ne se communique pas plus dans la nou-

1. *Matth.*, v, 8

que dans le bruit : *Non in commotione Dominus* (1) Le bruit et la boue, voilà ce qui forme comme l'atmosphère de la société moderne. Comment échapper à l'étourdissement et à la souillure? Quels sont les foyers où la vertu soit sans danger et où Dieu règne sans partage? Les derniers refuges de nos campagnes sont à moitié envahis et pénétrés ; le poison des mauvaises mœurs circule dans l'air avec une facilité incroyable; l'innocence, depuis longtemps si rare, devient chaque jour plus rare encore ; la pureté complète du cœur est un miracle ; le cloître et l'autel cherchent en vain des recrues parmi des âmes qui n'aient connu que la vertu. Autant vaudrait chercher, après le glaneur, des épis dans les champs et des raisins dans la vigne, le démon n'a rien laissé à cueillir. Restent les âmes repentantes dont il faut agréer les services; mais le premier tribut qu'elles paient au Seigneur, c'est celui des remords et des larmes ; mais leur cœur est comme un vase dont le premier parfum s'est déjà exhalé ; mais Dieu, jaloux des prémices, ne les trouve plus nulle part.

Qui nous rendra la pureté primitive et qui fera refleurir dans sa chaste fraîcheur le lis des vertus. Les hommes n'en peuvent mais : l'Homme-Dieu peut seul raviver les fleurs écloses dans les solitudes et en jeter les semences dans nos foyers. Au lieu

1. *III Reg.*, XIX, 11

de ce cœur vieilli, battu par l'orage, à peine affranchi des liens du péché, tel que les justes de nos jours l'apportent au Seigneur, enfants, n'aurez-vous pas un cœur qui demeurera pur et un esprit qui gardera sa rectitude? Vous commencez votre carrière dans des temps plus heureux que n'ont été pour la génération qui s'en va les jours de son enfance et de sa jeunesse. Cette génération a bu à la coupe amère des volnptés. Elle a connu les joies mauvaises du théâtre, du luxe et du roman. Elle a eu toutes les illusions du péché, elle en traîne aujourd'hui les misérables restes. Ah ! puisse son exemple vous détourner de la voie de la perdition et vous faire estimer l'incomparable honneur de demeurer honnête, chaste et pur toute la vie ! Ces sanctuaires mystérieux, ces saints pèlerinages, ces prières publiques, ces communions si unanimes, toutes ces manifestations de la foi qui se réveille et de la pénitence qui s'impose aux regards, doivent vous rendre bien cher le trésor de votre innocence. En voyant ce qu'il en coûte de l'avoir perdu, jugez combien il est beau de le garder. Vous voyez des spectacles que nous n'avons pas vus, vous recevez des grâces qui n'ont pas été faites à vos devanciers, vous êtes initiés, dès le plus bas âge, à tout ce que la piété a de plus noble et de plus émouvant. Jésus veut de vous quelque chose. Il veut que votre âme se repose dans la méditation de sa céleste pureté, qu'elle la contemple, qu'elle l'étudie,

qu'elle l'imite et qu'elle la reproduise. Vous commencerez une génération pure, qui aimera Jésus plus tôt que nous l'avons aimé. On ne dira point de vous : Il faut que jeunesse se passe, car votre jeunesse ne passera pas. Vous serez toujours jeunes par la pureté, par la délicatesse, par la fraîcheur des saintes émotions. Le cœur pur ne vieillit jamais. La lumière que Dieu lui donne est toujours la même, les sentiments dont il l'anime gardent toute leur vigueur, le concert et l'accord qu'il y met ne sont jamais troublés. Croissez et grandissez sous ces sacrés auspices, enfants de nos pèlerinages, et puisse le siècle futur dire de chacun de vous en contemplant l'amabilité sainte de vos vertus chrétiennes : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu !*

III. Il faut entendre jusqu'au bout la leçon que le cœur de Jésus donne aux justes des derniers temps. Écoutez-le ; il dit à son Père : *Le zèle de votre maison me dévore* (1). Il dit à ses disciples : *Je suis venu pour répandre sur la terre le feu du zèle, et que puis-je souhaiter sinon de le voir allumé* (2) ? Il dit à la pécheresse de Samarie : *Oh ! si vous saviez le don de Dieu* (3) ! A la vue des peuples sans pasteur, il se plaint, il s'exalte, il

1. *Joann.*, II, 17.
2. *Luc.*, XII, 49.
3. *Joann.*, IV, 10.

tressaille, il sent et il exprime toutes les angoisses d'une mère qui voit périr ses enfants. C'est pour les sauver qu'il monte sur la croix, et ses plaintes y redoublent : *Mon Dieu ! Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* (1)? Mais son zèle ne se contente pas du cri que David lui a prêté. Il achève sa vie en déclarant qu'il a toujours soif du salut des hommes : *Sitio !*

Voilà le zèle qui a dévoré le cœur de Jésus et qui est proposé à l'imitation des justes des derniers temps. Ce zèle, c'est la charité, mais la charité pleine de désirs et de flammes, c'est la passion de l'amour.

Je ne le cache point, de même que Jésus a passionnément aimé les hommes, il faut que les hommes formés sur le modèle de Jésus s'éprennent à leur tour d'une héroïque et sainte passion pour le salut de leurs frères, et qu'ils l'opèrent à tout prix.

Satan passionne aujourd'hui les méchants jusqu'au délire pour perdre l'univers ; Jésus demande à passionner les bons jusqu'au délire pour le sauver.

Vous vivez peut-être encore sous l'empire des préjugés qui ont eu tant de vogue et qui ont fait tant de dupes dans la première moitié de notre siècle. L'indifférence s'imposait à tout le monde

1. *Psalm*, XXI, 1.

par l'esprit du temps et les mœurs publiques, et le zèle était appelé un trait de fanatisme. On avait accueilli tous les cultes, honoré tous les dieux, excusé ou divinisé toutes les faiblesses et tous les vices. Ainsi se forma une molle atmosphère où l'on s'endormait dans une fatale sécurité, en accordant aux autres le bénéfice d'une mauvaise tolérance dont on espérait jouir pour soi-même. Dormez tranquillement, nous disait le monde, en mêlant ensemble la lumière avec les ténèbres, le vice avec la vertu, la loi avec l'anarchie, l'autorité avec la révolte. Au milieu de cet assoupissement universel, si ce n'était pas une folie de penser à son propre salut, c'était un grand tort que de s'intéresser à celui du prochain. On faisait un renom de modération et de sagesse à ceux dont les lèvres étaient liées, la voix timide, l'esprit faible, la marche incertaine ou tremblante. On ne voyait pas que Satan profitait de ce sommeil des justes, et que pendant cet assoupissement universel il étendait dans l'univers entier cette propagande du mal active, zélée, vraiment fanatique, dont le spectacle s'étale aujourd'hui au grand jour. Vous aviez cru vivre dans un siècle d'indifférence ; vous aviez arrangé votre vie pour la passer, sans ennui et sans trouble, à l'abri de toutes les querelles religieuses ; vous aimiez à sourire d'un œil à l'impiété, de l'autre à la foi ; et, donnant la main à toutes les sectes, chantant dans tous les chœurs, vous vous

félicitiez de pratiquer cette politique profonde qui vous assurait partout des amis pour votre vie et des hommages pour votre mémoire. Eh bien ! vous voilà déçu dans vos espérances, et toutes vos illusions sont tombées. Ce siècle, que l'on croyait à tout jamais guéri du zèle et du fanatisme, en a repris la tradition ; le mensonge a ses apôtres ; il parle, il prêche, il écrit, il intrigue, il recrute ; c'est le besoin de notre époque, et quand, en vous montrant le cœur de Jésus, nous venons vous presser d'avoir du zèle pour le salut de vos frères et pour la gloire de l'Église, que vous demandons-nous, sinon de faire comme tout le monde ?

Passez en revue les armées innombrables que l'esprit révolutionnaire a prises à son service. Jamais les apôtres du mal ont-ils été plus nombreux ? Jamais ont-ils moins compté leur temps, leur argent et leurs peines ? Jamais ont-ils mis plus d'intelligence, plus de bras, plus de forces vives à la disposition de l'erreur et du vice ?

Il y a les apôtres de l'Internationale, vaste et ténébreuse association qui étend ses fils mystérieux dans toute l'Europe, confisquant des corps de métiers, rançonnant le travail de ses adeptes, l'interdisant à ses rivaux, et tenant par la crainte de la misère et de la faim des milliers de victimes sous ses lois. Jusqu'où ne va pas le zèle de cette secte impie ? Ni pitié ni merci pour les pauvres familles à qui leur conscience interdit l'entrée de la

secte, et qui sont obligées d'attendre d'elle le travail et le salaire. Il leur faudra, pour vivre, rompre avec leur conscience et prélever sur l'humble gain de la journée ce denier dont on ne connaît que trop bien l'emploi. C'est le denier qui entretient les grèves, qui paie les journaux, les revues et les congrès de l'impiété, et qui fait une liste civile aux princes de l'athéisme et de la révolution. Voilà le zèle que les méchants déploient pour le mal dans ces derniers temps. Justes, où êtes-vous, et qu'attendez-vous encore pour prélever sur votre superflu et, au besoin, sur votre nécessaire, le denier qui entretiendra les bons journaux, les congrès honorables et chrétiens, les œuvres de foi et de piété?

Il y a les apôtres de la solidarité, qui ont une ambition plus universelle encore que les apôtres de l'Internationale. Ils prêchent dans toutes les classes, depuis les plus élevées jusqu'aux plus infimes, et ils ont entrepris d'arracher la foi du cœur de tous les hommes. A peine l'enfant est-il né qu'ils le guettent dans son berceau et qu'ils s'efforcent de détourner de son front l'eau sainte du baptême. Cruel apostolat, qui ravit chaque année à l'Église plus de vingt mille enfants nés de parents chrétiens. L'enfant a-t-il reçu le baptême, on l'éloigne du catéchisme, on lui interdit la première communion, on déploie pour lui ôter les joies de ce grand jour une malice incroyable, on le corrompt dès son entrée dans l'atelier, on le livre à ses passions

naissantes, on lui inspire pour l'Église et pour le prêtre une horreur profonde : apostolat plus cruel encore, qui fait à des enfants baptisés un sort éternel mille fois plus affreux qu'aux infidèles nés dans la société païenne. Mon Dieu ! où cette propagande impie s'arrêtera-t-elle ? Écoutez, ce n'est pas tout. Quand le jour du mariage est venu, les apôtres de la solidarité persuadent aux fiancés que la loi civile suffit pour l'honneur du lit nuptial. La famille commence sans la bénédiction du prêtre, elle croît et se multiplie par la chair et non par l'esprit, elle vit de blasphème encore plus que de pain, elle boit l'iniquité comme l'eau, elle s'enracine dans l'incrédulité, elle n'aura plus ni foi, ni loi, ni espérances. Ah ! si du moins au lit de la mort..... Mais quand le jour de la mort approche, que de soins et de précautions pour demeurer maître du lit du mourant et pour garder son corps et son âme ! Ces serments prêtés par avance ; ces écrits par lesquels on renonce aux honneurs de la sépulture chrétienne ; ces sentinelles placées aux portes de l'appartement et au chevet du lit tant qu'il reste un soupir et un souffle ; cet argent donné pour acheter le corps après qu'on a perdu l'âme ; ce convoi formé de tout ce qu'une ville compte de fanfarons d'impiété ; ces louanges décernées publiquement aux malheureuses victimes d'une mort impie, qu'est-ce que tout cela, sinon les traits d'un zèle impie et d'un recrutement infernal ? Où êtes-vous, justes des derniers temps,

et qu'avez-vous fait pour procurer aux enfants le saint baptême, aux adolescents les joies de la première communion, aux hommes mûrs le bienfait du mariage chrétien, aux agonisants la visite du prêtre, aux défunts l'eau sainte, l'encens et les prières de l'Église ! O Jésus ! que de zèle pour perdre les âmes ! et combien nous en avons peu pour les sauver !

Ce n'est pas tout, il y a les apôtres de la franc-maçonnerie, et il ne s'agit plus ni de la France ni de l'Europe, mais du monde entier. La franc-maçonnerie se dit aussi ancienne que Salomon et aussi active que l'humanité. Elle a six mille loges, et on en ouvre tous les jours de nouvelles. On y compte plus de cinq cent mille pratiquants et plus de seize millions d'adeptes qui en demeurent, sans la fréquenter, les dupes et les contribuables. Voilà ce que peut faire le zèle du mal. Cette association ténébreuse s'aide de toutes les vérités comme de toutes les erreurs, se vantant de recevoir dans son sein le catholique et le protestant, le juif et le chrétien, l'impie qui a dit : Dieu, c'est le mal, et l'athée qui dit, peut-être sans le croire : Il n'y a point de Dieu. Elle s'aide de toutes les vertus comme de tous les crimes ; ici honorant le mariage, là vantant le divorce ou la polygamie ; souple, docile, bienfaisante aujourd'hui, hardie et sanguinaire le lendemain ; athée en Allemagne, en Hollande, en Belgique ; ennemie du pape en Italie ; allant à la messe en France, recom-

mandant d'un air dévot l'observance des devoirs religieux au lit de la mort, et cachant au fond de ses loges l'image renversée du Dieu fait homme avec la poignée de verges qui sert à le flageller dans les mystères sacriléges de la secte. Elle s'aide de la foi jurée, quoique ses serments semblent sans objet; du sceau du secret, quoique les secrets qu'elle livre aux dupes semblent sans valeur, jusqu'au jour où le secret se dévoile, où le serment se révèle, et où quelques initiés, triomphant sur l'autel et le trône en ruine, regardent, en pâlissant d'effroi devant leurs propres succès, par combien de mains dociles et de forces aveugles ils ont ébranlé l'univers.

Quoi! les méchants des derniers temps recrutent leurs semblables pour les mener dans un temple maçonnique où le triangle du grand architecte de l'univers n'est qu'une vaine parure, puisqu'on n'y croit ni au Père, ni au Fils, ni au Saint-Esprit; et vous, justes des derniers temps, vous manquez de zèle pour amener vos frères dans des assemblées où la prière commence par invoquer du geste, de la voix et du cœur, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, c'est-à-dire un seul Dieu en trois personnes, que vous croyez et que vous adorez!

Il y a des hommes qui recrutent leurs semblables pour leur montrer, sur les murs d'un temple maçonnique, des emblèmes menteurs de bienfaisance et de charité, des mains unies par d'affreux

liens, des cœurs où la haine habite sous des étiquettes trompeuses, je ne sais quel pélican fabuleux dont les entrailles déchirées nourrissent ses petits de leur propre substance ; et vous n'auriez point de zèle pour faire connaître à vos frères la vraie fraternité, pour soumettre leur cœur au cœur de Jésus, pour les amener à cette table eucharistique où Jésus, le vrai pélican, donne à ses enfants sa chair à manger et son sang à boire !

Il y a des hommes qui, se faisant dans leur propre famille les sergents d'un recrutement impie, excitent la curiosité de leurs fils, flattent leurs passions, leur font souhaiter d'être initiés aux mystères des loges et les amènent à quinze ans aux pieds d'un comédien jouant le sacerdoce pour leur donner le baptême des louveteaux ! Et vous n'auriez point de zèle pour enrôler vos fils sous les drapeaux du Sacré Cœur et pour leur faire goûter à votre exemple les consolations et les espérances que cette dévotion assure aux chrétiens des derniers temps !

Nous compterons toujours, s'il plaît à Dieu, parmi les justes qui honorent et qui défendent l'Église ; mais où est notre zèle, où sont nos recrues, qu'avons-nous fait pour la gloire de Jésus et pour la propagation de son nom et de son culte? Seigneur! rajeunissez notre cœur, et faites-nous pâlir d'une sainte jalousie en songeant à l'honneur de votre maison. Passionnez nos âmes, en y élevant la con-

viction et l'amour jusqu'à l'abnégation de nous-mêmes ; ne nous laissez ni repos ni trêve que nous n'ayons recruté l'armée de votre Église. O cœur de Jésus ! donnez-nous d'aimer nos semblables à votre exemple, de les entraîner à votre suite, de mourir au besoin pour les sauver, et d'assurer ainsi leur bonheur et leur gloire !

VIII.

LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

CONVERTIRA LES PÉCHEURS DES DERNIERS TEMPS.

Non veni vocare justos, sed peccatores.
Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.
(*Matth.*, IX, 13.)

Que signifie cette parole, sinon la miséricorde infinie que Notre Seigneur Jésus-Christ a témoignée aux hommes en général et, parmi les hommes, aux plus dignes d'intérêt et de pitié? Cette prédilection marquée pour les pécheurs s'affirme par la parabole de la brebis perdue et du prodigue réintégré dans ses droits. Elle éclate dans toutes les démarches comme dans toutes les prédications de Jésus ; elle excite les murmures des pharisiens, qui se scandalisent de voir Jésus chercher les pécheurs et vivre avec eux ; elle a coûté à Jésus toutes les larmes de ses yeux et tout le sang de son corps.

Pouvait-il plus offrir ? Pouvait-il plus donner ? Oui, Jésus a quelque chose de plus doux que ses paroles, de plus grand que ses démarches, de plus attendrissant que toutes ses larmes, de plus précieux que tout son sang, c'est son cœur. Ce cœur, c'est des pécheurs qu'il s'occupe et qu'il se plaint ; c'est au pécheur qu'il s'adresse, c'est le pécheur qu'il veut attendrir et ramener par le spectacle de sa peine et de sa désolation. Cet appel est de tous les jours ; mais il y a deux circonstances dans lesquelles il s'est fait avec un accent plus pathétique et plus déchirant. Le premier appel est celui du jardin des Oliviers, il regarde les pécheurs de tous les temps et de tous les lieux ; le second est celui de Paray, il s'adresse aux pécheurs des derniers temps.

I. Transportons-nous au jardin de Gethsémani et repassons les traits principaux de l'agonie du Christ. Pour la comprendre, il faut considérer l'humanité sainte du Sauveur, abstraction faite de sa divinité. Les deux natures sont unies dans sa personne ; mais cette union n'empêche pas d'en distinguer les facultés et les opérations. L'humanité du Christ a son entendement, sa volonté, sa sensibilité. Cet entendement est différent de l'intelligence incréée du Verbe ; cette volonté se distingue de la volonté éternelle, et elle a le mérite de s'y soumettre ; cette sensibilité rend Jésus accessible

plus que personne à la joie, à la crainte, au chagrin, à toutes les affections qui peuvent remplir le cœur de l'homme. Le Christ porte un cœur vulnérable dans un corps sujet à la souffrance et à la mort. Ce cœur est le plus vulnérable de tous les cœurs, parce qu'il en est le plus sensible et le plus parfait. Ainsi, tandis que la partie supérieure de son âme jouit de la vision béatifique et demeure dans un repos inaltérable, la partie inférieure donne entrée aux eaux de l'amertume et les fait pénétrer jusqu'au fond de son être. Les blessures qu'il reçoit dans ce cœur, d'une sensibilité si exquise et si profonde, s'étendent de profondeurs en profondeurs et atteignent les dernières fibres. Mon Dieu ! pourquoi avez-vous donné au Verbe fait homme un cœur si aimant? Pourquoi lui permettez-vous d'aimer les pécheurs d'un amour si tendre? Cet amour va devenir un affreux supplice. Abrégez-le, Seigneur, et prenez pitié de votre Christ.

Jésus n'a mené que trois apôtres avec lui dans ette vallée fertile où il avait rassemblé souvent us ses disciples ; encore s'éloigne-t-il d'eux pour demeurer seul dans la tristesse de sa pénitence ntérieure et se livrer tout entier et sans témoins au bourreau invisible de son âme. Là, le fouet n'a pas encore meurtri sa chair virginale, son front n'a pas encore été déchiré par la couronne d'épines, ni ses pieds ni ses mains ne sont encore percés de clous, son corps n'a point reçu de blessures, et cependant

son cœur saigne, son cœur n'est déjà plus qu'une plaie. La frayeur le saisit : *cœpit pavere;* l'ennui l'accable : *cœpit tædere.* Il se met à genoux : c'est la première fois qu'on le voyait dans cette attitude. Il se tourne vers son Père, et, du geste, de la parole, d'un mouvement qui trahit toute son inquiétude, il repousse la coupe offerte à ses lèvres : *Mon Père, que ce calice, s'il est possible, passe loin de moi !* Le voilà prosterné la face contre terre, une sueur de sang baigne son corps et couvre son visage, ce sang monte de son cœur déchiré, et chacune des palpitations qui renouvelle cette sueur divine trahit les douleurs de son agonie. Ce n'était pas l'agonie de la croix, c'était quelque chose de plus intime et de plus douloureux, c'était l'agonie de l'amour.

Qu'avait donc vu l'Homme-Dieu dans ce mystérieux jardin pour être ainsi accablé, anéanti, agonisant, plus accablé, plus anéanti, plus agonisant qu'il ne le sera sur la croix? Ce n'est dit saint Chrysostôme, ni l'ignominie de la croix, ni la rigueur du supplice qui lui causent cette agitation et ces dégoûts. Il n'y a pas là de quoi troubler l'âme d'un Dieu. Ce baptême de sang, il l'avait souhaité. Ce calice il en avait bu d'avance toute la lie. Cette croix, il savait qu'elle serait le fondement de sa gloire et le salut du monde. Qu'est-ce qui le trouble, le désole et l'abat jusqu'à l'agonie? Il a vu le péché, et c'est tout dire. Il a vu le péché dans toute

son immensité et dans toute sa laideur, et il en demeure accablé.

Humilié et prosterné devant son Père, ce n'est rien pour lui de se regarder comme chargé de toutes les iniquités du monde. Le bouc émissaire que le grand prêtre de la loi ancienne chassait tous les ans devant lui et envoyait au désert, était l'image de son ministère, et c'était pour expier les péchés de toutes les nations, de tous les temps, de toutes les conditions et de tous les états, qu'il allait prendre le bois de son sacrifice et achever sa vie sur ce bois infâme. Pour lui ce n'est rien de souffrir, pour lui ce n'est rien de mourir. Mais ses souffrances et sa mort profiteront-elles à tous les pécheurs? Avec ce regard qui embrasse tout le passé, tout le présent, et tout l'avenir, devant qui l'espace et le temps s'effacent, et pour qui tous les êtres qui ont existé, qui existent et qui existeront jusqu'à la fin du monde, sont réunis comme en un tableau, il pénètre tous les abîmes d'ambition, d'impureté, d'avarice, de cruauté et de haine cachés dans les profondeurs des âmes. Il voit l'hypocrisie, l'ingratitude, l'obstination et l'endurcissement de plusieurs. Il voit les grâces accumulées les unes sur les autres, les crimes qui les dépassent à force de fureur, et les châtiments qui les vengent du mépris où elles sont tombées. Chaque âge, en venant verser dans son âme les flots du péché, ne s'est point confondu avec les autres, chaque homme

l'a attristé et accablé tour à tour. Il a tout vu et tout entendu, le passé, le présent, l'avenir. Depuis la première faute d'Adam, si fatale à toute sa postérité, jusqu'à la dernière faute commise par le dernier homme sur les débris du monde écroulé; depuis le parricide de Caïn jusqu'au sacrilége de Judas; depuis les scandales qui ont attiré sur Sodome, sur Ninive et sur Babylone les foudres de la colère divine jusqu'à ceux qui font couler dans les Babylones nouvelles le fleuve de la corruption nouvelle; depuis le supplice d'Abel, qui fut la première image de sa Passion, jusqu'au supplice de Pie IX, qui la reproduit avec une inexorable fidélité, le passé, le présent, l'avenir, tout est sondé jusqu'aux dernières limites, tout accable le cœur de l'Homme-Dieu.

Vous vous représentez aisément, l'histoire à la main, cette mer d'amertume déjà grossie par quatre mille ans de crimes et s'enflant encore de dix-huit siècles d'épreuves et de persécutions. Voilà ce que l'œil de l'homme en peut connaître; mais le cœur de l'Homme-Dieu est allé, dans sa pénétration, bien au delà de ce que nous pourrions voir et pressentir. Les trahisons et les hypocrisies, les calomnies et les vengeances, les désordres secrets qui désolent les familles, les désordres plus secrets encore qui ravagent les âmes, tout le mal dissimulé aux regards des hommes s'est présenté à ses yeux. Tous les crimes renouvelés sur tous les points du

monde s'étalent devant lui comme en un tableau. Tous les désordres reproduits d'âge en âge apparaissent en une seule heure avec l'inexorable fidélité de leurs scandales toujours rajeunis et toujours vivants. Voilà l'immense douleur qui oppresse le cœur de l'Homme-Dieu. C'est sous ce poids énorme que son cœur saigne, que son corps ruisselle de sang, et plus son agonie devient affreuse, plus sa prière devient fervente : *Factus in agoniâ, prolixiùs orabat* (1).

Il se relève cependant, et c'est pour continuer à appeler les pécheurs en justifiant la devise de sa vie. Il appelle Judas, le traite d'ami, feint d'ignorer ce qu'il veut à la tête de cette troupe armée : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? Amice, ad quid venisti ?* Il appelle saint Pierre du regard, et ce regard suffit pour convertir l'apôtre. Pierre et Judas sont deux pécheurs de la même nuit ; l'un résiste à l'appel, l'autre s'y rend ; et le cœur de Jésus se partage entre la joie que lui donne la pénitence du renégat et la tristesse que lui cause le désespoir du traître. Il continue sa route, et il va à la croix, il y renouvelle ses cris et ses douleurs, il y appelle encore les pécheurs avec la voix de son cœur et de son amour : *Sitio ! J'ai soif !* Des deux larrons qui entendent ce cri du zèle et de la miséricorde, l'un s'obstine, l'autre se convertit : le mau-

1. *Luc.*, XXII 43.

vais larron est perdu, le bon larron est sauvé, mais l'appel n'a pas été stérile. Le bon larron a été enfanté à la vie éternelle au cri de la paternité éplorée, et Jésus lui a donné le jour même non-seulement l'absolution, mais le paradis : *Hodie mecum eris in paradiso*. Voilà encore le cœur de Jésus partagé entre la joie et la tristesse. Son cœur n'en peut plus, il s'arrête dans son mouvement, il meurt brisé par les péchés des hommes ; ses lèvres sont muettes, mais la blessure béante qu'il porte au côté parle assez haut ; elle dit avec une éloquence sans égale : « J'ai fait pour vous sauver tout ce que j'ai pu faire, et ce cœur s'est brisé, ce cœur a cessé de battre à la pensée qu'il y a des pécheurs rebelles à ma voix, et que mon sang sera inutilement répandu pour plusieurs. » Le Verbe incarné ajoutait alors dans les splendeurs des cieux : « Non, mon cœur d'homme ne meurt pas pour toujours. Ce cœur, je vais le ressusciter et le reprendre, et il battra encore pour les pécheurs du même amour qu'au moment de sa mort, et il continuera de les appeler, de les convertir et de les sauver. »

II. Dix-huit siècles se sont écoulés, ce n'est plus dans les jardins de Gethsémani, mais dans l'humble enclos de Paray que l'Homme-Dieu va se faire entendre. Les pécheurs se sont multipliés, malgré sa miséricorde et ses prévenances ; le monde est entré dans la dernière période de son existence, et

cette période dût-elle durer longtemps encore, elle verra les derniers efforts du démon et la dernière victoire de Jésus-Christ. C'est pour cette lutte suprême que Jésus veut gagner des âmes à sa cause, en rappelant aux hommes ce que le péché lui coûte, et en faisant un second appel à la piété publique. Son corps est devenu impassible, mais son cœur est demeuré sensible jusque dans la gloire où il rayonne. Il apparaît à la bienheureuse Marguerite-Marie pour l'entretenir encore de sa bonté envers les pécheurs. Ses plaies brillent d'un divin éclat, mais son cœur continue d'exhaler des plaintes avec une douce mélancolie et une tristesse pleine d'onction. Voici comment la Bienheureuse peint et raconte la visite dont elle a été honorée :

« Un jour, dit-elle, que j'étais devant le Saint Sacrement exposé sur l'autel, je ressentis un attrait intérieur qui concentra au dedans de moi-même toutes les facultés de mon âme et tous mes sens. Alors m'apparut Jésus-Christ, mon divin maître ; il était tout rayonnant de gloire, et ses cinq plaies resplendissaient comme autant de soleils. Des flammes sortaient de toutes les parties de son humanité sainte, mais surtout de son adorable poitrine, qui ressemblait à une fournaise. Ce fut alors qu'il déroula devant moi les ineffables merveilles de son amour, dont il me découvrit la prodigieuse puissance, qui alla jusqu'à lui faire aimer les hommes sans recevoir d'eux autre chose que la froideur et

l'ingratitude. « C'est là, me dit-il, ce qui me tourmente bien plus vivement que tout ce que je souffris dans ma Passion. Ah ! s'ils voulaient seulement me rendre amour pour amour, combien je ferais peu de cas de ce que j'ai fait pour eux ! Si je le pouvais, je ferais pour eux beaucoup plus que je n'ai fait ; mais je ne reçois d'eux que toutes sortes de froideurs et d'affronts en retour de l'ardeur que je mis à leur faire du bien. »

Voilà donc ce que Jésus propose aux pécheurs des derniers temps par l'organe de sa servante. Il fera peu de cas de sa passion, de ses souffrances, de sa mort, de tout ce qu'il a fait pour nous, si nous voulons seulement lui rendre amour pour amour ! Il ajoute : « Si je le pouvais, je ferais encore plus. » Non, il ne le peut pas, car il a donné tout son sang sur la croix, par un excès d'amour, et par le dernier effort de cet excès lui-même, il s'offre chaque jour à l'autel sous les apparences d'un pain qui n'est plus. Nous avons la croix, nous avons l'autel, tout est dit, c'est la consommation de l'amour. L'Homme-Dieu ne pouvait pas plus souffrir, l'Homme-Dieu ne pouvait pas plus donner. Mais quelle proposition dans ces paroles : « Combien je ferais peu de cas de ce que j'ai fait pour eux! » Que restait-il à Jésus-Christ après avoir tout souffert et tout offert ? Tenir tout cela pour peu de chose et l'estimer comme un présent de nul prix. Voilà donc les mystères et les miracles encore dé-

passés par la volonté du Seigneur, et les pécheurs des derniers temps remués par une considération inattendue, pour laquelle notre langue n'a plus de termes. L'excès de l'amour est d'être mort pour les hommes, malgré leur ingratitude. L'effort suprême de cet excès est de demeurer parmi les hommes, malgré leurs profanations. Mais après cet excès sublime, après cet effort plus sublime encore, Jésus invente de n'en tenir aucun compte et de n'y attacher aucun prix, si l'on veut bien répondre à son amour. Non, pécheurs, vous ne vous obstinerez plus devant une pareille abnégation. Ce n'est pas seulement l'oubli de vos fautes que Jésus vous offre, c'est l'oubli de ses grâces et de ses bienfaits. N'y pouvant rien ajouter, il imagine de ne plus s'en souvenir, à condition que vous l'aimerez. Quelle charité ingénieuse! Quel expédient gracieux! quelle miséricorde inépuisable!

C'est l'expédient d'une mère qui, ayant vu croître et grandir son fils dans l'ingratitude, ne lui parle plus ni des douleurs de l'enfantement, ni des peines du veuvage, ni des sacrifices de fortune, de temps et de santé qu'elle s'est imposés pour lui, ni des maladies contractées à son service, ni de la mort qu'elle a tant de fois bravée pour le sauver lui-même, ni des coups, plus mortels que la mort, dont son cœur ressent la cruelle atteinte, qui le transpercent jusqu'à la dernière fibre, et qui le déchirent jusque dans les moindres mouvements.

SEMINAIRE UNIVERSITAIRE

Que fait-elle donc pour toucher l'ingrat? Elle ne lui adresse plus de reproches, elle ne lui rappelle plus ses bienfaits, mais elle se contente de lui dire qu'elle l'aime encore, qu'elle l'aime toujours, qu'elle l'aimera jusqu'à la fin.

L'appel suprême du Sacré Cœur a deux siècles de date, le cloître l'a recueilli d'abord, l'Église tout entière l'a appris du cloître, et voilà qu'il se répand dans le monde à l'heure où il est impossible, ce semble, d'ajouter quelque chose au péché, tant on en a épuisé et renouvelé la malice sous toutes les formes. L'hérésie est à bout de ses inventions, l'incrédulité de ses blasphèmes, la révolution de ses ruines. On peut recommencer le péché, on ne le rajeunira pas. Le nombre des pécheurs peut se multiplier, leur méchanceté ne saurait s'accroître. Le péché est à bout, mais la miséricorde n'y est pas, elle persiste à dire au pécheur qu'elle l'aime encore, qu'elle l'aimera toujours, qu'elle l'aimera jusqu'à la fin.

Vous le voulez donc, Seigneur, eh bien! nous ne parlerons plus de votre croix, mais de votre cœur. Il vous plaît d'oublier ces clous, ces épines, ce breuvage d'absinthe, ce sang répandu, cette passion, cette mort, toute cette histoire du déicide. Tout cela n'est rien à vos yeux, pourvu que nous vous aimions. Il y a donc quelque chose encore à signaler après les expiations que demande votre cœur, il y a l'amour qu'il inspire et qu'il attend. Vous avez vu

l'homme humilié se relever sous la verge, comme le fier animal se cabre sous l'éperon. Les leçons de la disgrâce ne convertissent pas tout le monde, on résiste à l'évidence, on brave le malheur, on ne veut pas se rendre quand on est frappé. O misérable orgueil! ô stupide obstination! Les anges s'indignent, du haut des cieux, devant un pareil spectacle; la foudre frémit dans la main du Seigneur et demande à partir; la croix de la miséricorde et du pardon a déjà traversé mille et mille fois l'horizon pour verser sur ce tonnerre allumé le sang de l'Homme-Dieu; les cinq plaies ont coulé avec une nouvelle abondance; mais le péché surabonde, mais les pécheurs relèvent la tête, mais l'impiété accumule montagnes sur montagnes et menace d'escalader le ciel; tout va donc s'abîmer dans un nouveau déluge, et le monde, devenu la proie de la révolution, deviendra la proie de l'enfer..... Non, au-dessus de ces révolutions et de ces orages sortis de l'enfer, il y a un objet sacré qui plane plus haut encore que la croix et qui attire tous les regards. C'est le cœur adorable de mon Jésus. C'est le dernier espoir du monde dans son agonie. O douce agonie, quand Jésus l'assiste, la soutient, la bénit! O mon Dieu! mettez-moi sur votre cœur comme un sceau. L'amour est fort comme la mort; il brûle comme le feu, il dévore comme la flamme. Les grandes eaux n'ont pu l'éteindre, les fleuves n'ont pu l'entraîner. Si haut

que les eaux de la révolution puissent monter, le cœur du chrétien uni au cœur de Jésus montera plus haut encore. Je salue dans ce cœur adorable l'arche du salut qui flottera toujours au sommet des eaux débordées. Là, Dieu enfermera son Église comme il a enfermé autrefois Noé et sa famille, jusqu'au jour où l'Esprit-Saint, dont la colombe du patriarche était la noble et pacifique image, fera ouvrir les portes de cette arche mystérieuse et, nous mettant le rameau d'olivier à la main, nous introduira dans les parvis de la céleste Jérusalem.

II.

LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

CONSIDÉRÉE COMME UNE DÉVOTION FRANÇAISE.

IX.

LA DÉVOTION DE LA FRANCE AU SACRÉ CŒUR.

Ipse est Dominus noster, nos autem populus ejus, et oves pascuæ ejus.

Il est notre Dieu, nous sommes son peuple et les brebis de son pâturage. (*Psalm.* LXXIII, 13.)

Nous avons déjà entretenu votre bienveillante attention des grâces réservées par le cœur de Jésus à la vieillesse du monde ; ce cœur est véritablement pour les hommes du dernier âge un trésor de foi, d'espérance et de charité, c'est aussi grâce à ce cœur adorable que nos expiations méritent d'être agréées de Dieu ; enfin tout fait aux justes et aux pécheurs un devoir d'être aujourd'hui les apôtres, les pèlerins et les convives du Sacré Cœur.

Mais à côté de ces considérations catholiques, il y a, dans la dévotion du Sacré Cœur, des sentiments bien propres à remuer des âmes françaises. J'entre-

prends de vous les exprimer, bien assuré que je suis de répondre à toutes vos espérances et à toutes vos sympathies. Mon dessein est de vous faire voir comment la France, en général, et la Franche-Comté, en particulier, ont payé depuis deux siècles un tribut d'adoration à Jésus-Christ, en donnant à cette dévotion tant de grandeur et d'éclat. Je me borne pour aujourd'hui à vous retracer la dévotion de la France envers le Sacré Cœur.

Vous connaissez le mot fameux : Dieu aime les Francs, et c'est par les Francs qu'il aime à se signaler : *Gesta Dei per Francos*. Ce mot est de Grégoire de Tours. L'illustre historien ne parlait que de Clovis et de la première race de nos rois. Mais qu'est-ce que l'histoire n'a pas ajouté à nos annales ? C'est la France qui a écrasé les musulmans à Poitiers par Charles-Martel et qui les a chassés de Jérusalem par Godefroi de Bouillon. Vaincue, on l'admire encore, tant qu'elle demeure fidèle à Dieu ; saint Louis dans les fers continue, par sa vertu, le chapitre que sa valeur ne peut plus écrire ; mais les héros qui tombent à Nicopolis n'ont pas terminé le récit des croisades ; nous irons encore à Lépante, à Navarin, à Alger, et les derniers Bourbons signeront de leur sang la dernière revanche de la civilisation et de la foi. Quand notre épée se repose, Dieu prend notre parole et continue à remuer le monde. La parole du Christ,

partie des lèvres françaises, va plus vite que la flèche ; elle pénètre en Chine, aux grandes Indes, dans les deux Amériques ; elle signale partout le missionnaire et la religieuse élevés et nourris dans la terre de France ; elle ne dédaigne pas d'emprunter à notre caractère ce je ne sais quoi d'attrayant, de communicatif et de contagieux, qui plaît, qui attire et qui se répand au loin. C'est dans la langue des Francs que le Christ fait le plus de conquêtes. La langue française est la langue de l'amitié, la langue du cœur. C'est dans la langue française que le cœur de Jésus cherche le plus de sympathies et se fait le plus d'amis.

Enfin, si la langue nous manque aussi bien que l'épée, il nous restera le cœur, et c'est assez pour continuer l'histoire de Dieu parmi les hommes. Ardent, sympathique, généreux, s'oubliant volontiers, se dépouillant sans peine, tel est le cœur français. Nous le tenions des Gaulois et des Francs nos ancêtres, avec toute la hardiesse qui peut caractériser les plus belles qualités naturelles. La foi l'a rendu plus sensible, plus délicat, plus magnanime encore, et c'est pourquoi Dieu l'a choisi pour lui faire ses confidences et l'entretenir de ses plus secrètes douleurs. Non, je ne m'en étonne pas. Le malheur des autres nous attendrit naturellement, nous avons pour tous les exilés un refuge, une aumône pour toutes les misères, et l'étranger assis à nos foyers devient facilement un ami. Eh bien !

Dieu méconnu, oublié, blasphémé, exilé, est venu dans la terre de France, et c'est ici qu'il a cherché et trouvé des âmes grandes et des cœurs sensibles.

Quels sont, après l'apôtre saint Jean, les plus célèbres précurseurs de la dévotion au Sacré Cœur? Un moine fameux, saint Bernard, dont tous les livres débordent de tendresse et d'amour. Un moine inconnu, *l'auteur de l'Imitation*, ce livre dont on a dit avec tant de justesse : le plus beau qui soit sorti de la main de l'homme, puisque l'Évangile est de celle de Dieu. Et ces deux moines étaient Français.

A qui Jésus-Christ révèle-t-il ses plaintes et ses désirs? à une fille de saint François de Sales, à la bienheureuse Marguerite-Marie, Française de naissance, de caractère, d'éducation et de sentiment.

Quel est le théâtre de cette révélation? Encore la France, et le cœur même de la France d'où partent les rayons de l'amour, pour atteindre, comme en un instant, les extrémités, le Puy, Moulins, Lille, Arras, Boulogne et Marseille, où furent dédiés les premiers autels du Sacré Cœur.

Quel est le siècle où cette révélation est faite au monde? Un siècle tout français par l'éducation, les études et la gloire, le XVIIe siècle, qui s'impose à l'admiration de la postérité avec l'autorité des plus grands génies dont s'honorent les temps modernes, et la plus noble langue que les lèvres de l'homme aient jamais parlée.

Les apôtres du Sacré Cœur seront les plus vertueux des évêques français, Belsunce à Marseille, Languet à Sens, de la Motte à Amiens, Christophe de Beaumont à Paris.

Il y faut le zèle, la piété et le dévouement des ordres religieux. Eh bien ! un jésuite français, le P. de la Colombière, y mettra toutes les vertus que l'on peut attendre de la compagnie de Jésus ; le P. Eudes, si connu en Bretagne par ses missions et ses maisons de retraite, n'institue rien qu'il ne confie l'entreprise au cœur adorable dont il fait son étude ; la congrégation de Notre-Dame, établie par le B. Pierre Fourier, accueille et propage cette dévotion, qui intéresse à la fois la gloire de Jésus et de Marie ; la Visitation, dont les couvents se sont multipliés dans tous les diocèses de France, offre partout des sanctuaires pour l'établir, des religieuses pour la pratiquer, des plumes remplies de grâce et d'onction pour en célébrer les effets dans cette prose française, à la fois si naïve, si aimable et si ferme, telle que la parlaient saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal.

Ce n'est pas assez pour le cœur de Jésus d'étaler dans les sanctuaires des cloîtres français le sang qui découle de ses plaies mystérieuses. Il désire une place parmi les magnificences de Versailles, dans ce palais qu'habite Louis XIV, le plus grand roi de la terre. Il la demande en 1689, quand nos armées étaient encore dans tout l'éclat de la vic-

toire, et que la grandeur de Louis XIV n'avait pas subi le moindre échec. « Fais savoir au fils aîné de mon Sacré Cœur, que mon cœur veut triompher du sien. Je veux régner dans le palais des rois de France, être peint sur ses étendards et gravé sur ses armes, afin de les rendre victorieuses de tous ses ennemis et de tous les ennemis de la sainte Église. » Ainsi parlait Jésus à la bienheureuse Marguerite-Marie. Il insiste et il revient sur ce sujet : « Le Père éternel entend se servir du roi de France pour faire construire un temple où serait placé le divin cœur de son Fils, afin d'y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute sa cour. »

Ce que Louis XIV a oublié dans ses prospérités, Marie Leczinska l'a compris dans sa piété et dans sa douleur. Épouse délaissée, mère éprouvée par de cruelles pertes, mais consolée de tous les désordres du roi par toutes les vertus que ses enfants pratiquaient dans le cloître, la fille de Stanislas se tourne vers le Sacré Cœur. Ses plus vifs désirs étaient de voir rendre un culte solennel à ce divin objet. Le clergé de France les seconde, Clément XIII les agrée, et les souhaits de la France deviennent la règle de la dévotion universelle, car c'est sur ces nobles instances que le culte public, la messe et l'office du Sacré Cœur, sont établis dans le monde entier.

Une reine de France vertueuse et délaissée avait

compris cette dévotion des grandes âmes ; un roi martyr, Louis XVI, de si douce mémoire, déjà prisonnier aux Tuileries avant de l'être au Temple, à la veille de porter sa tête sur l'échafaud, se souvient de la piété de son aïeule et se tourne à son tour vers le Sacré Cœur. Écoutez cette prière tombée de sa royale bouche et écrite de sa main sous l'inspiration d'un saint prêtre, M. Hébert, qui fut le successeur du P. Eudes et l'un des apôtres du Sacré Cœur au XVIIIe siècle.

« Vous voyez, ô mon Dieu, toutes les plaies qui déchirent mon cœur et la profondeur de l'abîme dans lequel je suis tombé. Des maux sans nombre m'environnent de toutes parts. A mes malheurs personnels et à ceux de ma famille, qui sont affreux, se joignent pour accabler mon âme ceux qui couvrent la face de mon royaume. Les cris de tous les infortunés, les gémissements de la religion, retentissent à mes oreilles ; une voix intérieure m'avertit que peut-être votre justice me reproche toutes ces calamités parce que, dans les jours de ma puissance, je n'ai pas réprimé la licence du peuple et l'irréligion, qui sont les principales sources de tous les maux publics ; parce que j'ai fourni moi-même des armes à l'hérésie, qui triomphe, en la favorisant par des lois qui ont doublé ses forces et qui lui ont donné l'audace de tout oser.

» Vous avez pardonné au roi David, qui avait été cause que vos ennemis avaient blasphémé contre

vous ; au roi Manassès, qui avait entraîné son peuple dans l'idolâtrie. Désarmé par leur pénitence, vous les avez rétablis l'un et l'autre sur le trône de Juda ; vous les avez fait régner avec paix et avec gloire. Seriez-vous inexorable aujourd'hui pour un fils de saint Louis qui prend ces rois pénitents pour modèle et qui, à leur exemple, désire réparer ses fautes et devenir un roi selon votre cœur?

» O Jésus-Christ, divin rédempteur de toutes nos iniquités, c'est dans votre cœur adorable que je veux déposer les effusions de mon âme affligée. J'appelle à mon secours le tendre cœur de Marie, mon auguste protectrice et ma mère, et l'assistance de saint Louis, mon patron et le plus illustre de mes aïeux. Ouvrez-vous, cœur adorable, et par les mains si pures de mes puissants intercesseurs, recevez avec bonté les vœux satisfactoires que la confiance m'inspire et que je vous offre comme l'expression naïve de mes sentiments. »

Après cette prière, Louis déclare que si, par un effet de la bonté infinie de Dieu, il recouvre sa liberté, sa couronne et sa puissance, il révoquera toutes les lois qui portent atteinte à la pureté et à l'intégrité de la foi, notamment la constitution civile du clergé. Il promet de prendre, tant auprès du pape qu'auprès des évêques, toutes les mesures nécessaires pour établir, suivant les formes canoniques, une fête solennelle en l'honneur du Sacré Cœur, le vendredi après l'octave du Saint Sacre-

ment, avec procession générale dans toute la France. Il s'oblige à aller lui-même, sous trois mois à partir du jour de sa délivrance, dans l'église de Notre-Dame de Paris pour y prononcer un acte solennel de consécration de sa personne, de sa famille et de son royaume au Sacré Cœur de Jésus. Il fait vœu d'ériger et de décorer une église pour servir de monument éternel à sa reconnaissance. Il termine en disant que s'il ne peut encore prononcer cet engagement qu'en secret, il est prêt à le signer de son sang, et que le plus beau jour de sa vie sera le jour où il pourra le publier à haute voix.

Le saint prêtre qui avait reçu ce vœu tomba, trois mois après, pendant les massacres de septembre, sous les balles du jardin des Carmes ; le roi qui l'avait prononcé, écrit et signé aux Tuileries, devenues déjà une affreuse prison, ne reprit la plume que dans la tour du Temple, et ce fut pour y tracer le testament du pardon et de l'oubli. Il a donc signé de son sang, comme il le souhaitait, cette promesse solennelle contractée envers le Sacré Cœur. Il l'a signée en tant que roi, tant en son nom qu'au nom de son peuple. Il y a engagé la France. A défaut des rois, c'est à la France de tenir ce serment et d'acquitter la promesse nationale. Les dynasties qui se sont succédé au timon des affaires ont été plus confiantes dans leur vaine politique et dans leurs frêles constitutions que dans le secours

d'en haut; en ont-elles été plus solides et plus heureuses? Jésus s'est plaint de n'être ni écouté ni entendu. Il a demandé à plusieurs reprises son temple et son autel. Il parlait au cœur de ses plus humbles servantes, allant chercher dans les cloîtres des confidentes de ses plaintes, rappelant le vœu de Louis XIII, confirmant celui du roi-martyr, assurant que la France est toujours bien chère à son divin cœur, et qu'il lui prépare un déluge de grâces après qu'elle se sera consacrée à lui.

Pourquoi ses plaintes n'ont-elles pas été écoutées? Ah! vous le savez bien, les révolutions nous emportaient d'abîmes en abîmes, et, par une fatale méprise, nous croyions monter de triomphe en triomphe. La révolution infectait de son venin les meilleurs esprits, et ce n'était pas quand on était affolé de liberté et de progrès, ce n'était pas au milieu de nos prospérités et de nos grandeurs qu'il fallait parler d'expiation. Repassez dans votre esprit les quatre-vingts ans écoulés depuis le vœu de Louis XVI. Quelle succession étonnante de constitutions et de dynasties! Quelles magnifiques espérances toujours conçues et toujours trompées! Que de révolutions et que de ruines! Vingt fois la France a paru défaillir, et s'est relevée vingt fois avec une facilité incroyable. Mais la révolution continuait, tantôt sous un nom, tantôt sous un autre; la victoire demeurait propice à nos armées sous tous les drapeaux; et le monde nous révé-

rait toujours comme la grande nation. Qu'a-t-il fallu pour nous rappeler à la justice, à la vérité, à la foi? La défaite, l'invasion, la guerre civile, et au milieu de ces abîmes entr'ouverts, un autre abîme chaque jour élargi, d'où montent des ténèbres visibles qui enveloppent la société tout entière! Ce ne serait rien d'être vaincu et ruiné, si la foi et les mœurs étaient demeurées debout. Mais il n'y a plus d'illusions possibles : tout a croulé, tout est fini, et c'est par la base qu'il faut reprendre et restaurer l'édifice. Nous voilà donc, remontant d'abîme en abîme, jusqu'au jour où le vœu de Louis XVI a été prononcé, et nous sommes résolus à le tenir. C'est quand il n'y a plus de ressources humaines, après la guerre étrangère et la guerre civile, que la France véritable, celle qui a gardé le culte de l'honneur, des traditions et des souvenirs, se tourne enfin vers le Sacré Cœur et l'implore avec les accents, trop longtemps oubliés, d'une religieuse accablée de railleries, d'une reine plus malheureuse sur le trône que la dernière des femmes de son empire, d'un roi qui sera dans l'histoire des rois de France, le second par la sainteté, le premier par le martyre.

Elle s'est réveillée, bon gré mal gré, au milieu même des épreuves de la guerre, cette dévotion si nationale et si française. Les fils des héros de la Vendée, Charette et Cathelineau, se sont souvenus que les braves en qui l'honneur de leur nom avait

commencé marchaient au combat sous l'étendard du Sacré Cœur. Ils ont appelé sous ce glorieux vocable les zouaves pontificaux ; les soldats du pape sont devenus les meilleurs soldats de la France, et l'étendard rajeuni du Sacré Cœur a paru avec une gloire incomparable dans les champs de Patay et de Loigny. Là, huit balles l'ont percé, mais huit braves l'ont tenu ferme, sept d'entre eux ont péri, mais le drapeau est resté à la France, Charette l'a gardé, Charette a pu dire en le montrant à ses volontaires de l'Ouest : Voilà le drapeau qui ne recule jamais; Charette a pu écrire sur ce drapeau percé de balles et taché du sang ennemi : le Sacré Cœur sauvera la France.

C'est la foi de nos évêques : séparés ou réunis, ils n'ont qu'un seul cri sur les lèvres, et dans les jours du péril national, ils ont voué leur diocèse, chacun en particulier, au Sacré Cœur de Jésus, avec tant d'unanimité et d'empressement que leurs paroles semblaient concertées par avance et leurs mains élevées et réunies, au-dessus du sang des batailles et de la fumée des combats, dans ces hauteurs sereines qu'habite la prière.

C'est la foi du grand prélat qui gouverne l'Église de Paris. Le successeur des Quélen, des Affre, des Sibour, des Darboy, s'est senti plus obligé que les autres dans cette grande entreprise, en montant sur ce siége empourpré du sang de trois martyrs, et où grondait avec tant de fureur le tonnerre de la

guerre civile. Il veut bâtir au Sacré Cœur un temple national, les offrandes s'accumulent dans ses mains, la place est choisie, les plans sont tracés, la première pierre sera bientôt bénite par la main du pontife: c'est un pontife qui accomplira l'œuvre que Jésus a demandée inutilement à nos rois, et le Sacré Cœur sauvera la France.

C'est la foi de toutes nos provinces, et l'on ne saurait dire laquelle se montre la plus empressée, la plus magnifique et la plus généreuse. Marseille voulait commencer le pèlerinage, mais Lille est accourue presque en même temps, et les deux extrémités de la France se sont réunies dès le premier jour auprès des autels de Paray. La Bourgogne le dispute à la Bretagne pour le nombre des pèlerins et l'éclat des bannières. L'Alsace et la Lorraine ont déjà visité le miraculeux sanctuaire les larmes dans les yeux, mais l'espérance dans l'âme, et le crêpe qui voilait leur drapeau n'a paru dans ces fêtes qu'un nuage destiné à se fondre devant le soleil de la justice, de la miséricorde et de l'amour. L'Alsace et la Lorraine sont toujours françaises, et le Sacré Cœur les rendra à la France.

C'est la foi de ces députés de l'Assemblée nationale qui ont si bien compris leur mandat et qui envoient, disons mieux, qui vont porter leur bannière à Sainte-Anne d'Auray, à Chartres, à Lourdes, à Paray-le-Monial. Agréez, ô Jésus, cette expression si haute et si touchante de la foi commune. Voilà

nos mandataires, soutenez leur zèle, animez leur courage, élevez-les à la hauteur de tous les devoirs, mettez-les au-dessus de tous les périls, sauvez, sauvez la France.

C'est la foi de Pie IX. Il regarde, il bénit du haut de son siége ce mouvement irrésistible qui entraîne la France entière dans ce pèlerinage national. Il ouvre les trésors de l'Église à tous ceux qui invoquent le Cœur sacré de Jésus. Il désespère, à force de santé, de sérénité et de grandeur d'âme, la révolution qui a tant de fois escompté les espérances de sa mort prochaine. La longueur de son pontificat n'est pas le moindre miracle de notre siècle, car ses ennemis tombent de toutes parts à ses pieds, et de tous les héros de cette guerre déclarée à Rome et à l'Église, le voilà bientôt seul vivant, seul debout, seul victorieux, ce glorieux vaincu de la politique, de la diplomatie et des armes. Ah ! c'est Jésus qui le garde, Jésus a entendu dans son cœur les voix qui lui crient de toutes parts : Sauvez Rome, sauvez le pape : *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis.* Jésus a entendu dans son cœur la voix du pape, qui répond à nos cris en s'écriant à son tour : Sauvez la France, c'est le bras armé de votre vicaire, c'est la fille aînée de votre Église. Et c'est pourquoi, confondant ensemble ces deux vœux et ces deux causes que rien ne séparera jamais, nous disons, nous chantons avec la même foi : Sau-

vez Rome et la France au nom du Sacré Cœur.

Il est donc notre Dieu, ce Dieu qui s'est révélé, il y a deux siècles, sous les modestes et tranquilles ombrages de Paray, à une humble religieuse, et qui lui a parlé de la France avec tant de douceur, de miséricorde et d'amour. C'est le Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis; c'est le Dieu des temps modernes comme des temps anciens; il est notre maître, notre roi, notre guide, le seul véritable, puissant et éternel; il est notre Dieu, il le sera toujours, car ce Dieu ne passe jamais: *Ipse est Dominus noster.*

Il est notre Dieu, et la France est son peuple. L'alliance antique est renouée, les traditions saintes se reprennent, la foi se restaure et élève son drapeau. Ah! peuple trop longtemps égaré, tu avais abjuré la croix de Jésus, écoute son cœur, reconnais sa bonté, renonce aux préjugés du siècle et aux passions de la chair. Ta vocation est d'être le peuple de Dieu; c'est ton honneur, c'est ta tradition, c'est ton histoire; voilà tout le secret de ton glorieux passé, voilà le dernier mot de ta régénération et de ton avenir: *Nos autem populus ejus.*

Il est notre Dieu, nous sommes son peuple; ce n'est pas tout, nous sommes les brebis de son pâturage. Il nourrit nos esprits des lumières de son Église; nos cœurs se repaissent à son école de la moelle des lions; ses tabernacles et ses autels

sont notre asile. Plus pasteur qu'il n'est roi, il se donne lui-même pour nourriture et pour breuvage. Son cœur à connaître, à aimer, à servir, à prêcher, voilà toute la loi, voilà tout le ministère ; à la vie et à la mort, le cœur de Jésus pour penser, sentir et vouloir, voilà toute la grâce. La France aux pieds de Jésus, voilà tout ce que nous souhaitons aujourd'hui à notre patrie, car ce vœu renferme tous les autres. Que la France revienne encore une fois à la tête des nations pour célébrer le vrai Dieu, se dire le vrai peuple, et mener le monde entier dans les pâturages éternels de la lumière, de la gloire et de l'amour !

X.

LA DÉVOTION DE LA FRANCHE-COMTÉ

AU SACRÉ CŒUR.

Sermon prononcé dans l'église métropolitaine de Besançon

POUR LA BÉNÉDICTION DES BANNIÈRES

DU PÈLÉRINAGE DE PARAY-LE-MONIAL, LE 19 JUIN 1873.

Ipse est Dominus noster, nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus.

Il est notre Dieu, nous sommes son peuple et les brebis de son bercail.

ÉMINENCE (1),

C'est pour la seconde fois que j'emprunte ce texte à l'Écriture, et la seconde application que j'en fais aujourd'hui est plus sensible, plus littérale encore que la première. La France, avec la dévotion au Sacré Cœur qui se réveille de toutes parts et qui provoque des manifestations si touchantes, peut bien dire de Jésus-Christ : *Oui, c'est là notre Dieu,*

1. Mgr le Cardinal Archevêque de Besançon.

nous sommes son peuple et les brebis choisies de son héritage. Mais, en m'enfermant dans l'horizon plus restreint de nos fidèles montagnes, je vois que la Franche-Comté et le diocèse de Besançon méritent aussi l'honneur de ces saintes paroles. Vous voilà, pèlerins du Sacré Cœur, debout sous la bannière de la province. Vous venez demander à un grand pontife ses bénédictions pour votre drapeau et ses prières pour votre voyage. Les pèlerins de Dole vous attendent au passage pour grossir encore votre cortége; demain matin vous entrerez dans le sanctuaire de Paray, en saluant, au nom de toute la Comté, ces lieux où Jésus a montré son cœur et dicté ses oracles; votre attitude, votre piété, vos offrandes, votre nombre, tout ici prend une voix pour multiplier vos leçons et vos cœurs, pour vous faire dire, plus éloquemment que tous mes discours, en qualité de mandataires de la province: *Jésus est notre Dieu; nous sommes son peuple et les brebis choisies de son héritage.*

Devant cette foule qui se mêle à vos rangs, à Dieu ne plaise que je vous oublie, pieux confrères du saint Sacrement, à la demande de qui je suis monté dans cette chaire. Ah! qui peut mieux jouir que vous de ce réveil de la foi? Qui est plus digne que vous d'ouvrir ce cortége et de commencer, dans la procession de ce jour (1), les solennelles expiations

1. Le jour octaval de la Fête-Dieu.

que Jésus lui-même a demandées pour le vendredi qui suit le jour octaval de la Fête-Dieu? Ce n'est plus, comme dans les années précédentes, une nef, hélas! presque vide et un petit nombre d'adorateurs fidèles groupés autour des tabernacles. Vous voilà aujourd'hui à la tête de toute la province, votre piété en est singulièrement consolée, vous répétez avec une foi plus vive que jamais ce que vous avez toujours proclamé: *Jésus est notre Dieu, nous sommes son peuple et les brebis choisies de son bercail.*

Écoutez donc dans les sentiments de cette noble et fervente unanimité, et vous confrères du saint Sacrement, et vous pèlerins de Paray-le-Monial, pourquoi j'applique ce texte à cette ville, à ce diocèse, à toute cette province. Ce sont les annales du Sacré Cœur en Franche-Comté qui feront tout l'objet de ce discours. Il est intéressant de les lire et de les entendre, quand on va y ajouter une si belle page.

Le diocèse de Besançon fut l'un des premiers où pénétra la dévotion au Sacré Cœur, et du vivant même de la bienheureuse Marguerite-Marie, les révélations de cette humble religieuse faisaient déjà le charme et l'entretien de nos cloîtres. Cette pieuse initiative appartient aux maisons de la Visitation qui peuplaient la province. Gray, Dole, Salins, Besançon, le cédaient à peine à Dijon et à Annecy

pour le nombre et le mérite des filles de saint François de Sales. Le saint évêque de Genève avait honoré nos autels par sa piété et nos chaires par sa parole. Sainte Jeanne de Chantal avait reçu dans son voyage à Besançon les marques les plus éclatantes de l'admiration populaire. Nos familles les plus anciennes se faisaient une gloire de donner leurs filles à l'institut qui se recommandait par tant de sainteté et d'éclat, et elles entretenaient avec ces âmes d'élite des rapports fréquents, des échanges de service, des correspondances qui, sans nuire à la régularité du cloître, rendaient le foyer plus accessible à toutes les impressions de la foi et à toutes les pratiques de la dévotion bien entendue.

Un grand pontife, que la reconnaissance publique a proclamé le Borromée de la Franche-Comté, occupait alors le siége de Besançon. La réputation d'Antoine-Pierre de Grammont avait dépassé les limites de la province, on en parlait avec autant de respect que d'honneur, et il était cité parmi les évêques les plus recommandables du royaume. Le missel et le bréviaire édités par ses soins attestent que les révélations de Paray lui avaient inspiré une douce confiance, car on y trouve la messe votive du Sacré Cœur, et c'est un des premiers livres liturgiques où elle ait été insérée. Les deux autres prélats que cette maison fameuse a donnés, après Antoine-Pierre, à notre siége métropolitain, con-

tinuèrent cette tradition de piété ; l'office du Sacré Cœur fut célébré jusqu'à la révolution avec une ferveur marquée par le clergé sorti du séminaire de MM. de Grammont ; et quand Clément XIII eut fait de la solennité du Sacré Cœur une dévotion universelle, nulle province ne l'embrassa avec plus d'ardeur que la Franche-Comté, nulle province ne donna à ce cœur adorable des adorateurs plus fervents. Témoin, pendant les épreuves de la révolution, les correspondances de nos prêtres exilés ou déportés, où cette dévotion sainte est invoquée avec tant de confiance. Témoin nos meilleurs prêtres franc-comtois, les Cuenet, les Varin, les Boursières, qui s'enrôlèrent, soit pendant l'exil, soit après leur retour, dans la congrégation du Sacré Cœur, et qui préparèrent, sous ce vocable béni, la restauration de la compagnie de Jésus.

Pendant que Pie VII la rétablit dans l'univers entier, deux prélats achèvent, par leurs soins, leur zèle et leurs bienfaits, le rétablissement de l'enseignement, de la discipline et de la piété dans le diocèse de Besançon. Ni Mgr de Pressigny, de si grande mémoire, ni Mgr de Villefrancon, en qui la Comté aimait tout à la fois un fils et un pasteur, n'omirent la dévotion au Sacré Cœur parmi les pratiques propres à nourrir la foi de leur diocèse. L'office s'en fit avec pompe dans toutes les paroisses ; le chant et les paroles en devinrent populaires ; le clergé et le peuple l'adoptèrent avec un égal em-

pressement ; et c'est à partir de cette époque que la solennité du Sacré Cœur compte en Franche-Comté parmi les fêtes les plus chères aux âmes pieuses, les plus fécondes en fruits de salut, les plus signalées par le nombre, la ferveur et l'éclat des communions. Vous eûtes part aussi à cette œuvre de restauration et de prière, maison du Sacré Cœur de Besançon, si habile à former la jeunesse chrétienne, si agréable à toute la province par votre dévouement, et qui élevez aujourd'hui la troisième génération de nos filles dans les sentiments qui ont fait l'honneur et le salut des deux premières.

Cependant Dieu nous réservait, dans ses desseins de miséricorde, un prélat plus spécialement destiné encore que tous ses prédécesseurs à propager et à faire valoir la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Le duc de Rohan avait goûté cette dévotion dès l'âge le plus tendre ; il la pratiqua dans le monde avec une rare ferveur, et quand il eut quitté le monde pour l'Église, ce fut sa première et sa plus douce pensée au commencement de ses principales actions. C'est au Sacré Cœur qu'il se voue et se dédie le jour de son ordination sacerdotale, il écrit de sa main cette touchante dédicace, il la répète dans toutes les grandes circonstances de sa vie, il la propose à sa famille et à ses amis, il invite la jeune noblesse, dont il se fait le patron, à se consacrer comme lui au service de Dieu sous le vocable qui doit être pour la France la source de tant de grâces.

Élevé sur le siége de Besançon, sa pensée favorite ne le quitte jamais. Dans le manuel de piété qu'il compose pour l'éducation des petits séminaires, la consécration au Sacré Cœur est une des plus belles pages sorties de sa plume. Il orne et restaure plusieurs chapelles de cette métropole, il en dédie une à la sainte Vierge, une autre au Sacré Cœur, et partage ainsi entre Jésus et Marie les effusions de son âme et les magnifiques témoignages de sa foi. C'est là qu'il était tout entier. O saint pontife, vous aviez donc le pressentiment de nos disgrâces, de nos besoins, de notre nouvelle ferveur; vous pressentiez ce grand pèlerinage; vous prépariez cette église pour y recevoir, sous le vocable du Sacré Cœur, les députations de tout votre diocèse! Vous voilà encore agenouillé au milieu de votre peuple, les yeux et les mains tournés vers le Seigneur, dans cette attitude à la fois si noble et si recueillie que le ciseau de l'artiste a si bien exprimée sur ce marbre vivant. J'irai plus loin, ma paroles passe les monts et traverse les mers, elle éveillera dans l'église de la Trinité, au mont Pincius, dont vous étiez le titulaire, ce cœur qui a tant aimé le diocèse de Besançon, et qui est allé chercher à Rome, il y a quarante ans bientôt, le lieu de son repos; ce cœur, qui n'est plus qu'une humble poussière, tressaillira au bruit de nos cantiques, et il en sortira une voix pour s'écrier avec nous: Sauvez Rome, sauvez la France, sauvez la Franche-Comté, au nom du Sacré Cœur!

Les exemples du cardinal ont porté leurs fruits. Deux prêtres sortis de son chapitre et de son clergé sont allés s'asseoir sur le siége d'Autun et travailler à la gloire du Sacré Cœur, en même temps qu'au procès canonique de la bienheureuse Marguerite-Marie. L'un, Mgr d'Héricourt, a préparé cette béatification; l'autre, Mgr de Marguerye, en a vu la fête solennelle: c'était pour l'un et l'autre une véritable grâce d'avoir été formés à l'école du cardinal de Rohan. Ce fut pour eux une sainte joie de continuer, sous les auspices du Sacré Cœur, dans les lieux honorés par les révélations de la Bienheureuse, ces nobles relations d'amitié et de bon voisinage qu'ils avaient commencées avec le diocèse de Besançon. Votre Éminence n'y a point manqué, et les deux évêques qui se sont faits les ardents promoteurs de la cause de la bienheureuse Marguerite-Marie ont trouvé en vous le digne héritier du siége, de la pourpre et des vertus de celui qu'ils ont honoré toute leur vie comme un bienfaiteur, et qui les traitait lui-même comme ses plus fidèles amis. Doux et agréable commerce! sacrés souvenirs! Les fêtes que Paray a célébrées en 1865, et auxquelles présidait Votre Éminence, en ont ravivé tous les charmes. Votre clergé et votre peuple vont visiter aujourd'hui le sanctuaire où vous avez encensé et glorifié, il y a huit ans, les reliques de la bienheureuse. Vous y avez porté le premier les hommages de la Comté, voilà qu'ils y

portent à leur tour votre nom, votre image, vos vœux, et surtout le souvenir de la consécration solennelle que vous avez faite au Sacré Cœur de Jésus de nos personnes, de nos biens, de nos familles, de la Comté tout entière, dans des circonstances récentes si critiques, mais si décisives pour le salut du pays.

Strasbourg était tombé... Que le premier dignitaire de l'Église de Strasbourg (1) me pardonne de raviver ainsi ses plus cruels souvenirs, la première fois qu'il vient s'asseoir dans cette métropole parmi les dignitaires de l'Église de Besançon. La religion et la patrie honorent d'une commune voix sa noble conduite, tous les cœurs s'ouvrent sur son passage, et nos sympathiques regrets pour son exil lui disent toutes nos espérances pour son retour. Strasbourg était tombé, l'Alsace et la Lorraine étaient envahies et la Franche-Comté menacée de toutes parts. De quel côté Werder tournera-t-il ses armes victorieuses ? On l'ignore ; mais l'archevêque de Besançon sait où il doit tourner ses regards. Il ordonne un *triduum* de supplications publiques. La prière, le jeûne, l'aumône, avaient été indiqués par le premier pasteur dans ces trois fameuses journées des 20, 21 et 22 octobre 1870, choisies par l'heureux vainqueur de Strasbourg pour fondre à l'improviste sur la ville de Besançon. O merveilleux

1. M. l'abbé Rapp, vicaire général de Mgr l'évêque de Strasbourg.

effet de la confiance témoignée au Sacré Cœur ! Rien n'était prêt, excepté la prière; mais la prière a suffi pour nous sauver. Le pont de Cussey arrête les Allemands pendant sept heures; Châtillon les brave pendant deux jours; trente mille ennemis reculent devant ces rochers dont ils n'ont pas mesuré les hauteurs ni sondé les replis; l'invasion est retardée de quatre mois pour nos montagnes, et Besançon, plus heureux encore, ne sera jamais foulé par le pied de l'étranger. Non, jamais vœu n'a été plus opportun, jamais détresse plus grande n'a été plus divinement secourue. A Marie, notre mère, tous les témoignages de l'affection filiale. Aux saints Ferréol et Ferjeux, nos apôtres, reconnaissance et souvenirs. Mais au Sacré Cœur de Jésus respect, gloire, amour, au-dessus de Marie, des anges et des saints. C'est notre dévotion au Sacré Cœur qui nous a valu le courage des héros de Cussey, la belle résistance de Châtillon, le salut de nos murailles et de toute la contrée. Respect, gloire, amour, au Sacré Cœur de Jésus !

Il y a trois ans bientôt que nous célébrons cette délivrance; mais la délivrance n'est pas complète, et voilà pourquoi nos supplications continuent. Les plus cruels de nos ennemis sont encore sous les armes, et ce n'est pas avec le glaive, mais avec la prière qu'on obtient la victoire. En avant ! en avant ! sous l'étendard du Sacré Cœur ! Guerre à l'impiété qui déprave et qui souille nos esprits ! Guerre aux

fausses lumières qui nous égarent, au vain progrès qui nous séduit, aux mauvaises mœurs qui nous affaiblissent! Guerre à Satan, l'auteur de cette révolution qui continue à dévorer le monde et qui attaque, sous le nom d'une liberté menteuse, d'une égalité jalouse et d'une barbare fraternité, la religion, la propriété, la famille, la patrie, l'humanité tout entière.

Cette guerre, il y a longtemps que nous la soutenons au nom du Sacré Cœur, et que notre fidèle province a pris cette noble image pour combattre les combats du Seigneur. Dans combien de maisons ce signe n'a-t-il pas été arboré depuis trente ans! La femme craignant Dieu l'a placé, à l'insu d'un mari infidèle ou indifférent, dans son oratoire domestique. La fille s'est tournée vers ce cœur enflammé d'amour et couronné d'épines pour y trouver la règle de son dévouement et de son obéissance. Peut-être n'est-ce qu'une humble servante qui vous a défendus et protégés, en plaçant ce cœur adorable au milieu des plus vils objets du foyer domestique. Qu'importe, vous n'en avez pas moins été regardés, consolés, bénis, par celui qui regarde les petits, qui console les affligés et qui bénit les pauvres. O mon Dieu! que de grâces obtenues! que de mères consolées, que de filles demeurées chrétiennes sous ce signe d'honneur et d'amour! Mais ce n'est plus dans le secret que vous voulez adorer ce signe auguste, voilà que vous le

mettez sur votre poitrine. Ce n'est plus au fond de l'oratoire que vous l'invoquez, voilà que vous réunissez vos bras pour le lever bien haut, le tenir bien ferme, le déployer au grand soleil, le mener triomphant et glorieux à travers les deux Bourgognes. Quel noble défi au respect humain! quelle manifestation de foi catholique française et comtoise! Je vois sur ces drapeaux vos noms et vos armes, le nom et les armes de nos cités, de nos congrégations, de nos monastères et de nos colléges. Aucun soldat ne manque à l'appel. En avant! en avant! sous l'étendard du Sacré Cœur! Dieu de clémence! sauvez Rome, sauvez la France, sauvez la Franche-Comté si fidèle à Rome, si dévouée à la France, sauvez la Franche-Comté au nom du Sacré Cœur!

Va, noble étendard de la Comté, tu n'es pas indigne d'entrer le 20 juin dans le sanctuaire de Paray et de monter à l'autel, après ce drapeau troué des balles de l'ennemi, reste glorieux des journées du Mans, de Loigny et de Patay, que Charette va rapporter ce jour-là, du fond de la Bretagne, dans le monastère où il a été brodé par de pieuses mains. Tu peux regarder sans pâlir le drapeau de nos zouaves, car tu portes dans cette fête le souvenir de tous nos braves Comtois qui ont succombé depuis vingt ans en combattant pour le pape et pour la France; tu y portes les larmes de leurs mères, les consolations et les espérances de

leurs familles, les sentiments d'honneur et de fidélité d'une grande province qui a donné au pape et à la France son sang le plus pur et le plus généreux ; tu y portes, tu y justifies le cri de guerre de nos Dufournel : En avant ! en avant ! Salut encore une fois, jeunes Graylois, sacrés par la gloire, ô vous qui fûtes si vraiment frères par la naissance, par les sentiments, par la destinée, et qui n'avez été séparés ni dans la vie ni dans la mort. Pèlerins de Paray, faites une place à ces grandes ombres sous votre drapeau ; Charette croira les revoir et les entendre encore, au seul nom de la Franche-Comté. Il les a connus, aimés, honorés plus que personne ; il les a menés à la bataille ; il les a ensevelis dans leur manteau de soldat, et il est allé jusqu'à la fin prier sur leur tombeau. Il me semble que demain, quand la bannière de la Comté rencontrera la bannière des zouaves dans le sanctuaire de Paray, leurs plis frémiront ensemble d'un commun souvenir et d'une commune espérance, et que de ce tombeau lointain qui garde sur les bords du Tibre les cendres de nos Dufournel, il partira un cri pour dire aux pèlerins franc comtois : En avant ! toujours en avant ! dans la foi, dans la justice, dans l'honneur, dans la piété ; il partira un cri pour dire à Jésus : Sauvez Rome, sauvez la France, sauvez la Franche-Comté au nom du Sacré-Cœur !

A côté de cette bannière, symbole de courage et

de foi, vous offrez un cœur, symbole d'amour et d'union. Voilà nos armes, voilà nos représailles, voilà nos réponses à l'impiété. Ce cœur renferme les noms des pèlerins, mais nous demandons à Jésus d'y écrire à côté des nôtres les noms de tous les pécheurs qui l'offensent sans le connaître, et sur lesquels il nous appelle à verser les larmes de notre charité. Ce cœur ne parle que d'oubli, de pardon, de miséricorde et d'amour. Pardon, mon Dieu, pardon ! A votre école, nous ne savons qu'oublier, pardonner et bénir. Pardon, mon Dieu, pardon ! Si la foudre éclate, qu'elle n'atteigne que le juste, mais qu'elle éclaire l'impie en nous frappant ; qu'elle touche le pécheur en nous renversant à vos pieds ; et que l'étincelle sacrée de la foi, de l'espérance et de l'amour, en s'éteignant dans les derniers battements de notre cœur, aille allumer ces grandes vertus dans toutes les âmes qui ne les pratiquent pas encore. Une seule âme, un seul cœur, ô Jésus, dans l'Église, dans la nation, dans la province, dans la cité, dans la famille, partout votre cœur et rien que votre cœur. Sauvez Rome, sauvez la France, sauvez la Franche-Comté au nom du Sacré Cœur.

Mais j'ai trop retardé les bénédictions qui attendent ce noble pèlerinage. Vous les avez promises, Monseigneur, avec cet empressement paternel qui accueille toutes les saintes entreprises : elles tomberont à la fois de vos yeux, de vos mains, de votre

cœur ; c'est votre âme tout entière, votre âme de pasteur et de père, qui se fond et qui se répand pour bénir ces prêtres. ces fidèles, ces paroisses, ces communautés, qui s'agenouillent à vos pieds. Nous nous relèverons sous votre parole avec un nouveau courage ; quand ces mains qui tant de fois se sont étendues sur nos têtes auront encore imploré pour nous les lumières d'en haut, nous nous sentirons bénis à jamais dans tous nos intérêts et dans toutes nos démarches. Ce n'est pas pour deux jours que nous nous mettrons en marche, c'est pour toute la vie ; Paray n'est qu'un point d'arrêt dans le grand pèlerinage du ciel ; à Paray les prières de la station, au ciel la louange ; à Paray la halte du grand combat, au ciel la couronne.

XI.

LES ESPÉRANCES DE LA FRANCE

A L'ÉCOLE DU SACRÉ CŒUR.

Domine spes, spes mea à juventute meâ.
Seigneur, vous avez été mon espérance dès ma jeunesse.
(*Ps.* LXX, 5.)

La dévotion au Sacré Cœur n'est pas seulement une dévotion catholique, c'est aussi une dévotion nationale et française par son origine, ses précurseurs, ses apôtres, ses sanctuaires, ses bienfaits et ses promesses. Dans cette dévotion si française notre province et notre diocèse peuvent bien réclamer une part glorieuse, puisque les évêques, le clergé, le peuple du diocèse de Besançon, ont témoigné dans tous les temps une foi si profonde et si vive au Sacré Cœur de Jésus. Il faut vous dire à présent les espérances que nous fondons sur cette dévo-

tion pour notre régénération patriotique et sociale. Ce sont les espérances d'une âme française que je viens exprimer au pied des saints autels. Je les confie au cœur de Jésus et je le supplie de les bénir. La lumière se lève sur nos intelligences ; que Jésus les illumine et les féconde. Les cœurs affadis commencent à battre plus haut et plus ferme ; que Jésus les soutienne et les élève encore. Le caractère se redresse ; que Jésus l'affermisse, le consolide et lui rende à tout jamais l'honneur, la franchise et la loyauté. Voilà les espérances dont je viens vous entretenir au nom du Sacré Cœur.

I. Il y a des races nées pour connaître, embrasser et garder la vérité. Leur esprit, naturellement droit et juste, hait naturellement l'erreur, comme leurs yeux détestent les ténèbres et aiment la lumière. Or telle est, par excellence, la race française. Accusez-la d'être vive, légère, impressionnable, de se laisser duper par la piperie des mots et entraîner à tous les excès avec une facilité incroyable, vous n'aurez que trop de preuves à l'appui de ce reproche. Mais que les ténèbres de l'erreur puissent s'acclimater sous notre beau ciel et nous voiler à jamais le soleil de la vérité, voilà ne que l'histoire dément à chaque page. L'arianisme c'a séduit nos ancêtres qu'un instant et seulement dans quelques Églises, malgré toutes les ressources de la subtilité et tous les prestiges de la puissance

publique. Le protestantisme n'a gagné qu'un petit nombre de nos provinces, et sa décomposition profite tous les jours à la vraie foi. Le jansénisme, cette hérésie plus discrète, mais aussi dangereuse, n'a pas laissé de racines dans les âmes, après avoir rétréci, aigri et bouleversé un moment tant d'esprits supérieurs. Le schisme constitutionnel est passé sans retour, et on n'en essaiera jamais une nouvelle édition. Il reste le culte des loges maçonniques; mais ceux qui y croient peuvent s'en prendre à leur jugement faux et à leurs yeux malades de se plaire en de pareilles ténèbres; ceux qui l'exploitent sans y croire et qui en font l'instrument de leur ambition se moquent d'eux-mêmes et de leurs dupes avec une égale raison. Toutes ces hérésies et ces sectes sont d'ailleurs d'importation étrangère. Pas une qui soit sortie d'une tête française. Arius appartient à l'Orient, Luther à l'Allemagne, Jansénius à la Hollande, la franc-maçonnerie à l'Écosse, et c'est de l'Angleterre que sont venus les libres penseurs. Les docteurs du mensonge viennent demander à la France sa curiosité, son zèle, son argent, sa langue, ses passions, tout, jusqu'à ces généreux entraînements qui l'emportent et qui l'égarent avec tant de facilité; mais ils n'ont jamais pu forcer ni conquérir cette intelligence naturellement droite et forte qui la caractérise. On a semé à pleines mains l'ivraie dans le champ de la France; cette ivraie a étouffé çà et là quelques

bonnes plantes ; elle a levé parfois une tête superbe mais le champ est resté au semeur de l'Évangile et le bon grain y porte encore au centuple des fruits de grâce et de salut.

Nous sommes arrivés à l'une de ces époques décisives où la moisson se fait et où le froment de Jésus-Christ se démêle enfin de la paille impure et destinée au feu. Nous avions souvent demandé : « Où sont les vrais justes ? O Jésus ! ô sainte Église ! que reste-t-il pour votre partage ? » Il nous semblait que la lumière était obscurcie dans presque toutes les intelligences ; que dans ce triste et rapide déclin de la foi publique, la France commençait à préférer la nuit au jour, le mensonge en crédit à la vérité méconnue, et qu'elle allait descendre enfin parmi les royaumes où règnent les ténèbres. Que de fois n'avait-on pas déjà acclamé son entrée dans le cercle infernal ! Les puissances d'en bas s'étaient levées pour la féliciter d'avoir abjuré le Christ et l'Église. Elles lui disaient avec la superbe ironie dont parle le prophète : *Astre brillant, fils de l'aurore, comment es-tu tombé des cieux ? Te voilà blessé à mort et devenu semblable à nous* (1). Vous vous étiez trompées, nations étrangères, la France ne s'est point assise parmi les infidèles. La France exile ses prêtres et ses religieux, mais elle les rappelle ; la France ferme ses temples, mais elle les

1. *Is.*, XIV, 12.

l'œuvre avec éclat; la France oublie le Dieu de ses pères, mais cet oubli n'est que passager; la France met au service du blasphème et de l'impiété des plumes vénales, des langues envenimées, des bras toujours prêts aux émeutes et aux révolutions, mais elle a aussi des plumes qui vengent savamment la vérité, elle a des langues qui enseignent éloquemment la justice, elle a des bras qui se lèvent au jour marqué, l'épée à la main, et quand cette épée, plus lourde et plus décisive que celle de Brennus, tombe dans la balance des destinées humaines, ce n'est pas le cri de Brennus que l'on entend dans la France rassurée. Le Français armé par la religion et par la justice n'a jamais dit: Malheur aux vaincus! Il lui suffit de dire, pour être redouté: Honneur à la foi, à la vertu, au dévouement! Honneur et liberté aux chrétiens!

Eh bien! nous commençons à respirer, dans une atmosphère meilleure, cet air de liberté et de lumière que la foi nous a fait et dont la France est demeurée à son insu enveloppée et pénétrée depuis quatorze siècles. Fausses lueurs, vains progrès, vieilles étiquettes, honteuses complaisances, misérables compromis, sourires partagés entre la vérité et l'erreur, doutes et incertitudes de l'âme, querelles et chicanes entretenues aves cet esprit frondeur qui se fait pire qu'il n'est et qu'il ne peut, tout cela est indigne de nous, tout cela n'est pas net, tout cela n'est pas clair, tout cela n'est pas

français. Il est dans nos traditions de ne pas hésiter, de ne pas transiger, de signaler la lumière quand nous la voyons et de lui livrer, sans réserve et sans retour, toute l'étendue et toute la profondeur de notre intelligence. Il est dans nos traditions de courir de Tolbiac à Reims, après avoir chassé les idolâtres, de Reims à Vouillé pour chasser les ariens, de Vouillé à Poitiers pour chasser les musulmans, de Poitiers à Rome pour rétablir le pape, de Rome à Jérusalem pour conquérir le tombeau de Jésus-Christ, de Jérusalem à Tibériade, à Nicopolis, à Tunis, à Lépante, à Navarin, à Alger, à Pékin, partout où Jésus-Christ nous appelle au secours de son vicaire, de son Église, de ses missionnaires et de ses fidèles ; partout où il faut non discuter, mais affirmer ; partout où le glaive, la parole, le cœur, peuvent dire, d'un mot, d'un geste, d'un mouvement: « Je crois ! et c'est parce que je crois que je parle, que je veux qu'on m'entende, qu'on me voie, que chacun le sache, et que personne n'en doute. » Voilà la foi réveillée, affirmée, éclairée, renouvelée comme aux anciens jours ; la foi vraiment traditionnelle, nationale, française ; hier c'était la foi des croisades, aujourd'hui c'est la foi des pèlerinages. Presque toutes les croisades étaient françaises, parce qu'il y fallait l'initiative, la hardiesse, l'oubli de soi-même propres à notre nation. Presque tous les pèlerinages sont français, parce qu'il faut les mêmes qualités et la même foi. La

France se retrouve sous la bannière de Clovis, de Pepin, de Godefroi, de Jeanne d'Arc. Elle est bien à l'Église, elle en demeure la fille aînée, elle en revendique le titre et les droits, elle en voit la lumière, elle en jouit, elle l'acclame, elle la bénit, et c'est pourquoi j'espère pour elle sous la bannière du Sacré Cœur. *Spes mea Deus.*

II. J'espère pour la France, parce que son cœur commence à battre plus haut et plus ferme.

Voici encore un trait de notre nationalité qui commence à reparaître. Autrefois nous donnions sans compter et nous nous donnions nous-mêmes avec une facilité prodigieuse, sans nous informer trop ni où serait notre profit, ni si nous courions quelque risque pour notre vie. Cette générosité et cette grandeur d'âme ont valu à la France une place à part dans l'histoire du monde. Chacun convenait qu'elle excellait à former trois sortes d'âmes, le soldat, le missionnaire et la sœur de charité, parce qu'il n'y avait point de nation à qui l'esprit de sacrifice fût plus familier. Ce qui semblait héroïque pour d'autres nations passait pour une qualité naturelle à la nation française. Or, cet esprit national de sacrifice et de dévouement est incompatible avec l'esprit révolutionnaire, qui est un esprit d'égoïsme. La révolution avait rêvé de nous corrompre par le culte de la matière, l'amour de l'argent, le désir immodéré des biens de ce monde, le

prodigieux attachement aux aises et aux superfluités de la vie. La révolution nous avait collés à la terre, et elle nous tenait le cœur penché sur les choses présentes, avec un oubli profond, peut-être avec un mépris à peine déguisé pour l'avenir éternel. Voilà comment notre cœur s'est affadi et corrompu. Était-ce donc là notre chère France?

Non, et c'est ici que je vous adjure de vous chercher, de vous retrouver, de vous reprendre, de sortir enfin de dessous vos ruines. Ah! de grâce! ne trahissez pas la patrie, ne démentez pas les espérances que vous lui faites concevoir aujourd'hui. Elle veut s'élever, retrouver son rang, suppléer à la force par le courage, au nombre par le zèle, et redevenir grande, forte, honorée. Mais il lui faut des cœurs qui ne s'amollissent pas dans les délices et qui ne redoutent ni la peine, ni l'ennui, ni le travail, ni le devoir, ni la sueur, ni le sacrifice. Il lui faut des sacrifices complets, durables, permanents. Il lui faut des héros. Des soldats dans les camps, fermes contre les séductions de la chair et du sang, pour demeurer fermes contre la mitraille de l'ennemi. Des prêtres à l'autel, pour qui l'autel soit un autel d'immolation encore plus qu'un autel entouré d'encens et d'honneurs. Des religieuses dans les cloîtres, pour donner à la prière plus d'élan, de grandeur et d'efficacité; des religieuses dans les hospices, pour qu'il n'y reste pas un orphelin sans être adopté, un malade sans être soigné, un soldat

sans être recueilli et pansé, un mort sans être enseveli par des mains fraternelles et pleuré par des yeux attendris. Voilà ce que nous demandons au cœur de la France, quand elle aura reposé sur le cœur de Jésus. Comment ne pas sentir son cœur échauffé par ce cœur divin, quand on se rappelle comment Jésus a été pour Jérusalem un citoyen plein d'amour, pour Lazare un ami plein de tendresse, pour ses disciples un maître plein d'affection et d'indulgence, pour son Église un époux fidèle, pour toute l'humanité un modèle, un père, une mère, et plus que citoyen, ami, époux, modèle parfait, plus que père et plus que mère, puisqu'il est Dieu ! Non, ce n'est pas une école de pure spéculation que Notre Seigneur Jésus-Christ ouvre dans la dévotion au Sacré Cœur, mais une école toute pratique. Il l'ouvre à la France, parce que la France est plus digne qu'un autre peuple de la comprendre et d'y entrer. Il l'ouvre aujourd'hui, parce qu'elle a aujourd'hui un besoin tout particulier de ces souvenirs, de ces leçons, de ces exemples divins. Il signale un sanctuaire, mais ce sanctuaire, connu depuis deux siècles, n'avait jamais rien vu qui approchât d'un tel concours. L'asile de la bienheureuse Marguerite-Marie s'étonnerait de toute cette foule, si l'on peut s'étonner de quelque chose dans les lieux où Jésus s'est montré et où il a parlé. Mais il faut bien reconnaître que, pour soulever et entraîner d'un même mouvement tant

de pèlerins, hommes, femmes, enfants, vieillards, prêtres et fidèles, grands et petits, riches et pauvres, le même jour, vers le même point, avec une telle vivacité et un tel abandon, il faut autre chose que la mode, l'opinion, la curiosité même pieuse, il faut le besoin de tous les cœurs, il faut le souffle d'en haut, le souffle de Dieu.

Soulevez-nous donc, ô Jésus, au-dessus de ce monde, arrachez-nous à ses vanités et faites-nous regarder en pitié toutes ses bassesses. Nous avons la ferme espérance que vous ne nous avez pas enlevés si haut pour nous laisser retomber sur la terre du poids de nos passions. Les ailes de la vapeur qui nous emporte vers Paray sont bien rapides, mais ce n'est qu'une pâle image des ailes que vous donnerez à nos cœurs pour les tenir, sous votre regard, dans cette région sereine et lumineuse où habitent les grands sentiments et les grands courages. Périsse la vanité, périsse l'intérêt, périsse le plaisir, périsse l'égoïsme, qui est le propre d'une nation condamnée et perdue ! Que nous servirait-il d'être les pèlerins de Paray si nous n'en rapportions pas un meilleur cœur et de plus nobles sentiments ! On nous attend au retour et on nous demandera compte de la grâce reçue. Forçons les respects de l'impie à force de vertus. Ce n'est pas un battement d'une heure qui mettra la France à l'unisson du cœur de Jésus, il faut des années de dévouement, des sacrifices et des holocaustes par milliers. O

Jésus, soutenez-nous à cette hauteur, vérifiez, justifiez, augmentez, glorifiez toutes les espérances de la France : *Spes mea Deus !*

III. Avec un esprit juste et un cœur généreux, la France a par nature un caractère franc et loyal qui tient tout ensemble et à la justesse de l'esprit et à la générosité du cœur. Cependant la révolution l'altère et le change tous les jours, et peu à peu le caractère le plus honorable qui soit au monde deviendrait méconnaissable.

Ce qui frappe au milieu de tant d'événements qui renouvellent la face du pays, c'est la facilité déplorable avec laquelle on s'accommode à tous les changements, à tous les régimes, aussi bien qu'à toutes les doctrines, en sorte que nous ménageons, au détriment de la justice et de l'honneur, tous les maîtres possibles. Nous sommes devenus tristement capables, non-seulement de tout supporter, mais de tout acclamer, pourvu qu'on nous laisse notre repos, nos biens et nos places. L'abaissement des caractères est le signe le plus caractéristique de notre décadence nationale. Les étrangers nous la reprochent, les ennemis nous en raillent, et, nous voyant toujours divisés, toujours prêts à fléchir le genou devant l'idole du jour, toujours avides de repos, de places et d'argent, on nous regarde comme ces Romains dégénérés à qui il ne fallait que du pain et des spectacles, ou comme une autre Pologne, dont le

partage est déjà réglé, et sur qui le patriotisme n'a plus qu'à jeter un cri d'adieu et de désespoir : *Finis Poloniæ !*

Oui, c'est quand les caractères s'effacent que les peuples commencent à être effacés de la terre par la main de Dieu, parce qu'ils n'ont plus ni destinée, ni mission, ni moyens propres pour remplir le rôle spécial qui leur était réservé dans les desseins de la Providence. Mais par où commence cette décadence, sinon par les convictions, les sentiments et les devoirs de la religion ? C'est lorsque l'on a cessé d'être un franc et loyal chrétien que l'on commence à devenir un citoyen médiocre. On ne sert son pays que dans la mesure où l'on sert son Dieu ; l'homme qui rougit de son autel ne tarde pas à rougir de son drapeau, et le Français qui tourne le dos à la croix n'ira pas loin sans tourner le dos à l'ennemi. Le jour où l'on a mis en question si la France était encore la France, ç'a été le jour où l'on pouvait se demander, à cause de la lâcheté de ses mœurs, si elle était encore chrétienne. Chrétien et Français, c'est tout un pour la doctrine, l'honneur et la loyauté du caractère.

Eh bien ! nous concevons pour l'avenir de meilleures espérances, après le spectacle que la France donne aujourd'hui. Elle vote un temple et des autels au Sacré Cœur ; elle en arbore le signe sur sa poitrine ; elle en lève l'étendard dans les combats. C'est la première fois depuis les croisades qu'un

drapeau chrétien a été porté par la France au milieu de la fumée des batailles; c'est la première fois que les hommes prient publiquement au milieu de leurs femmes et de leurs enfants; c'est la première fois que l'on peut compter autant d'hommes que de femmes dans les démonstrations publiques. Ce que nous voyons, ce n'est plus, comme dans les sociétés de Saint-Vincent de Paul, une élite seulement, c'est une foule; cette foule se compose de soldats, de paysans, de prêtres, de magistrats, d'hommes de lettres, d'écoliers et d'étudiants; cette foule, c'est la France lettrée, pensante, studieuse, agissante, c'est la France de l'avenir!

Voilà donc le respect humain tué et anéanti! Nos convictions sont affirmées et nos devoirs remplis; notre caractère se relève, nous sommes chrétiens. Cherchez, vous ne trouverez pas un motif humain qui puisse expliquer cette conduite. Nous n'attendons rien des hommes que des injures et des mépris, et cette attente n'est guère trompée. Mais nous attendons de Dieu qu'il nous affermisse et qu'il nous consolide, qu'il nous fasse la grâce de nous tenir toujours debout, qu'il nous rende enfin, pour tous les devoirs de la vie civile comme pour tous les devoirs de la vie religieuse, le courage, l'énergie et l'honneur. Un Français doit aller partout le cœur ouvert et la tête haute, au scrutin comme au pèlerinage, à la bataille comme au scrutin, à l'église comme à la bataille. Civil, politique,

religieux, le devoir est toujours le même. C'est un axiome de décadence que de dire : « Le difficile, dans le temps où nous sommes, n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître. » Il y a là trop de précaution, et ce sont des faiblesses déguisées sous des traits d'esprit. Le difficile n'est guère de connaître son devoir, c'est de le faire. Nos pèlerins, nos croisés, nos martyrs, ne se sont guère excusés sur de telles maximes. Les Gaulois et les Francs ne s'interrogeaient guère sur ces questions compliquées des devoirs révolutionnaires. Ils se levaient quand le ciel menaçait ruine et apportaient leurs piques pour le soutenir. Ce n'est plus le ciel à soutenir, ce n'est plus la France à fonder, c'est la France à refaire. Elle a vécu quatorze siècles avec un esprit chrétien, un cœur dévoué, un caractère droit et loyal ; il y a quatre-vingts ans qu'elle agonise avec une foi chancelante, un dévouement affaibli, un caractère équivoque. Non, entre ces deux partis le difficile n'est pas de connaître son devoir, c'est de le faire. Faisons-le sous les auspices du Sacré Cœur. C'est le Sacré Cœur de Jésus qui renferme toutes nos espérances en relevant notre esprit, notre cœur, notre caractère national. C'est le Sacré Cœur de Jésus qui sauvera la France.

XII.

AMOUR DE JÉSUS POUR LA FRANCE.

In ipso vivimus, movemur et sumus.
En lui nous avon la vie, le mouvement et l'être.
(*Act.*, XVII, 18.)

Ce que l'Apôtre a dit de tous les peuples, je puis bien, à l'heure où nous sommes, le dire de notre siècle et de notre patrie. Voyez et jugez. Devant le spectacle consolant que nous donnons au monde en nous acheminant de toutes parts vers le sanctuaire de Paray, les étrangers stupéfaits se disent avec admiration : la vie réelle de la France, c'est de croire ; son mouvement naturel, c'est d'espérer ; son être, c'est d'aimer. L'être résume et comprend le mouvement et la vie.

Jésus-Christ, en montrant son cœur à la France, n'a donc pas eu seulement pour but de renouveler

sa foi et d'animer son espoir. Il veut quelque chose de plus difficile à obtenir. Il nous donne son cœur, mais il demande le nôtre. Il nous presse, il nous attire, il nous gagne. Il conquerra notre amour et il le gardera.

Voilà la vérité que je viens vous prêcher après avoir relu cette lettre prophétique écrite il y a deux siècles par la bienheureuse Marguerite-Marie à la mère de Saumaise : « Jésus-Christ régnera malgré ses ennemis et se rendra le maître et le possesseur de nos cœurs, car sa principale fin dans cette dévotion, c'est de convertir les âmes à son amour. » Un moment d'attention, s'il vous plaît, et vous reconnaîtrez que ces paroles sont applicables aujourd'hui même à la France. Étudions l'amour de Jésus sur son premier et son dernier théâtre, au commencement et à la fin des temps évangéliques. Les lieux, les temps, les circonstances, tout diffère, mais le cœur de Jésus est le même. Jésus donne son cœur à la France. Jésus veut par la France faire la conquête du monde entier.

I. C'est la Judée qui est le premier théâtre des conquêtes de Jésus, c'est là que Jésus se montre et qu'il est acclamé pour la première fois. Quel théâtre et quelle nature sublime ! Le Thabor et le Calvaire ; le lac de Tibériade et la mer de Génésareth ; des villes fameuses comme Samarie et Jérusalem ; le puits de Jacob, l'autel d'Abraham, la

chaire de Moïse, le palais de David, le temple de Salomon ; tous les lieux qu'avaient habités et consacrés les prophètes ; les montagnes, les vallées les fleuves, qu'avait sillonnés la foudre et qui, de leurs flancs entr'ouverts, semblaient encore écouter ou attendre la voix du Tout-Puissant. Là les cieux s'ouvrent, les anges chantent, les bergers voient la lumière, les mages viennent la chercher du fond de l'Orient, le désert s'éveille et la voix du précurseur salue Jésus dans sa douceur et dans son amour : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi !*

Seize siècles après, c'est la France, mais dans un appareil tout différent, qui entend retentir la même parole de douceur et d'amour. Point d'étoile au ciel, point de tumulte dans les empires, point de célébrité religieuse, point de gloire humaine ni de souvenirs sacrés par l'histoire. Dans le coin le plus obscur d'une modeste province, une cité qui n'a point d'annales, et que ni l'industrie, ni le commerce, ni la politique, n'agrandiront jamais ; au fond de cette cité obscure un couvent plus obscur encore ; dans le jardin du couvent un bouquet de noisetiers, dans la chapelle un pauvre tabernacle, voilà le théâtre où l'Agneau de Dieu revient, après seize siècles, pour montrer son cœur, le faire connaître et en verser au monde l'incomparable et délicieux amour. De ces deux théâtres le premier est le plus grand, mais le second est le plus beau.

C'est le Seigneur que la Judée a vu dans toute sa majesté ; c'est le Seigneur que la France salue dans tout son amour. Jugez comme il nous aime, puisqu'il se montre pour nous si bon, si simple, si prévenant et si familier. Ah ! je puis bien m'écrier avec plus d'enthousiasme encore que Jean-Baptiste : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi* (1).

Quelle différence entre les temps ! A la voix de Jean-Baptiste, les villes et les déserts s'émeuvent, les fleuves voient leurs bords couverts d'une foule pénitente ; en trois mois le Messie est découvert, connu, adoré ; en trois ans sa vie publique s'achève ; en trois jours les mystères de la résurrection s'accomplissent ; en trois heures huit mille Juifs tombent à ses pieds le jour de la Pentecôte ; tout est mystère, tout est miracle, et l'amour de Dieu pour les hommes se révèle par la soudaineté, l'éclat et la grandeur. Aujourd'hui l'amour de Dieu se trahit d'une autre manière. Jésus se révèle à la France comme à la Judée, mais ce n'est pas à toute la foule qu'il se montre ; une femme, une humble femme sera l'unique témoin de ses révélations ; mais son amour n'en est pas moins prévenant, et le nôtre, pour lui répondre, n'en éclatera qu'avec plus de foi ! O habitants de la Judée, vous l'avez tous vu, et vous êtes heureux. Nous qui ne l'avons

1. *Joann.*, I, 29.

pas vu, nous sommes plus heureux encore. Il est venu, nous le savons, son amour nous l'apprend, son amour nous l'atteste, son amour nous a dit : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru!* Jésus se révèle à la France comme à la Judée, mais cette révélation, qui est d'abord le secret du cloître, devient ensuite un sujet de critique, un signe de contradiction ; il faut cent ans pour que l'Église accueille cette nouvelle; il faut deux siècles pour que notre patrie en convienne, deux siècles de tribulations et de disgrâces, de révolutions et de ruines. Eh bien! notre espérance n'en sera que plus ferme, parce que c'est l'amour qui la commande et qui l'enflamme. O habitants de la Judée, vous avez entendu l'Homme-Dieu et vous l'avez trouvé fidèle dans toutes ses paroles. Nous qui ne l'avons pas entendu, nous croyons, comme Marthe et Marie, à la résurrection qu'il a promise; il a parlé à sa servante, il a affirmé que notre patrie ressusciterait, il a marqué les conditions de cette résurrection. Nous sommes aussi le Lazare qu'il aime et sur lequel il a pleuré. Il a parlé, son amour nous l'apprend, son amour nous l'atteste, son amour nous a dit : *Les discours que je vous tiens sont esprit et vie* (1).

Quelle différence entre les circonstances! Jésus était attendu à Bethléem, et sept cents ans avant

1. *Joann.*, VI, 64.

sa venue les prophètes chantaient la gloire de cette petite ville : *Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite de toutes les cités, car c'est de toi que sortira celui qui doit gouverner Israël* (1). Paray n'était point signalé d'avance, et en le visitant Jésus ne lui a que mieux témoigné son amour. Ce n'est pas le prophète, c'est l'histoire qui dira de Paray : « Et toi, Paray, terre de France, tu n'es pas la plus petite des cités, car c'est dans ton sein qu'a apparu celui qui doit être notre guide, notre chef et notre roi. » Jésus s'est montré à la Judée, parce qu'il était attendu, dépeint, cité, glorifié, avec tous les traits de son histoire anticipée et prophétique. Il est venu parce qu'il l'avait dit. Les lieux, les temps, les signes, l'appareil, tout était marqué : *Dixi, ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* Jésus s'est montré à la France, Jésus est venu à Paray, quoiqu'il ne l'eût pas fait dire par les prophètes. N'importe, il l'avait dit dans son amour, et c'était assez. Il l'avait dit de toute éternité pour faire la volonté de son Père. Il l'avait dit, et quand les libres penseurs, les révolutionnaires, les prophètes de mensonge, croyaient la foi perdue, la France enchaînée au démon, le Christ à tout jamais renié et maudit, Jésus se tourne vers son Père et lui dit : J'ai fait votre volonté, je suis allé visiter cette nation choisie; il est temps maintenant de publier

1. *Matth.*, II, 6.

que vous l'avez voulu, et que je l'ai fait pour accomplir sur elle les volontés de votre amour. *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (1).

II. Mais, malgré toutes les différences, il est temps de vous faire voir que c'est le même Jésus, et qu'en France comme en Judée, son amour se signale par les mêmes paroles, par les mêmes traits, par les mêmes conquêtes.

Jésus parle et commande à ses disciples, c'est le commandement de l'amour : Suivez-moi : *Sequere me* ; et la nuit, ses disciples se lèvent et sont à lui pour la vie. Ce mot, les évêques, les prêtres, les fidèles, l'entendent d'un bout de la France à l'autre. Ce sont les âmes aimantes comme celle de saint Jean, les cœurs pleins de zèle comme celui de saint Pierre, les Pasteurs à la tête de leur paroisse, les évêques à la tête de leur diocèse. Ils se lèvent, ils obéissent, ils cèdent à l'invitation et au commandement de l'amour, tant cette parole a, pour la France, de charme, de douceur et d'entraînement.

Jésus, en France comme en Judée, n'appelle pas seulement des disciples choisis, mais des multitudes sans nombre. Le peuple juif l'a suivi au désert. Il a oublié la faim, la soif, la fatigue, le sommeil ; il a tout oublié pour le regarder, pour le sui-

1. *Psalm.* XXXIX, 8.

vre et pour l'entendre encore. Ah! vous m'en êtes témoins, c'est le même Jésus qui vous appelle, et c'est le même spectacle que vous donnez. Pèlerins de Paray, vous étiez comme au désert et vous ne trouviez plus de quoi manger : *Nec habent quod manducent.* Mais vous trouviez Jésus, c'était assez; mais Jésus vous attirait, Jésus disait à ses saints, à ses anges : *Voilà trois jours qu'ils me supportent et qu'ils m'écoutent. Ecce jam triduo sustinent me* (1). Mais Jésus vous a nourris, comme autrefois la foule, d'un pain miraculeux. Ce pain mystique, c'est Jésus lui-même. Jésus n'avait fait que le figurer aux yeux des Juifs; Jésus l'a donné, Jésus s'est donné lui-même, le 20 juin, aux trente mille pèlerins de Paray. O France! ô ma patrie! n'est-ce pas toi qu'il a le plus aimée, puisqu'il te donne son sang, sa chair, son corps, son âme, tout lui-même, et qu'il te reste toujours pour te nourrir encore!

Jésus, dans la Judée, ne redoutait point les importunités du premier âge : *Laissez venir à moi les petits enfants* (2). Il acceptait les présents et l'hospitalité du riche, mais il se laissait prévenir encore plus volontiers par l'attention et les sympathies des pauvres, des péagers, des hommes de rien. La Samaritaine lui a donné à boire; la Chananéenne lui a arraché des témoignages d'admiration; la femme adultère en a obtenu une sentence de miséricorde;

1. *Marc.*, VIII, 2. 2. *Marc.*, X, 14.

Marthe et Madeleine, la résurrection de leur frère ; Madeleine, une promesse d'immortalité et de gloire, et le bon larron l'immortalité et la gloire du paradis. Eh bien ! tous ces traits d'amour se renouvellent avec une incroyable fidélité sur la terre de France. Que de soldats viennent aujourd'hui confesser dans le sanctuaire de Paray ce que confessait le centurion romain en descendant du Calvaire ! Ils prennent les livrées du Sacré-Cœur pardessus les décorations que leur vaillance a conquises et que leur sang a payées. Ils professent ouvertement la foi, et disent plus haut encore que le soldat romain : *Ce Jésus est véritablement le fils de Dieu* (1). Notre France n'est-elle pas une autre Samaritaine par l'attention, une autre Chananéenne par l'humiliation, une autre femme adultère que ses ennemis accusent et que Jésus vient défendre, parce qu'il connaît, parce qu'il peut écrire les péchés de ceux qui nous accusent ? N'est-ce pas Marthe avec Madeleine, c'est-à-dire le cloître et le foyer, qui le pressent de nous guérir, comme il a guéri Lazare : *Ecce quem amas infirmatur :* la France que vous aimez est malade ? Et vous, ô Jésus, n'avez-vous pas répondu cent fois : « J'irai et je la guérirai. » Maintenant, on vous crie : La France est morte, la France est corrompue : *fœtet !* Mais vous l'aimez, vous êtes venu, vous voilà, vous ferez voir que

1. *Matth.*, xv, 39.

vous êtes la résurrection et la vie. Elle se réveille à cette voix divine. Debout, France, debout : *Lazare, veni foras !*

Vous êtes là, Seigneur, et si nous en doutions, les frémissements de vos ennemis nous en avertiraient assez. N'ont-ils pas assemblé contre vous toutes les puissances de l'enfer? Ces sifflets, ces cris, ces hurlements, ces blasphèmes, qui s'élèvent contre ceux qui vont à vous et qui veulent vous rendre amour pour amour, qu'est-ce autre chose que les scènes renouvelées de Jérusalem et du Calvaire? On vous accuse d'être un perturbateur du repos public, comme vous en fûtes accusé en Judée par les scribes et les pharisiens. On sème la crainte et la terreur parmi vos disciples. On les devance quand ils vont à vous avec des fleurs et des cantiques. On les accable d'injures pour leur fermer la bouche et leur couper le passage. Non, non, vous ne nous arrêterez pas ! Jésus nous appelle, nous irons à lui. La prière s'élèvera plus haut que l'injure. Nous étoufferons les blasphèmes au milieu des cantiques, et c'est la voix seule de la fidélité, de la reconnaissance et de l'amour, qui parviendra aux oreilles de Jésus. Nous crierons plus fort que jamais, en empruntant la voix de l'aveugle de Jéricho : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi* (1) ! Nous nous approcherons des lieux où votre personne

1. *Marc.*, x, 47.

est apparue. Nous boirons cette eau pure où les saints se sont désaltérés. Nous nous assoirons sous ces sacrés ombrages qui ont encadré, dans les jardins du monastère, votre face divine et qui se sont recourbés sur votre tête. Nous vous dirons : *Seigneur, faites que je voie* (1) ! Faites que la France dise aujourd'hui et pour toujours, avec le ferme accent de la poésie de Corneille :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.

Jésus, dans son amour, nous avertit assez qu'il y a plus d'une brebis hors du bercail, et il ajoute qu'il veut les amener et les convertir. Vous êtes nombreux, pèlerins de Paray ; mais combien de brebis plus nombreuses sont encore hors de la voie ! Ce qu'il disait à ses disciples, c'est à vous qu'il le répète. Ses disciples lui ont d'abord gagné les juifs, puis les païens ; d'abord Jérusalem, puis Athènes, Corinthe, Éphèse, Thessalonique, Rome, le monde romain et le monde barbare, l'univers tout entier. Voilà les premières conquêtes de l'amour de Jésus-Christ dans le monde, voilà les trophées que les apôtres sont venus déposer à ses pieds. O France, c'est toi qui seras l'apôtre du Sacré Cœur dans les derniers temps. Prépare tes pieds, ceins tes reins, prends le glaive de la parole, va, marche, cours, vole, c'est toi qui est élue dans les conseils de la

1. *Marc.*, x, 51.

divine sagesse, c'est toi qui as été choisie pour répandre comme Madeleine, aux pieds de Jésus-Christ, les parfums de la dilection et de l'amour. O pèlerins de Paray, vous avez goûté dans ces jardins délicieux la paix, le calme, l'union, la charité, tous les biens que l'amour donne, prodigue et renouvelle. Vous avez senti, dans cet air épuré et vivifiant, combien Jésus nous aime et comment il se donne à nous. Vous en êtes revenus plus pénétrés que jamais de ces sentiments chrétiens qui tiennent lieu de richesse, de santé, de gloire, de bonheur. L'amour de Jésus remplace tout, explique tout, pardonne tout, oublie tout. Soyez les apôtres de l'union, de la paix et de l'amour. Aimez-vous les uns les autres, et qu'il n'y ait pour vous peindre d'autre trait que celui de la primitive Église : Voyez comme ils s'aiment ! Ce n'est plus qu'un seul cœur et qu'une seule âme.

Fallût-il monter au Calvaire, vous y monterez, et c'est là qu'est la récompense. Mille ans avant Jésus-Christ, David, pieds nus et tête nue, montait les pentes de Sion pendant que Séméi le poursuivait à coups de pierres. Il ne s'est point retourné pour le maudire, parce qu'il figurait d'avance le Dieu de l'amour. Dix-huit siècles après Jésus-Christ, vous montez les mêmes pentes, vous êtes chargés de la même croix, et Séméi vous poursuit encore. N'importe, montez, montez toujours, montez sans vous retourner contre vos persécuteurs, sinon

comme Jésus-Christ, pour pleurer sur eux et sur leurs enfants. Il y a des grâces de pardon qui habitent le sommet du Calvaire. C'est là qu'il vous faut parvenir sans tourner la tête, pour forcer l'amour de Jésus-Christ à renouveler sur la France, encore égarée, et perdue, les prodiges de la Croix. Oui, j'en ai la confiance, si nous nous tournons vers lui pour nous écrier, en implorant son Père : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font,* lui, sensible à cette prière, se retournera vers le larron de la France moderne et le pénétrera d'un de ces regards qui touchent, qui éclairent et qui subjugent. Il mettra des pleurs dans ses yeux, des prières sur ses lèvres, la componction au fond du cœur. Il lui fera dire sur cette croix qui le tue : *Souvenez-vous de moi, Seigneur!* La femme adultère n'a obtenu que l'absolution : *Allez, et ne péchez plus.* Madeleine, plus aimante et plus parfaite, a obtenu l'absolution de l'amour : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Mais c'est sur la croix, c'est en souffrant avec Jésus-Christ, qu'on obtient tout à la fois l'absolution et le paradis : *Hodiè mecum eris in paradiso.*

XIII.

LES EXPIATIONS DE LA FRANCE

FIGURÉES PAR LA PRIÈRE DE LA CHANANÉENNE.

SERMON PRÊCHÉ LE 29 JUIN 1873,

DANS LE PELERINAGE DE PARAY-LE-MONIAL.

Adspicient ad me, quem confixerunt.
Ils reviendront à moi après m'avoir transpercé.
(*Zach.*, XII, 10.)

MESSEIGNEURS (1),

Ce fut six cents ans avant Jésus-Christ que Zacharie prononça cette prophétique parole, et c'est dix-huit cents ans après Jésus-Christ qu'elle se vérifie dans ces lieux de la manière la plus précise, la plus rigoureuse et la plus littérale. Zacharie

1. Mgr de Léséleuc, évêque d'Autun, présidait la cérémonie. Etaient présents : Mgr Fruchaud, archevêque de Tours et Mgr Baudichon, évêque de Basilite *in partibus*.

avait donc entrevu dans les lointaines profondeurs de l'avenir ce spectacle qui se déroule depuis un mois dans le cloître de Paray. Il avait vu ces trois cents bannières se lever à la fois, en France comme en Belgique, de Lille à Marseille et de Nantes à Besançon, parmi toutes les races qui parlent la langue des Francs, et mener cent mille pèlerins, la croix sur le cœur, le cantique à la bouche, dans une humble cité, centre de la France, devenue tout à coup l'objet de toutes les paroles, le but de tous les regards, le centre de l'univers étonné et attendri. Il avait entendu Jésus lui dire : « Ils reviendront à moi après m'avoir transpercé : *Adspicient ad me, quem confixerunt.* »

Non, les jours ont beau se succéder, le spectacle ne change pas. Voici l'Église de Tours avec son évêque ; c'est l'Église illustrée par l'épée de saint Martin et la plume de saint Grégoire, l'Église où l'on écrivait, dès le VIIe siècle, les faits et gestes que Dieu avait accomplis par le bras des Francs, et où l'on peut ajouter aujourd'hui une belle page à cette grande histoire. L'Église de Lyon revient pour la troisième fois avec les grands noms des Pothin et des Irénée. Chalon, Besançon, Dole, Dijon, Lons-le-Saunier, recommencent leur pèlerinage. Belley prépare le sien ; Avignon, Toulouse, Bordeaux, sont déjà signalés ; il ne manquera pas une ville à l'appel, pas une bannière à la voûte ; les bannières s'inclinent vers les tabernacles où

Jésus a montré son cœur couronné d'épines et transpercé d'un glaive. Vous venez de saluer celle qu'offrent deux cents députés de notre Assemblée nationale. Cette Assemblée est, de toutes les chambres françaises réunies depuis quatre-vingts ans, la plus honnête et la plus chrétienne. Vos députés comprennent leur mandat dans toute son étendue et dans toute sa rigueur: ce sont les vrais mandataires de la France.... (*Ici les applaudissements ont éclaté, et Mgr l'évêque d'Autun s'est avancé sur le bord de l'estrade pour demander qu'on s'abstint de ces démonstrations.*) La bannière de l'Assemblée nationale était à Auray devant les autels de sainte Anne, à Lourdes et à Chartres devant les autels de Marie, sa place est à Paray devant les autels de Jésus. C'est celle que Jésus regarde entre toutes les autres; il se retourne vers Marguerite-Marie, son humble servante: « Voilà, dit-il, les hommages et les expiations que j'ai demandées à la France par ta voix pour me faire oublier les ingratitudes. » Il se retourne vers les prophètes, qui ont raconté son histoire anticipée, et il les invite à lire dans nos annales leurs prédictions les plus précises: « Le voici, ce peuple que j'aime. Ils reviennent à moi après m'avoir transpercé: *Adspicient ad me, quem confixerunt.* »

Ecoutez une page de l'Évangile et apprenez avec quel esprit il faut se tourner vers Jésus pour obtenir sa grâce: les expiations de la France sont al-

mirablement figurées par les supplications de la Chananéenne, et toutes les paroles du récit évangélique s'appliquent à nos disgrâces et à nos espérances.

L'esprit d'expiation est un esprit de prière, et la Chananéenne, qui le figure, en donne à la France la leçon et le modèle. Elle sort de sa patrie, c'est-à-dire qu'elle en abjure la superstition et l'erreur. Et nous, sortons à son exemple des erreurs de notre siècle, abjurons ce culte idolâtre de la vaine raison, du triste progrès, de la stupide licence. Raison, progrès, lumières fausses, liberté plus fausse encore, voilà les mots qui bornent vos esprits aux quatre points cardinaux. Il faut franchir cette frontière des erreurs modernes et sortir à tout prix des ténèbres où la France s'est perdue : *Egressa de finibus illis.*

La Chananéenne se met à crier : *clamavit.* Et nous, il nous faut élever le cri de notre misère et de notre douleur et épancher devant Dieu en toute liberté notre âme éplorée et malade. Grâce ! pitié ! merci ! Merci après nos épreuves ! Pitié pour nos plaies ! Grâce pour nos familles et pour nos cités ! Le péril presse ; il faut crier à Jésus : nous avions abandonné les tabernacles dans lesquels Jésus a voulu résider au milieu de nous. C'est pourquoi nous venons, en esprit d'expiation, chercher de toutes les extrémités de la France l'église loin-

taine de Paray. La loi du dimanche n'était plus observée, et nous avions fait du jour du Seigneur un jour de travail et de débauche. C'est pourquoi nous venons, en esprit d'expiation, changer ici tous les jours de la semaine en dimanche et faire d'un mois tout entier un mois de prières publiques et de neuvaines expiatoires. Nous nous cachions pour prier, et nous tremblions d'être vus. C'est pourquoi nous voulons, en esprit d'expiation, crier chaque jour plus fort et pousser vers Jésus des cris chaque jour plus nombreux et plus éplorés : *clamavit !*

La Chananéenne crie en invoquant le Seigneur. Elle invoque sa divinité : *Domine !* Elle invoque son humanité : *Fili David !* C'est l'Homme-Dieu qu'elle reconnaît c'est l'Homme-Dieu qu'elle implore. O France ! prends ce cri sur tes lèvres et jette-le à tous les vents de la presse, de l'opinion et de la renommée ! Expie, à force d'adoration, les hommages hypocrites qu'un romancier a rendus à Jésus en niant sa divinité ; purifie par des acclamations saintes la langue française pervertie par le scepticisme et accommodée aux blasphèmes. Avoue, confesse, proclame et du cœur et de la bouche que Jésus est ton Seigneur et ton maître. *Miserere mei, Domine, Fili David.*

La Chananéenne implore la pitié de Jésus, parce que le démon tourmente cruellement sa fille. Elle fait en deux mots le tableau de son propre malheur et des maux de sa fille, dont elle est la victime : *Mi-*

serere mei, filia mea malè à dæmonio vexatur. O France ! ô mère désolée, voilà aussi la cause de tes disgrâces. C'est parce que tes fils sont sous la puissance du démon que tu es si malheureuse. Longtemps tu ne l'as ni senti ni avoué. A présent tu le comprends, tu l'avoues, tu le cries. Longtemps tu as nié les puissances infernales et tu les reléguais dans le rang des fables et des superstitions. A présent, il te faut bien le reconnaître, c'est le démon qui a surpris, gagné, tourmenté tes enfants. Là où ils n'ont vu longtemps que le mouvement, le progrès, la vie, l'avenir, te voilà forcée de reconnaître que ce mouvement n'était qu'une agitation stérile, ce progrès un retour à la barbarie, cette vie une mort affreuse, cet avenir l'enfer en ce monde et en l'autre ; et tout cela se dit d'un mot, tout cela c'est le demon : *Filia mea malè à dæmonio vexatur.*

La Chananéenne n'obtient d'abord ni un regard ni une parole. Et vous aussi, mères chrétiennes, combien de fois, en vous retournant vers Jésus, n'avez-vous trouvé d'abord que de la froideur ! Vos familles semblaient abandonnées, l'esprit de Dieu semblait s'être retiré de la France, on la croyait vouée à l'esprit du mal, on désespérait de sa guérison, Il y a soixante et dix ans que nous attendions, comme la Chananéenne, un signe, un regard, une parole. Dieu était sourd, le Ciel était muet, tout semblait perdu. Mais les apôtres ont

intercédé pour cette femme ; mais la France a des apôtres qui intercèdent pour elle. Jésus parle enfin ; mais il répond qu'il n'est venu que pour sauver les brebis d'Israël. Qu'est-ce à dire, Seigneur? les gentils et les enfants des gentils sont donc condamnés pour toujours ! Mais, là-dessus, il entre dans une maison et il s'y cache aux regards inquiets et éplorés de la malheureuse mère. Comme ce trait s'applique à notre patrie ! Non, Jésus n'est pas venu en France pour y recommencer sa vie publique ; mais il est venu en France pour s'y cacher et s'y faire chercher par les regards d'une autre Chananéenne. La maison où il est entré, où il s'est caché, c'est le cloître de Paray. Il s'y est caché non pas deux jours, mais deux siècles ; mais qu'importent les jours et les siècles ? Enfin la France sait où il est venu, la France a trouvé la maison, la France en a forcé les portes. La voici ! elle entre, elle se prosterne, elle adore, elle s'écrie : *Domine, adjuva me !* Seigneur, aidez-moi !

La Chananéenne a trouvé Jésus, mais c'est pour essuyer un refus nouveau. « Non, il n'y a pas de grâce pour toi ; *il n'est pas juste que je prenne le pain de mes enfants et que je le jette aux chiens.* » Quelle parole sévère ! et cependant Jésus-Christ n'a pas fini de la prononcer que la mère réplique avec une grâce et une candeur charmantes : *Il est vrai, Seigneur, mais les petits chiens se nourrissent des miettes qui tombent de la table de leurs*

maîtres. Admirable instance! Voilà Jésus-Christ confondu par ses propres paroles. Eh bien! soit, je vous prends au mot. Si je ne suis qu'une chienne, je suis cependant de la maison. J'ai droit à être nourrie, et je ne peux m'éloigner de la table. Quelle réplique! quelle persévérance! quelle violence dans cette supplication! Le Seigneur disait pour l'éprouver : On ne peut pas, cela n'est pas permis, et la Chananéenne insiste, elle discute, elle donne un démenti au Seigneur. Et nous aussi, nous persévérons, nous insistons, nous disons hardiment à Jésus : Vous pouvez guérir nos enfants, cela est possible; vous devez les délivrer du démon, cela est nécessaire; ils sont de la maison, vous ne parviendrez pas à les chasser. Les miettes de votre table suffiront à les nourrir. Regardez, les voici, ils demandent ces miettes sacrées, ils reprennent leurs places à cette table, quand on les attend le moins; enfants, jeunes gens, soldats, les plus éloignés, reviennent pour le sacré banquet.

Jésus, enfin, s'est laissé toucher par les supplications maternelles en donnant un libre cours à sa tendresse : *O femme, ta foi est grande, ta parole me touche. Va, qu'il soit fait selon ta volonté! O mulier, magna est fides tua; fiat tibi sicut vis!* Le voilà, ce divin Maître, faisant la volonté de celle à qui il refusait tout. Au même instant, la fille de la Chananéenne est guéri : *Et sanata est filia ejus ex*

illâ horâ. C'est vous que ce passage regarde, ô mères chrétiennes, ô mères françaises; pressez, suppliez, importunez le Seigneur, jusqu'à ce qu'il vous ait dit comme à la Chananéenne : *Femme, ta foi est grande*, va, tes fils sont délivrés du démon. Vous connaissez ce que j'aurai la hardiesse d'appeler le côté faible de Jésus. La prière l'apaise, le touche, l'attendrit, l'entraîne. C'est par la prière qu'on s'empare de lui, qu'on le saisit au cœur, qu'on le décide à pardonner. La prière expie tout, obtient tout, triomphe de tout. Allons ! courage ! pressez ce Cœur qui veut être pressé; importunez, attendrissez, redoublez d'instances, répliquez hardiment; regardez-le, ce cœur blessé et ouvert, vous le fléchirez par vos supplications. Le prophète l'a dit et les prophètes ne mentent jamais : *Adspicient ad me, quem confixerunt :* ils se retourneront vers moi après m'avoir transpercé.

Ces regards, la France les partage aujourd'hui entre Rome et Paray. Paray, où Jésus a montré son cœur sanglant et désolé; Rome, où saint Pierre a été crucifié à l'exemple de Jésus, où Pie IX souffre, à l'exemple de saint Pierre, toutes les tortures d'un crucifiement dans un règne miraculeux qui dépasse en durée le règne du prince des apôtres. Auguste vicaire de Jésus-Christ, pardonnez-le à la France repentante. Ah ! si les Francs n'ont pas toujours été à vos côtés comme le souhaitait Clovis et comme Charlemagne l'avait voulu, ils ne savent

que trop ce que leur a coûté cet abandon. C'est pour avoir abandonné le Tibre qu'ils ont perdu le Rhin; c'est pour être devenus, par cette misérable désertion, les complices de votre crucifiement, qu'ils ont vu la victoire déserter leurs drapeaux. Et maintenant que le malheur nous a forcés de retourner la tête vers cette Rome où nous montions la garde depuis tant de siècles, regardez, en ce jour de la fête de saint Pierre, ce qui reste au Pape: ce n'est plus un coin de terre, ce n'est plus une ville, ce n'est plus même un quartier, mais seulement un palais; que dis-je un palais, c'est une prison et des fers comme au prince des apôtres! Le voilà comme saint Pierre, le voilà sur la croix; mais il y demeure parmi tant de débris écroulés, pour forcer la France, pour forcer le monde à se retourner vers lui, pour montrer à la France et au monde l'image de ce juste que l'antiquité rêvait, mais que l'Église seule pouvait offrir dans l'infaillibilité de la sagesse éternelle: *Fractus si illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.* A ce spectacle, toutes les indocilités ont cessé et tous les cœurs se sont rendus. Plus de vaines chicanes, plus de querelles puériles, plus de disputes, plus de préjugés d'école et de nation. La France n'a qu'une voix pour répéter le mot de saint François de Sales, ce mot d'une si vive allure, d'une concision si ferme et d'un tour si français : Le pape et l'Église, c'est tout un. Nous professons tous l'infaillibilité pontificale, nous

chantons d'une voix unanime le *Credo* de la foi ; plus les flots de la révolution montent, envahissent, débordent, plus nos lèvres sont fermes, et plus l'accent de nos cœurs y retentit avec une vigueur incomparable. Gloire à l'Église ! gloire au pape ! Le pape et l'Église, c'est tout un ! Gloire à saint Pierre ! gloire à Pie IX ! Saint Pierre et Pie IX, c'est tout un !

Ce spectacle d'expiation et de retour, on pouvait le prévoir. Le drapeau de la prière s'est déployé avant tous les autres dans les jours de l'infidélité ; il s'est trouvé un soldat qui est venu parler au pape comme le centurion avait parlé à Jésus-Christ, et ce soldat était un Francais. Il a dit à ses zouaves : Demeurons auprès du pape quand tout l'abandonne, et ils sont demeurés : *Et dico huic : Vade, et vadit.* Il a dit encore : Sauvons la France, et ils sont venus : *et alii: Veni, et venit.* Ce drapeau, qui n'a jamais reculé, c'est le drapeau brodé à Paray, bénit par Pie IX, porté par les zouaves, c'est le drapeau du Sacré-Cœur. Huit zouaves sont morts à la peine, en le tenant contre l'ennemi, mais le drapeau est resté à l'honneur, mais le drapeau est resté à la France. Paray l'a revu, ce glorieux débris de Patay, de Loigny et du Mans ; toute la France est venue le saluer entre les mains de Charette et de Sonis ; c'est le drapeau de la gloire, il s'est tenu debout devant l'ennemi, parce qu'il s'est humilié devant l'autel. Le cœur n'a point failli à ceux qui le portaient, parce que c'est le drapeau du Sacré-

Cœur. Repose-toi maintenant, ô noble étendard, jusqu'à ce que les jours d'expiation s'achèvent. Un jour tu te lèveras, tu reprendras le chemin de Rome, tu mèneras la France aux pieds du pape, et le pape, rétabli par nos armes, se relèvera avec la France, avec l'Europe, avec le monde, sous le drapeau du Sacré-Cœur.

Voilà ce que nous souhaitons, ce que nous demandons, ce que nous implorons avec les supplications touchantes de la Chananéenne. Ne semble-t-il pas que le Ciel a déjà entendu le cri de notre foi et que ce cri a percé les nues? Quand ce matin le *Credo* sortait de vos lèvres avec tant de vivacité et d'ardeur, quand vous le faisiez monter vers Dieu d'une voix si unanime, la réponse de Jésus ne semblait-elle pas descendre d'en haut sur toute la nation? O France, que votre foi est grande : *Magna est fides tua!* Forçons Jésus à ajouter qu'il fera ce que nous voudrons : *Fiat tibi sicut vis.* Ce que nous voulons, c'est le retour aux traditions catholiques, c'est la délivrance de la patrie encore opprimée par le démon, c'est la guérison complète de tous les enfants de la France. Quelle peste et quelle guérison! quelle détresse et quel miracle! « Allez, disait Belsunce en annonçant que la peste de Marseille avait cessé par la grâce du Sacré-Cœur, allez, vaisseaux rapides qui partez de ce port pour parcourir les mers, publiez partout les bienfaits de Jésus-Christ et la reconnaissance que nous lui devons. »

Cette nouvelle a fait l'admiration du dernier siècle. Mais qu'est-ce que la peste de Marseille en comparaison du mal affreux qui rongeait la France? Qu'est-ce que cette guérison en comparaison de celle que le Sacré Cœur commence à opérer dans les âmes? Qu'est-ce que la gloire de cette délivrance au prix de la gloire que la France acquiert par des expiations si inattendues, si publiques et si persévérantes? Si Belsunce, après avoir éprouvé pour sa ville de Marseille les effets de la bonté de Jésus, voulait que l'univers entier en fût informé, vous, Monseigneur, vous l'informerez d'une guérison plus grande et plus merveilleuse encore. Quel beau sujet de mandement pour votre plume si épiscopale! Votre ministère pouvait-il souhaiter des prémices plus consolantes? Quel présage de bénédiction pour l'avenir!

O France! ô ma patrie! il est donc bien vrai que ta guérison commence. Jésus loue déjà ta foi qui se réveille. A cette nouvelle le monde est dans l'attente, car il sent que tes glorieuses destinées vont reprendre leur cours. Ce n'est plus, comme après la peste de Marseille, vingt navires seulement qui s'élancent de ce port pour publier la guérison. Vous y verrez la rapidité de la presse et de la vapeur, et l'étincelle électrique plus rapide encore; vous entendrez toutes les voix réunies du monde catholique; la stupeur des méchants égale déjà l'admiration des bons, le monde s'étonne et crie:

Quel prodige inattendu ! Non, quoi que fasse la France, rien ne doit nous surprendre. Non, il n'y a donc point de gloire que cette France ne puisse atteindre et obtenir. Venez voir la France à Paray, la France aux pieds de Jésus. S'il y a, pour parler la langue de Bossuet, quelque chose d'achevé que le malheur donne aux plus grandes vertus, il y a quelque chose de plus achevé encore, c'est la pénitence. La France a conquis cette palme nouvelle. Venez voir la France aux pieds de Jésus dans la pénitence de l'amour et de la gloire.

Le temple qui se prépare sur les hauteurs de Montmartre en sera le couronnement. Quelle expiation nationale et française ! Il y a bientôt un siècle que l'impiété, dans son délire, s'est emparée de la basilique inachevée de Sainte-Geneviève et qu'elle a voulu en faire le Panthéon de la gloire profane. Ce temple n'a pas tenu ; les misérables héros de la révolution, dont les cendres y ont été apportées avec tant de pompe, n'ont pas joui de leur sépulcre ; il n'y a guère que les tombeaux qui y fassent encore quelque figure, et la patronne de Paris est remontée publiquement sur les autels qui lui avaient été dédiés. Mais, à côté de cet autel rétabli, Paris en doit un autre pour marquer le terme de nos égarements ; Paris doit à la France et au monde le temple de l'expiation, et ce temple sera consacré au Sacré Cœur. La piété des fidèles le désire, la voix d'un grand pontife le propose, les

mandataires de la nation exprimeront tous nos sentiments en le votant, au nom de l'intérêt public qui le réclame, et ce jour-là c'est la France qui votera par leurs mains sa pénitence, sa résurrection et sa gloire. Ce temple s'achèvera, nous en avons la confiance, avant que le premier siècle de la révolution soit achevé. C'est sur le seuil de ce temple dédié au Sacré-Cœur que la France rouvrira le livre de ses destinées glorieuses. Ce jour-là, l'homme aura compris tous ses devoirs, Dieu reprendra tous ses droits, la France remontera pour des siècles à la tête des nations, les anges et les saints applaudiront du haut du Ciel, et la voix de Jésus s'y fera entendre pour nous dire : Va, marche, commande encore, ô France, puisque ta foi est grande : *O mulier, magna est fides tua.*

J'ai nommé sainte Geneviève, l'église qui lui fut dédiée et les vicissitudes de son culte. Cette vierge, qui fut pour l'Église de Paris un apôtre, est représentée, parmi les statues des évêques, des reines et des vierges qui peuplent le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois, sous les traits d'une femme au visage modeste, à l'attitude recueillie, aux yeux remplis d'une céleste douceur. D'une main elle tient un livre d'Heures, symbole de la prière, de l'autre un flambeau allumé, symbole de la foi. Je tremble pour cette flamme vacillante, car un démon apparaît entre les chapiteaux et lance sur elle un souffle perfide. La flamme va s'éteindre ; non,

ne craignez rien, car voici d'un autre côté un ange à la tunique flottante qui prend le flambeau des mains de Geneviève et qui le rallume aux flammes de l'autel. C'est l'image de la lutte perpétuelle entre la foi et l'incrédulité. Il y a seize siècles que cette lutte dure dans notre France, seize siècles que la flamme sainte semble expirer sous le souffle du démon, seize siècles que l'ange va la rallumer aux mains des patrons et des fondateurs de nos Églises, seize siècles que les Pothin et les Irénée la conservent, toujours tremblante, à l'Église de Lyon, les Bénigne à l'Église de Dijon et de Langres, les Martin à l'Église de Tours, les Symphorien à l'Église d'Autun, les Denis et les Geneviève à l'Église de Paris, les Ferréol et les Ferjeux à l'Église de Besançon. Eh bien! cette flamme, qui tremble toujours et qui semble toujours près de s'éteindre, va se rallumer avec un éclat incomparable à la source de toute lumière. Nos patrons et nos anges gardiens la prennent aujourd'hui dans nos mains; mais ils l'apportent au sanctuaire de Paray, ils la présentent à Jésus : Jésus la ranimera dans son cœur et la jettera, des hauteurs de Montmartre, sur la France et sur le monde. Elle croîtra, elle grandira, elle éclatera avec une vigueur divine, jusqu'au jour où, après avoir conduit au ciel les derniers enfants de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, elle s'éteindra dans les clartés adorables et les profondeurs lumineuses de la vérité éternelle.

XIV.

LES EXPIATIONS DE LA FRANCE

FIGURÉES

PAR LES HUMILIATIONS DE LA FEMME ADULTÈRE.

Vade, et jam amplius noli peccare.
Va, mais garde-toi de pécher de nouveau.
(*Joann.*, v, 11.)

La dévotion au Sacré Cœur, si française par son origine, est singulièrement propre à ranimer en France la foi, l'espérance et la charité, telles que Jésus les a enseignées, et telles que cette grande nation les a pratiquées dans les beaux siècles de son histoire. Mais cet heureux retour qui commence ne peut s'accomplir qu'à force d'expiation. Nous en avons déjà trouvé dans les supplications de la Chananéenne le touchant et magnanime exemple. La France, semblable à cette femme de l'Évangile, est aux pieds de Jésus. Elle demande, elle empor-

tera de vive force la grâce de ses enfants ; mais ce n'est pas tout de supplier, il faut s'humilier. Prenons, pour continuer ces expiations saintes, un nouvel exemple dans les Écritures. C'est une autre femme de l'Évangile, c'est la femme adultère qui offre le type et le modèle de la France humiliée et pardonnée.

Un jour, les scribes et les pharisiens amenèrent à Jésus une femme surprise en adultère et lui dirent : *Maître, la loi de Moïse nous ordonne de la lapider ; mais vous-même, qu'en pensez-vous ?*

Cette femme, c'est la France coupable et humiliée par ses ennemis. Des nations étrangères ont demandé à nous lapider pour la gloire de Dieu ; elles se disaient honnêtes, équitables, remplies d'indignation à la vue de notre conduite ; elles ont paru pleines de zèle pour la justice, n'ayant à la bouche que le nom et la sainteté de la loi. Notre adultère, il faut en convenir, n'est que trop prouvé. Nous avions répudié Jésus notre époux et trahi l'Église notre mère. Nous avions porté notre foi à des dieux étrangers, servi le veau d'or, acclamé et encensé toutes les idoles de l'Égypte, et mérité pour cette apostasie toutes les colères du Seigneur. C'est dans cet adultère ignominieux que nous avons été surpris, vaincus et désarmés. Nos ennemis nous ont traînés, pieds et poings liés, devant celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires. Ils ont

signalé le crime avec éclat et ils se sont félicités d'être les exécuteurs des vengeances divines. Le crime est certain, la loi est claire, l'application de la loi est facile. Nos ennemis insistent, ils ont sollicité notre destruction et notre ruine, ils reviennent à la charge ; que fera Jésus ?

Il faut, pour le comprendre, se demander si le zèle des accusateurs est un zèle véritable et à quel titre ils se croient chargés de rappeler la loi et de l'appliquer. Notre siècle a aussi des pharisiens. Il y a des peuples qui honorent Dieu du bout des lèvres, mais leur cœur est loin de lui. Dieu sait ce que valent ces protestations de foi et de piété, mêlées à l'oubli de tous les commandements et toujours subordonnées à cet axiome d'une ambition que rien ne modère : La force prime le droit. Ce n'est pas en nourrissant de tels sentiments que l'on peut prétendre à venger les insultes du Seigneur ou à rétablir le règne de sa loi. Ne parlez pas de Dieu, quand la justice, l'honneur, la pitié, tous les grands devoirs aussi bien que tous les généreux sentiments, vous semblent un trait de faiblesse. Ne parlez pas de Dieu en insultant à la misère, en pratiquant la violence, en organisant le vol, le pillage et l'assassinat. C'est railler la justice éternelle, c'est être stupide autant que pervers, c'est tenter le Seigneur en oubliant qu'il brise à son gré les instruments de sa colère et que, pour emprunter la langue de Bossuet, celui qui insultait à l'aveugle-

ment des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il lui faille souvent autre chose, pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités. Vous invoquez Dieu contre nous, nations étrangères, vous le tentez en vain, mais vous ne le tromperez pas : *Hoc autem dicebant tentantes eum.*

Que fera Jésus ? Ce qu'il a fait devant les accusateurs de la femme adultère. Jésus se tait, feint de ne plus entendre, demeure penché vers la terre, et dans ce silence recueilli il se met à écrire : *Jesus autem, inclinans se deorsùm, scribebat in terrâ.* Que signifie cette écriture mystérieuse, et pourquoi la terre lui sert-elle de support ? Les pécheurs, dit saint Augustin, sont écrits sur la terre et les justes dans le ciel. Aux pécheurs, la terre où ils s'attachent et où ils s'enfoncent par leurs désordres ; c'est le partage du premier Adam et l'héritage d'un jour que la mort nous enlèvera. Aux justes, le ciel où se trouve le livre de vie, où leurs noms sont écrits, et où ils tiennent par avance leur conversation ; c'est le partage du second Adam, qui est tout céleste et qui forme à son image les âmes pour le ciel. Voilà les deux écritures que trace le doigt de Dieu. Maintenant, c'est sur la terre qu'il se penche et sur la terre qu'il écrit. Son silence est d'abord la seule réponse qu'il oppose aux instances des pharisiens, comme s'il voulait les contraindre à rentrer en eux-mêmes. C'est ainsi que le Seigneur

s'est tu, pendant que nos ennemis nous accablaient. C'est ainsi qu'il est demeuré penché vers la terre et qu'il a commencé à écrire les noms et l'histoire des accusateurs passionnés, donnant, par cet avertissement silencieux, à la France le temps de goûter l'humiliation et à ses ennemis celui d'examiner leur conscience.

Mais l'orgueil s'aveugle et s'obstine à ne rien voir. Les pharisiens insistent, interrogent Jésus de nouveau et veulent à tout prix obtenir une réponse : *Cùm ergo perseverarent interrogantes eum*. Ah ! nous avons entendu contre nous les vives et pressantes dénonciations, comme si Dieu n'eût été oublié et méconnu qu'au milieu de nous, comme si la loi était observée dans le reste du monde avec une scrupuleuse exactitude. Dieu se taisait, et son silence encourageait, ce semble, les peuples jaloux de la France à la traduire devant lui avec plus d'ardeur. Dieu se taisait, mais sa main était penchée sur la terre, et les péchés des nations pouvaient se lire sous son doigt révélateur. Prenez garde, la scène va changer, et quand nos humiliations seront à leur comble, ce sera le tour de nos accusateurs d'être avertis et confondus.

Voyez comme le Seigneur se lasse de l'hypocrisie des pharisiens. Il se lève dans toute sa majesté, *erexit se*, et, leur montrant ce qu'il vient d'écrire, il ajoute d'un ton sévère : *Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre*. Puis, s'incli-

nant de nouveau, il se remit à écrire. C'était leur dire : « Vous ne me tromperez jamais, j'écrirai votre histoire jusqu'au bout. » A ce spectacle les pharisiens n'en peuvent plus : ils rougissent, ils se taisent, ils se retirent l'un après l'autre, en commençant par les plus vieux. N'est-ce pas là l'histoire de notre France humiliée et de ses accusateurs encore plus coupables qu'elle? Oui, nous méritions d'être humiliés, mais la France est-elle donc seule coupable? Ses péchés sont plus publics, mais ceux de ses ennemis sont-ils moins abominables ? L'Italie, qui persécute et qui emprisonne les papes ; la Suisse, qui chasse les évêques; l'Allemagne, qui tourne contre l'élite des religieux l'orgueil de ses armées victorieuses ; l'Espagne, chaque jour plus égarée et devenue un sujet de surprise et de stupeur ; la Russie, toujours ardente à persécuter froidement la vraie foi ; la Belgique, où les sociétés secrètes ont de si profondes racines ; l'Angleterre, ce refuge assuré des révolutionnaires et des malfaiteurs ; le nouveau monde, où tous les vices et toutes les erreurs de l'ancien s'accumulent dans un affreux pêle-mêle, toutes ces nations sont-elles donc sans reproches, et vous, Seigneur, vous pour qui rien ne demeure secret, que pensez-vous de leur fidélité? Ah! si notre adultère a été commis avec plus d'éclat et de passion, quel est donc le peuple assez innocent pour avoir le droit de nous jeter la première pierre?

Les voilà qui se retirent, après nous avoir accusés comme nous le méritions, mais sans nous avoir accablés, parce que Jésus leur a fait entendre qu'ils n'avaient ni le cœur assez droit ni les mains assez pures pour venger la loi sainte. Que reste-t-il aujourd'hui? Ce qui resta dans la cour du temple de Jérusalem après la retraite des scribes et des pharisiens : Jésus et la femme adultère, Jésus et la France, une immense misère en face d'une immense miséricorde.

Soyez attentifs à ce spectacle. La femme adultère est debout : *Stans in medio ;* mais Jésus s'est incliné : *Jesus inclinavit se deorsùm.* Ainsi, la misère de la France se relève après que la miséricorde est descendue. Jésus-Christ a abaissé les cieux, il est venu dans le cloître et dans le jardin de Paray, il a montré son cœur, il en a fait parler l'amour éploré et les plaies sanglantes; c'est sa pitié qui s'exprime, c'est son pardon qu'il offre, c'est sa miséricorde qui s'incline. Jésus descend pour nous faire monter et nous mettre debout. Jésus veut que la France, semblable à la femme adultère, se relève à ses yeux : *Stans in medio.* Il lui rend par cette attitude noblesse, courage, force, confiance; il lui ordonne de se tenir droite devant lui et devant ses ennemis : devant ses ennemis, car ils n'ont pas qualité pour la condamner ; devant lui, car il veut qu'elle le regarde toujours, qu'elle le pénètre par ce regard, et qu'elle juge, qu'elle apprécie, qu'elle bénisse,

qu'elle adore à jamais ce cœur dont elle vient de sentir toute la bonté.

Écoutez Jésus : il nous parle, avec une amabilité infinie, comme à la femme adultère. « *Eh bien!* pauvre France, *ils ne t'ont pas condamnée?* Où sont-ils, ceux qui t'accusaient ? — *Non, Seigneur, personne ne m'a condamnée : Nemo, Domine.* »

Jésus a vu la sincérité de notre repentir, la résignation avec laquelle nous avons subi les paroles humiliantes de nos ennemis, et l'expiation que notre orgueil a acceptée à la face du monde entier.

Jésus a vu nos cloîtres en pleurs, nos foyers en deuil, nos mères et nos sœurs dans la désolation, nos soldats au tombeau, deux de nos provinces séparées des autres par le glaive d'un impitoyable retranchement, et la reine des nations, réduite à la condition de mendiante, acceptant les aumônes de tous les peuples pour réparer les ruines de la guerre étrangère, sans pouvoir verser assez de larmes pour effacer les souvenirs de la guerre civile.

Jésus a dit à Dieu par la bouche de son prophète : *Vous ne mépriserez point, Seigneur, ce cœur contrit et humilié* (1). C'est la parole qu'il aime à lui répéter aujourd'hui en lui montrant la pauvre pécheresse, la pauvre France, qui reste seule avec lui, maintenant que ses ennemis sont dissipés. La

1. *Psalm.*, L, 19

voilà les yeux bas, le front couvert de confusion, toute tremblante d'être condamnée par Jésus, car Jésus a le droit de la juger et de la perdre ; il peut prononcer sur elle une sentence irrévocable et la faire périr sans retour. Non, il n'en sera rien ; ce n'est pas pour entendre cette sentence de mort qu'il a voulu la voir et lui parler, seul à seul, dans son sanctuaire de Paray. C'est son cœur qu'il lui montre pour rassurer, par ce spectacle, le cœur contrit et humilié de la nation vaincue. O Jésus ! comme on sent, à n'en pas douter, que nos humiliations vous touchent et vous attendrissent : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Et comme vous nous dites, en nous montrant votre cœur après tant d'épreuves : Ils n'ont pas osé te condamner, te partager, t'anéantir, et moi non plus je ne te condamnerai pas : *Neque ego te condemnabo.*

Qu'ajoute-t-il ? *Va donc, mais garde-toi bien de retomber dans le péché.* Ainsi fut pardonnée la femme adultère, parce qu'elle avait été humiliée et qu'elle avait accepté ces humiliations en esprit de pénitence. Ainsi sera pardonnée la France par la grande miséricorde de Jésus, après avoir été exposée à tous les regards, accusée sans mot dire, incapable de se justifier, mais relevée par Jésus et remise par sa main toute miséricordieuse sur le chemin du devoir. *Vade*, va, marche, reprends ton rang, sois debout, tiens-toi ferme ; mais ne pèche plus :

et ampliùs noli peccare. Jésus nous sauve, mais il n'entend ni nous excuser, ni atténuer notre faute, ni nous autoriser, par sa compassion, à la renouveler encore. Oui, nous avons commis le péché d'infidélité envers le Seigneur. Ce péché, Jésus le constate, le signale, le flétrit, il nous met en garde contre la rechute. Va, pauvre France, relève-toi et ne pèche plus à l'avenir.

Merci, Seigneur, merci ! La France, semblable à l'heureuse pécheresse, voit s'accomplir en elle cette prophétie que saint Augustin rappelle en commentant l'histoire de la femme adultère. « L'abîme, dit-il, a invoqué l'abîme, et l'abîme a répondu. C'est l'abîme de la misère qui a imploré l'abîme de la miséricorde, et de cet abîme de miséricorde est sorti le cri du pardon : Allez, et ne péchez plus. » Ce sera le terme de nos humiliations, si c'est aussi le terme de notre péché ; on ne voit point dans l'Évangile que les pécheresses converties par le divin maître soient retournées à leurs égarements. Jésus les avait gagnées pour toujours ; elles formaient son cortége, elles le nourrissaient par les offrandes de leur charité, elles l'accompagnèrent au Calvaire, elles pleurèrent sur son tombeau et prirent une des premières parts à la joie de sa résurrection comme à la gloire de son retour dans le Ciel. La femme adultère ne pécha plus, une fois qu'elle eût été sauvée par la miséricorde de l'Homme-Dieu et qu'elle eut reçu de sa

bouche adorable la règle d'une nouvelle vie. C'est encore là un modèle pour la France. Non, ce n'est pas pour un jour que nous venons nous remettre sous le joug de l'honneur, de la fidélité et du devoir. O divin époux, vous avez pardonné à l'épouse adultère et vous lui avez rouvert votre maison. Cette France humiliée et convertie n'en sortira plus désormais. Votre cœur éploré la touche, l'attendrit et l'enflamme. Elle compensera ses infidélités passées à force de témoignages de respect, d'attachement et d'amour. Elle portera dignement votre nom et elle en soutiendra partout l'antique honneur et la divine gloire. Vous ne lui avez point dit : Va, tu peux vivre comme tu voudras, sois assurée de mon secours. Vous ne lui avez point dit : Toutes les fois que tu pécheras, je t'arracherai à l'enfer. Non, c'est pour le passé que vous lui donnez l'assurance du pardon, mais vous lui commandez de redouter l'avenir. Vous lui avez dit comme à la femme adultère : *Va donc et ne pèche plus.* L'humiliation a tout expié; mais l'orgueil pourrait remettre tout en question. Malheur à la France si elle retombe dans son péché et si elle abandonne encore une fois son Seigneur, son époux et son roi !

C'est pour les nations pardonnées comme pour les pécheresses converties que Jésus a conclu par un avis sévère toute cette miséricordieuse histoire. Quand on retourne au péché avec l'espoir mal

fondé que l'on pourra retourner à la vertu, la miséricorde se lasse, la ruine recommence, le malheur devient irrémédiable : *Vous me chercherez alors,* dit le Seigneur, *vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché* (1). Ah ! le jour où la France vous cherche, vous découvre et vous salue, qui pourrait entretenir la pensée et la crainte d'une apostasie nouvelle ? Quand elle sort du péché pour recouvrer la vie, se pourrait-il qu'elle y retombât pour achever son histoire dans les bras de la mort ? Non, je ne saurais m'arrêter en finissant sur une pensée si honteuse et si triste. Cœur sacré de mon Jésus ! ce ne sont pas des liens si fragiles qui nous unissent à vous, et nous n'allons pas les rompre encore une fois. Nous venons à vous avec les prières de la Chananéenne, les humiliations de la femme adultère et les présents de Madeleine. Voilà le triple nœud qui nous attache à votre service. Bénissez-le, fortifiez-le, glorifiez-le. Faites voir que votre cœur l'agrée, et que la France, à force d'expiations, a mérité de redevenir votre fidèle épouse.

1. *Joann.*, VIII, 21.

XV.

LES EXPIATIONS DE LA FRANCE

FIGURÉES PAR LES SENTIMENTS DE MADELEINE (1).

Remittuntur ei peccata multa, quia dilexit multùm.
Beaucoup de péchés lui ont été remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. (*Luc.*, VII, 47.)

Il y a dans l'Évangile trois pages d'une application sensible aux temps présents, et qui nous révèlent assez toute l'étendue des expiations imposées à la France.

La première nous offre l'histoire de la Chananéenne, la seconde celle de la femme adultère, la troisième celle de Madeleine. Il faut supplier à l'exemple de la Chananéenne suppliant Jésus; il

1. Sermon prêché dans l'église paroissiale de Sainte-Madeleine à Besançon, le 27 juillet 1873.

faut s'humilier à l'exemple de la femme adultère humiliée devant Jésus; il faut s'imposer des sacrifices à l'exemple de Madeleine aux pieds de Jésus. Prières, humiliations, sacrifices, voilà les expiations qui assurent le salut de la France. Je termine cette grande et pathétique leçon en vous expliquant aujourd'hui les sacrifices de Madeleine.

De toutes les satisfactions destinées à apaiser la colère divine, aucune n'a été plus publique, plus complète, plus raillée que celle de Madeleine; mais aucune n'a obtenu du Seigneur plus de grâces et de louanges: c'est le modèle des sacrifices récompensé par la plénitude de la miséricorde. Jugeons, en deux réflexions, combien la pénitence a été grande et combien la clémence est plus grande encore. O France, ô nouvelle Madeleine, viens goûter à cette école la pénitence et le pardon, viens goûter les délices de l'expiation chrétienne.

I. Le nom, la naissance, les richesses, la beauté, tous les avantages que le monde apprécie, avaient signalé Madeleine à l'attention publique; ses désordres ajoutaient encore à l'éclat de sa vie en perdant sa réputation; ce n'était pas seulement la femme pécheresse de la cité, mais le péché incarné, le péché vivant, le péché en personne. Coupable, mais sensible et fière encore, ainsi qu'il sied aux grandes âmes qui s'égarent, elle a entendu la parole de Jésus, et elle n'a pu d'abord ni s'y assujet-

tir ni s'y soustraire. Elle a vu Jésus, ce souvenir la trouble ; c'est pourquoi elle redoute et elle désire tout ensemble de le revoir encore. Voilà Madeleine, et voilà la France. La noblesse de notre patrie, ses longues destinées, sa gloire, l'exposent depuis des siècles aux regards du monde ; mais la révolution l'avait fascinée et étourdie ; elle allait sans regarder qu'elle allait à la servitude, et toutes les passions folles l'avaient mise sous le joug. Au milieu de ces désordres, le souvenir de Jésus, de sa loi, de ses bienfaits, n'a pu être banni de son âme. Jésus la regardait, Jésus lui parlait, et elle ne savait comment se dérober à ses regards ni oublier ses paroles. Ah ! on a beau se débattre ; quand l'heure a sonné, il faut se rendre. Non-seulement la France ne résistera plus aux secrètes instances du Seigneur, mais elle témoignera un prodigieux empressement à le voir et à l'entendre. Madeleine est allée trouver Jésus à Jérusalem ; aujourd'hui la France entière vient chercher Jésus à Paray.

Madeleine a bravé tous les regards et foulé aux pieds tout respect humain. Rien ne l'a retenue, ni la honte, ni les railleries provoquées par le souvenir de ses scandales. Elle se dirige vers la maison de Simon le pharisien, à travers les rues les plus fréquentées de Jérusalem, en plein jour, au milieu de la foule. Elle porte un vase d'albâtre rempli d'une liqueur exquise. Elle marche, elle court, les cheveux épars, les yeux baissés, calme,

modeste, humiliée et repentante pour la première fois. Elle entre, elle pénètre dans la salle du festin, on la reconnaît, on s'étonne, on murmure; mais elle, aussi effrontée pour son salut qu'elle l'avait été pour sa perte, va droit à Jésus et s'assied à ses pieds, en se tenant derrière lui avec un respect mêlé déjà d'une sorte de familiarité. N'est-ce pas là l'histoire de notre patrie dans le mois de juin, consacré au Sacré Cœur? Nous voilà, comme Madeleine, en plein jour, en pleine France, les yeux baissés, la mise modeste, le front humilié, courant, par une résolution entraînante autant que subite, vers le sanctuaire de Paray, vers cette Jérusalem nouvelle où Jésus a apparu il y a deux siècles. Cet immense pèlerinage n'était pas plus commandé, pas plus attendu que celui de Madeleine. La France est partie saisie d'une pensée soudaine, emportée par un mouvement irrésistible, et pouvant à peine en croire ses yeux, tant elle est devenue tout à coup différente d'elle-même. Elle est venue étalant dans des cœurs d'or, d'argent ou de vermeil, dans des bannières d'or et de soie, la richesse et la splendeur de ses offrandes. Voilà nos vases et nos parfums: elle a livré aux vents les plis de ses mille bannières, comme Madeleine étala ses cheveux épars, avec la face éplorée d'une pénitente publique. Nous savons que Jésus est venu à Paray, et nous venons, comme Madeleine, droit à lui, tout près de ses pieds. Non, ce n'est pas assez,

et ici le texte évangélique demeure au-dessous de notre pensée et de notre histoire. C'est son cœur que Jésus a montré à Paray, c'est son cœur qui nous parle et qui nous appelle. Ce n'est pas tout près de ses pieds que la France est allée s'asseoir, c'est tout près de son cœur. Je change le texte et je dirai non pas : *Stans secùs pedes ejus*, mais *Stans secùs cor ejus*. Rien de plus public, de plus éclatant, de plus empressé, de plus droit, que cette démarche. Voilà le sacrifice de Madeleine, voilà le sacrifice de la France : la France a brisé sans réserve et sans retour avec le respect humain.

Madeleine s'agenouille aux pieds du Sauveur. Elle lave ses pieds divins avec ses larmes, elle les essuie de ses cheveux, elle les arrose et les parfume de sa précieuse liqueur. Ainsi tous les vices de la pécheresse se convertissent en vertus ; ses yeux, ses mains, ses cheveux, ses larmes, ses richesses, ses parfums, tout ce qui avait servi au plaisir servira désormais à la pénitence ; le sacrifice est généreux, complet, absolu. Le corps, l'âme, les sens, les biens de ce monde, tout y est compris. Agenouille-toi à cet exemple, ô France, ô ma patrie, devant Jésus, ton maître et ton roi, toi dont les genoux se sont tant de fois courbés devant des idoles de chair. Pleure, ô ma patrie, toi dont les yeux se sont tant de fois laissé surprendre par les fausses lumières du mensonge. Jette aux pieds de Jésus ces bannières, symboles

de la foi, ces cœurs, symboles de ton amour, ces ornements, ces étoffes précieuses, cet or tant de fois profané par d'indignes usages, toutes ces richesses corrompues par le plaisir ; mais surtout livre, abandonne, dédie à Jésus toutes tes pensées, tous tes sentiments, toutes tes affections. Que les mouvements de nos âmes, tant de fois détournés de leur libre cours, tant de fois éloignés de leur vrai centre, qui est Jésus, reprennent enfin leur force régulière et fassent battre notre cœur à l'unisson des grands hommes et des grands siècles de notre histoire. Madeleine ne s'est pas contentée d'aller trouver Jésus chez Simon le pharisien et là d'y verser sur ses pieds les parfums de la pénitence. Elle l'a suivi plus tard dans la maison de Simon le lépreux ; là elle a versé sur sa tête les derniers restes de ses parfums, qui n'exhalaient plus que la bonne odeur de la vertu, et cette odeur délicieuse s'est répandue dans toute la maison. Ainsi fera la France. Après avoir versé des larmes de componction aux autels de Paray, achevant dans la joie le sacrifice commencé dans la douleur, elle ira, de sanctuaire en sanctuaire, chanter ses cantiques de délivrance et d'amour et répandre sur tous les autels les parfums de sa reconnaissance. Toute la France en sera embaumée : *et impleta est domus tota odore unguenti.* Jésus, nous ouvrant son cœur, en laissera échapper cette flamme qui dévore tout ce qu'il a de charnel et de profane, qui

éclaire en même temps qu'elle purifie, qui élève et qui transfigure tous les sentiments, qui les emporte d'un trait vers le Ciel. Voilà le sacrifice de Madeleine, voilà le sacrifice de la France. Il sera complet autant que décisif, il s'accomplira, s'il plaît à Dieu, sans réserve et sans retour.

Ce sacrifice excite l'étonnement, les plaintes, les railleries. Il y a des pharisiens qui se scandalisent de voir tel pécheur se faire pèlerin, s'abaisser, prier, faire des offrandes, et ils disent en eux-mêmes ce que disait Simon le pharisien : *Ah ! si on les connaissait !* Il y a les habiles, les économistes, les intéressés, qui se scandalisent, comme Judas chez Simon le lépreux, de voir dépenser tant d'argent et répandre tant de parfums. *Pourquoi tant de richesses perdues?* disait l'avare, à la vue des prodigalités de Madeleine qui remplissait toute la maison de la bonne odeur de sa vertu : *Ut quid perditio hæc? Il fallait vendre tout cela et en donner le prix aux pauvres.* Non, non, brodez et offrez des bannières, faites des pèlerinages, bâtissez et ornez des églises, voilà les sacrifices que Jésus commande à notre siècle, à la France, aux circonstances critiques dans lesquelles nous nous trouvons. Vous aurez toujours des pauvres parmi vous : et le devoir de les secourir est toujours impérieux, toujours sacré. Mais vous ne sentirez pas toujours cette grâce qui entraîne la France vers les sanctuaires; vous n'entendrez pas toujours cette voix

qui parle au fond des tabernacles ; vous n'aurez pas toujours un Dieu de clémence et de bonté : *Me autem non semper habetis*. Il y a des jours de colère et de vengeance ; il y a des jours de miséricorde et de pardon. Tantôt Dieu fait éclater son courroux et tantôt sa tendresse. C'est le Dieu qui pardonne qui se révèle à présent ; craignez le retour du Dieu qui punit, craignez de négliger ces grâces, ces exemples, ce mouvement de foi, d'espérance, d'amour, d'expiation, de prière, d'humiliations et de sacrifices : *Me autem non semper habetis*.

Pendant que ce grand mouvement continue et que l'impiété, d'abord stupéfaite, puis furieuse, reconnaît qu'elle est impuissante à l'arrêter, entrez dans ces sentiments, pieux fidèles qui m'écoutez, et ralliez-vous, sous les bannières de l'Église et de la France, à Jésus-Christ notre maître, notre guide, notre chef et notre roi. Non, ce n'est pas en vain que Madeleine est venue achever en France sa vie commencée à Jérusalem et que son tombeau s'élève dans la grotte de la sainte Baume, battue par les flots de cette mer qui n'est plus qu'un lac national entre la France et l'Algérie. Madeleine nous apporte ses vertus, et elle nous parle aujourd'hui, avec l'autorité de ses exemples, une langue à laquelle la France n'est plus insensible. C'est la langue de la pénitence, mais de la pénitence généreuse et pleine d'amour. C'est la langue du sacrifice, mais du sacrifice éclatant, complet.

inutilement combattu et raillé, parce que la contradiction ne fait que le rendre plus sensible et plus général. Vous vous scandalisez, nations étrangères, et vous dites au dedans de vous-mêmes comme le pharisien : *Ah ! s'il connaissait cette femme !* Jésus vous entend, et il n'en persiste pas moins à nous accueillir. Jésus, dans cette assemblée des nations plus complète encore que celle des riches réunis dans la maison du pharisien, vous regarde, vous pénètre, vous devine. Jésus vous montre du doigt la France prosternée à ses pieds, et, s'adressant à vous dans la personne de Simon : *Simon*, vous dit-il, *j'ai quelque chose à te communiquer* : *Simon, habeo aliquid tibi dicere.* Deux débiteurs aimaient leur maître, mais ni l'un ni l'autre ne pouvaient le payer. L'un devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Le maître remit la dette à tous les deux. Quel est celui qui aimait le plus ce généreux créancier? — Simon répondit : *C'est celui à qui on a fait une plus grande remise. — Tu as bien jugé*, répondit le Seigneur : *Recti judicasti.* Eh bien ! regarde cette France : *Vides hanc mulierem ?* Elle a péché, mais il n'y a point de nation qui m'ait bâti autant de temples, ni élevé autant d'autels. Il n'y a point de nation qui donne autant de servantes aux hospices et d'apôtres aux missions lointaines. Il n'y a point de nation qui ouvre aussi facilement sa bourse, sa maison, son cœur, et qui prenne aussi vite le bâton de pèlerin pour

venir me visiter. C'est la nation qui pèche, mais c'est la nation qui se repent. C'est la nation qui seule semble égaler les sacrifices aux péchés et les expiations aux offenses. C'est la terre du péché, mais c'est l'autel du sacrifice : *Vides hanc mulierem?* Que fera Jésus? Il dépassera encore le sacrifice par la miséricorde. Il va répondre à la pénitence de l'amour par l'absolution de l'amour.

II. Après les sacrifices de l'expiation, étudions les promesses de la miséricore. Ici encore l'histoire de Madeleine est l'histoire anticipée de la France.

Jamais sacrifices n'avaient été aussi complets que ceux de la pécheresse ; jamais pardon ne sera plus paternel, plus attendrissant, plus glorieux. Jésus-Christ a tout accordé à Madeleine, non-seulement l'absolution, mais le salut, non-seulement le salut, mais la paix, non-seulement la paix, mais les marques de sa prédilection et de sa tendresse, non-seulement sa prédilection et sa tendresse, mais la gloire. Il a dit aux uns : *Allez en paix* ; aux autres : *Vos péchés vous sont remis* ; à plusieurs : *Je le veux, soyez guéri, levez-vous et marchez ;* donnant ainsi, sous des noms différents, mais d'un mot bref et décisif, la santé du corps et celle de l'âme tout ensemble. Il parle, il commande, il guérit et il absout en Dieu, mais un mot lui suffit. Ici toutes les formules divines sont renouvelées, accumulées, dé-

passées. Madeleine a entendu pour elle-même tout ce qui avait été dit aux lépreux, à l'aveugle-né, au paralytique, au centurion, à la Chananéenne. Jésus le lui a répété avec un ton nouveau, des expressions hardies, une incroyable surabondance de miséricorde; rien n'y manque, rien, pas même la gloire et l'immortalité.

C'est d'abord l'absolution et le pardon. Mais quelle absolution! et comment la qualifier si ce n'est pour l'appeler l'absolution de l'amour? *Beaucoup de péchés lui ont été remis, parce qu'elle a beaucoup aimé: Remittuntur ei peccata multa, quia dilexit multùm.* Ce texte indique clairement que la pénitence de Madeleine a été parfaite et qu'elle a mérité une indulgence plénière. Non-seulement Madeleine s'est repentie, mais elle a tout expié. Non-seulement Jésus lui a remis ses péchés, mais les peines temporelles que ses péchés entraînaient avec eux après l'absolution bien reçue. Tel fut le pardon de Madeleine; ce sera aussi, s'il plaît à Dieu, le pardon de la France. A qui ne réserve rien, Jésus remet tout, accorde tout, abandonne tout. Point de réserve dans nos expiations, ni pour l'orgueil anéanti, ni pour l'intérêt sacrifié, ni pour la volupté abandonnée sans retour comme sans regret.

Si la France pèche facilement, ne se repent-elle pas plus facilement encore? Quand elle se donne, ne se donne-t-elle pas tout entière? C'est là notre

caractère, notre honneur, notre tradition. Il n'y a pas de nation au monde qui soit plus vive, plus dévouée, plus généreuse, plus magnifique, plus capable de comprendre et de s'appliquer à elle-même ces paroles de Jésus sur Madeleine: *Beaucoup de péchés lui ont été remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* O bon et aimable Jésus! voilà donc que, semblables à Madeleine, nous venons entièrement nous dévouer à vous sans rien réserver ni omettre dans notre sacrifice. Vous qui pénétrez les cœurs, Dieu de clémence, vous regardez, vous appréciez bien moins ce que nous faisons que le sentiment avec lequel nous le faisons. Vous parfumez par vos inspirations la grande nation qui vient parfumer vos autels par ses présents. Vous lavez par votre grâce celle qui lave vos pieds par ses larmes. Vous essuyez à l'intérieur, par votre pardon, les âmes pénitentes qui essuient vos pieds avec leurs cheveux. Tout s'explique. *Vous leur pardonnez beaucoup, parce qu'ils ont beaucoup aimé.*

Après le pardon, le salut. *Fides tua te salvam fecit.* C'est la foi, accompagnée de ces touchantes démonstrations d'amour, qui sauve Madeleine, car Madeleine sera sauvée. Jésus lui en donne la divine assurance. Et nous aussi nous serons sauvés, et c'est notre foi qui fera ce miracle. Pécheresse, la France était perdue; pénitente, la France se sauvera. Croire, c'est sa vie, et elle n'a pas cessé de croire. Elle a toujours cru que Jésus

est le Fils de Dieu, qu'il peut l'entendre et lui pardonner. Elle est venue, avec une confiance parfaite, lui demander grâce, et elle l'a obtenue. Elle l'a cherché, elle l'a trouvé là où on lui a dit qu'il avait apparu il y a deux siècles, et ce trait d'une foi si vive suffit pour attester qu'elle est demeurée, malgré ses désordres, profondément chrétienne. Oui, c'est la foi qui nous vaudra d'échapper à l'abaissement et à la ruine. Nous l'avons gardée malgré tant d'ennemis qui l'attaquent; malgré tant d'apparences qui trompaient les yeux, nous sommes encore ce qu'étaient nos pères et nos ancêtres, nous sommes encore chrétiens. Le salut promis à Madeleine dans l'ordre spirituel et divin, Dieu le donnera à la France dans l'ordre naturel et humain, mais il ne le lui donnera que par la foi. Ce n'est que par la foi qu'il y a, dans l'ordre naturel et humain, des espérances de grandeur et de salut pour la France. C'est par le baptême qu'elle a commencé à compter au nombre des nations. La croix du baptême n'est point effacée sur son front; elle y reparaît malgré nos crimes; elle y reluit dans nos expiations solennelles; elle nous a sacrés pour toujours. La France ne serait plus si elle n'était pas chrétienne. Etre et être chrétienne, c'est tout un pour notre nation. Pour elle, l'incrédulité c'est la mort; le salut pour elle, c'est la foi. Courage, ô ma patrie, courage! Jésus te sourit déjà, Jésus te dira bientôt : C'est la foi qui t'a sauvée : *Fides tua te salvam fecit.*

Après le salut, la paix : *Vade in pace.* Quelle promesse et quelle assurance ! Madeleine entre en possession de la vraie paix, de la paix parfaite, de la paix de Dieu. Voilà le bonheur que la France attend, mais les mots qui l'expriment ne sont pas nouveaux pour ses annales. Au milieu des guerres et des désordres du moyen âge, quand les hommes armés les uns contre les autres se disputaient une terre hérissée de forteresses, les institutions de la trêve et de la paix de Dieu parurent, comme un soulagement dans les calamités publiques. La trêve de Dieu faisait cesser les combats particuliers à des jours marqués, la paix de Dieu assurait aux femmes, aux enfants, aux prêtres, aux vieillards, un asile auprès des autels et des défenseurs dans la chevalerie. Heureux, trois fois heureux le jour où la paix de Dieu règnera dans la France régénérée ! Cette bienheureuse paix, fruit de la pénitence, de la foi, est un bienfait divin. Les hommes sont impuissants à la donner. Voyez comme les factions se disputent le sol de la patrie et comme son cœur, plus déchiré encore, saigne de toutes les blessures qu'il a reçues. Les ennemis du dehors se retirent, mais elle reste en proie aux ennemis du dedans. Ah ! prenez pitié de nous, Seigneur, étouffez les ferments de nos discordes, réunissez-nous dans votre cœur. Le jour où nous vous aimerons, nous nous aimerons aussi les uns les autres. La paix avec Dieu, la paix avec le monde, la paix entre tous les rangs et tous

les partis, voilà le rêve ardent de mon patriotisme et de ma foi. Seigneur, faites-nous une France forte, grande, unanime et à jamais pacifiée sous les lois de votre saint Évangile !

Ce n'est pas encore assez : Jésus, qui donne le pardon à tous ceux qui l'implorent et par qui la paix revient à tous ceux qui sont pardonnés, a pour certaines âmes pardonnées et pacifiées des regards de tendresse. Après le pardon, le salut ; avec le salut, la paix ; avec la paix, la tendresse. Madeleine fut aimée de Jésus, c'est saint Jean qui nous l'atteste : *Diligebat Mariam Jesus.* Madeleine fut établie, confirmée, louée par Jésus dans les pratiques de la piété et de la ferveur. Madeleine entendit Jésus la défendre contre les reproches : *Elle a choisi la meilleure part, et cette part ne lui sera point ôtée : Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab eâ.* Et vous aussi, Seigneur vous aimez la France entre toutes les nations, et vous l'aimez à les rendre jalouses. C'est l'histoire qui parle ici comme l'Évangile ; c'est l'histoire qui a appelé la France la bien-aimée de Jésus-Christ : *Diligebat Mariam Jesus.* Ah ! confirmez-nous dans cette part choisie de votre héritage et de votre amour. La meilleure part, même dans ce monde, c'est de vous connaître, de vous aimer et de vous servir ; pour une nation, c'est d'être à votre droite, d'être appelée à votre secours, d'être employée dans vos desseins, de concourir à l'établissement

de votre Église, de défendre votre vicaire, de le rétablir dans ses droits, en un mot de revendiquer tous les honneurs qui appartiennent à votre fille aînée. Cette part royale, vous l'avez faite à la France dès le commencement. Nous déclarons que c'est la meilleure, prononcez à votre tour que jamais elle ne nous sera ravie; non jamais! *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab eâ.*

Le pardon, le salut, la paix, la tendresse, ce n'est pas tout encore. Pour Madeleine, Jésus aura encore une récompense. Il lui promet la gloire. Avons-nous jamais bien compris jusqu'où était allée la prédilection du divin Maître? Les apôtres, et saint Pierre à leur tête, n'ont pas reçu de promesse pareille. Jésus leur a annoncé des tribulations et des supplices; Jésus leur a prédit qu'ils iraient jusqu'aux extrémités de la terre pour lui servir de témoins; Jésus leur a donné l'assurance qu'il serait avec eux jusqu'à la consommation des siècles; en un mot, il leur a promis son assistance et son secours. Seule Madeleine a obtenu quelque chose de plus; seule Madeleine a reçu de lui une promesse de gloire. Il a dit de Madeleine : *Elle a fait une bonne œuvre envers moi. En répandant ce parfum sur mes pieds, elle a honoré ma sépulture. En vérité, je vous le dis, partout où cet Évangile sera prêché, et il le sera dans tout l'univers, ce qu'elle vient de faire sera célébré en mémoire d'elle.* Vous l'entendez, c'est la mémoire de Madeleine qui

sera célébrée, elle sera glorieuse selon le monde, cette gloire n'aura de bornes ni dans le temps ni dans l'espace, elle s'étendra aussi loin que le monde, elle durera autant que le reste des siècles. Jamais prophétie n'a été plus littéralement accomplie. Le jour où la gloire fut promise à Madeleine, Besançon existait déjà, mais le quartier que vous habitez n'était qu'une affreuse arène où des gladiateurs s'entretuaient pour repaître du spectacle de leur sang les regards d'un siècle païen et corrompu. Eh bien! Jésus marquait de son doigt prophétique la place où Besançon élèverait ce temple à la gloire de Madeleine; c'est pour vérifier sa parole que vous remplissez cette noble et glorieuse enceinte, que ce pasteur, ce clergé, ce peuple, s'agenouillent au pied de ces autels, que l'encens fume, que les chants éclatent et que cette chaire retentit des louanges de la pécheresse. Le jour où la gloire fut promise à Madeleine, Paris n'existait pas encore, et les bords de la Seine n'offraient guère aux yeux que quelques cabanes de pêcheurs. Eh bien! Jésus voyait dans l'avenir les destinées de cette ville fameuse. Il voyait le plus grand capitaine des temps modernes entrer, comme Alexandre, dans cette nouvelle Babylone, y rapporter les trophées de ses conquêtes et bâtir à côté de son trône un temple dédié à sa gloire. Mais Napoléon est tombé avant d'en avoir fait la dédicace. La destination change, l'inscription demeure. Le temple sera dédié à la

gloire, mais ce n'est pas à la gloire que Napoléon a rêvée, c'est à la gloire que Jésus a prédite, c'est à la gloire de Madeleine.

Il y a deux ans à peine, le prêtre vénérable qui desservait cette illustre église (1) est tombé, victime des guerres civiles, sous la balle impie d'une Commune à jamais odieuse. Mais le sang des martyrs est une semence de grâce, de pardon et de salut. Il a obtenu pour son peuple, pour tout Paris, pour la France entière, la gloire de la pénitence, la gloire d'une autre Madeleine. Oui, notre gloire est de nous repentir, et cette gloire, la France l'ambitionne, l'Église la publie, le monde entier en est déjà instruit. Je m'empare donc des paroles que Jésus a prononcées, et je viens vous dire en toute vérité et en toute justice : Ce n'est pas seulement à Madeleine qu'elles s'appliquent, c'est à la France. La France, cette grande pécheresse, est devenue la grande pénitente. Partout où l'Évangile sera annoncé, on dira que la France est venue trouver Jésus dans un immense pèlerinage, qu'elle a arrosé de ses larmes les pieds divins du Sauveur, et qu'elle les a adorés et bénis ; on dira que Jésus lui a accordé le pardon et le salut, que Jésus la traite désormais comme sa fille bien-aimée. Ainsi sa faute tournera dans l'avenir non pas à sa confusion, mais à sa gloire. Non, il n'y a point de carrière de gloire que

1. M. l'abbé Deguerry.

la France ne puisse courir. Elle a devancé les autres peuples dans les batailles, elle leur a enlevé la palme de la philosophie et des arts, elle les a laissés bien loin derrière elle dans toutes les conquêtes de l'esprit, de la langue et des armes. La voilà maintenant dans une autre arène; mais ici encore elle est la première. Elle est la première à se repentir, à pleurer, à crier merci, à charger de présents les autels du Seigneur. Nations étrangères, vous la croyiez vaincue et vous chantiez ses funérailles: regardez comme elle vous laisse loin derrière elle dans la carrière des expiations. O France, ô pécheresse illustre, voilà ta gloire, et ta gloire sera publiée comme celle de Madeleine jusqu'aux extrémités de la terre. C'est de toi que les peuples modernes apprendront comment on se repent, comment on espère, comment on se relève et comment on goûte aux pieds de Jésus le pardon, le salut, la paix, la tendresse et la gloire.

Courage et confiance, noble paroisse assemblée aux pieds du Seigneur qui, après dix-huit siècles, semblent encore chauds des larmes et des baisers de Madeleine. O doux et aimable Jésus, regardez-la avec cette prédilection que vous avez témoignée à sa sainte patronne. Elle a la foi, vous le savez bien, et elle mourrait pour la confesser. Elle a péché, mais elle se repent, et elle se repent avec le cœur. Donnez-lui la grâce, faites-lui goûter la paix, placez-la dans votre cœur, à cet endroit secret où sont

écrits les noms de vos filles bien-aimées. Ce n'est rien pour elle d'être dans ce vaste diocèse la première par le nombre et par l'étendue. Sa gloire sera d'être un jour mise à la tête de toutes les paroisses par les mouvements généreux d'un amour pénitent, les œuvres d'une piété solide et les accents d'une vive et éternelle reconnaissance. Puisse-t-elle embaumer par l'odeur de ses vertus toute la cité et tout le diocèse ! Puisse l'avenir lui réserver pour éloge et pour histoire la devise de ce temple : *Beaucoup de péchés lui ont été remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.*

XVI

LA RÉSURRECTION DE LA FRANCE

FIGURÉE PAR LA RÉSURRECTION DE LAZARE

Veni et vide.
Venez et voyez. (*Joann.*, XI, 34.)

Ces paroles du texte sacré s'adressent à Jésus lui-même et sollicitent de lui un nouveau prodige. Le divin Maître, après nous avoir initiés aux pratiques de l'expiation en exauçant la Chananéenne, en pardonnant à la femme adultère, et en comblant d'éloges et de gloire les sacrifices de Madeleine, va nous instruire d'une manière plus sensible encore par la résurrection de Lazare. C'est de tous ses miracles le plus frappant, de tous les traits de sa bonté le plus propre à toucher les âmes, de tous les enseignements de sa doctrine le plus fécond en applications pratiques.

Or, saint Augustin nous avertit que les détails de la résurrection visible de Lazare sont autant de règles que Dieu nous propose pour opérer une autre résurrection, intérieure et invisible, mais bien plus importante, qui est la résurrection des âmes. Cette résurrection intérieure et invisible de nos âmes n'est pas autre chose que la résurrection morale et chrétienne de la France. Il dépend de nous de tirer notre patrie du tombeau. Chacun de nous, en ressuscitant à la grâce dans l'ordre spirituel, contribuera à la résurrection de la France dans l'ordre naturel et politique. C'est là le secret de l'Évangile, étudions-le. Les principaux personnages du récit divin sont encore sous nos yeux. Voyez le pécheur dans le tombeau du mal: c'est Lazare. Voyez sa famille affligée de ses excès: c'est Marthe, c'est Marie. Voyez Dieu qui écoute ces deux sœurs désolées, qui les éprouve et qui les exauce: c'est Jésus avec la même puissance et la même bonté.

Les Lazares sont sans nombre dans notre France: il faut vous peindre leur état et vous demander si vous n'êtes pas vous-même enseveli dans le tombeau du péché.

Il y a comme au temps de Lazare des Marthes et des Maries à qui Jésus accordera la conversion de leur frère: il faut leur apprendre à prier et à pleurer.

Enfin nous avons encore Jésus au milieu de nous: il faut obtenir de sa bonté ce miracle de grâce qui,

faisant de chacun de nous un vrai chrétien, fera de la France entière une nation ressuscitée.

I. Passons en revue notre chère France, et convenons que les Lazares, c'est-à-dire les pécheurs, sont sans nombre. Je ne veux pas exciter en vous de vaines alarmes, mais je voudrais encore bien moins vous laisser endormis dans une cruelle sécurité. Repassez dans votre mémoire tant d'appels faits par la grâce au milieu d'un peuple indifférent, tant de jubilés, de retraites et de missions dont vous avez été témoins, tant d'espérances déçues après tant de travaux et d'efforts, tant de coups soudains, tant de révolutions providentielles, tant de fléaux qui ont passé comme l'éclair ou éclaté comme la foudre, et, après soixante et douze ans de miséricorde, d'avis et de grâces, n'est-il pas vrai que nous sommes condamnés à répéter ces douloureuses paroles de Notre Seigneur Jésus-Christ : *Combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler vos enfants comme une poule rassemble ses petits sous son aile, et vous ne l'avez pas voulu* (1) !

Que de chrétiens qui ne croient plus à leur religion ! Que de chrétiens qui ne la pratiquent plus, même parmi ceux qui la croient ! Que de chrétiens qui la comprennent mal, même parmi ceux qui la pratiquent ! Enfin que de chrétiens qui ne l'aiment

1. *Matth.*, XXIII, 37.

guère, même parmi ceux qui la comprennent! Des chrétiens sans croyance, des chrétiens sans pratique, des chrétiens sans instruction, des chrétiens sans dévouement, voilà les quatre sortes de Lazares sur lesquels Jésus pleure depuis longtemps en regardant la France.

Des chrétiens sans croyance. Et sous ce titre que de Lazares au tombeau! Ce n'est pas seulement l'impie qui a dit dans son cœur: Il n'y a point de Dieu, mais l'indifférent qui se figure que Dieu ne s'occupe pas de l'homme. Ce n'est pas seulement le déiste qui nie l'Évangile, mais le libre penseur qui divise les maximes de ce livre divin, révérant les unes et ne voyant dans les autres qu'un système brillant ou la règle trop rigide d'une perfection idéale. Ce n'est pas seulement celui qui refuse de reconnaître dans l'Église l'épouse légitime et véritable de Jésus-Christ, mais celui qui distingue, entre les lois qu'elle donne, la loi qu'on peut enfreindre et celle qu'on doit observer. Ce n'est pas seulement celui qui déclare le règne du christianisme passé, sa gloire abolie, ses dogmes sur le point de finir, mais celui qui attend un christianisme rajeuni, des dogmes accommodés aux lumières du temps et une morale mise en harmonie avec les progrès des mœurs. Oh! quel tombeau que leur esprit pervers! N'y a-t-il pas de quoi ressentir à l'aspect de cette corruption tous les mouvements dont l'Homme-Dieu fut agité à l'aspect du

tombeau de Lazare? C'est devant de telles ruines que la miséricorde divine pleure, frémit, se trouble en quelque sorte, selon l'expression du texte sacré. Non, il n'y a rien de plus digne des larmes d'un Dieu que le spectacle, si commun aujourd'hui, de ces croyances en ruines et comme mises au tombeau. Et quelle est la famille où l'on ne trouve pas ces chrétiens sans croyance, cette pierre glacée de l'indifférence posée sur quelqu'un de ses membres, ces pieds et ces mains enchaînés par l'impiété, le doute ou l'hésitation, ce suaire étendu sur une intelligence tout entière, cette odeur d'irréligion répandue par de mauvaises maximes, de mauvais livres, de mauvais journaux, qui se propage et qui corrompt tout autour d'elle comme une odeur de mort? Oh! Seigneur, que d'âmes en putréfaction! *Domine, jam fœtet.*

Des chrétiens sans pratique. Pour réduire tout ceci à ce qu'il y a de plus simple et de plus présent, comptez, si vous le pouvez, ceux qui dans notre France, disons moins, dans notre diocèse, moins encore, dans cette cité, ou, si vous voulez, dans cette paroisse seule, négligent le double précepte de la confession et de la communion pascale. Ce sont encore autant de Lazares, autant de pécheurs. Ils ont cessé de vivre pour Dieu. ils sont endormis, ils sont morts. Chaque année a scellé leur tombeau d'une pierre nouvelle. Chaque année a ajouté aux liens de leur péché. Chaque année a

resserré autour d'eux le suaire qui les enveloppe. Chaque année l'odeur de corruption qu'exhale leur âme est devenue plus sensible et plus contagieuse. Ce ne sont pas seulement, comme Lazare, des morts de quatre jours, mais par le délai qu'ils apportent à leur conversion, par la tranquillité avec laquelle ils demeurent dans la disgrâce de Dieu, ce sont les uns des morts de quatre années, les autres de dix, de trente, de soixante peut-être. Depuis soixante ans, le monde est perverti par l'exemple de leur indifférence religieuse. Et parce que le monde est rempli d'âmes faibles qui n'ont pas la force de résister aux impressions qu'elles reçoivent, cette odeur de mort répandue autour d'eux fait languir la pratique de la religion et rend l'accomplissement du devoir pascal plus difficile et plus rare que jamais. Seigneur, un regard aussi pour les chrétiens sans pratique : *Domine, jam fœtet.*

Des chrétiens sans instruction. Ici je ne m'adresse plus qu'à ceux qui croient et qui pratiquent. Quelle liste funèbre ne pourrait pas dresser au milieu d'eux le Juge suprême des consciences ! Combien d'hommes, combien de femmes, s'enferment dans un cercle étroit d'œuvres extérieures et faciles qui endorment les remords, mais qui ne nourrissent ni la pieté ni la foi ! Les uns gardent le bien d'autrui dans leurs mains, la rancune dans leur cœur, le vice impur sur leurs lèvres. N'est-ce pas de l'ignorance ? D'autres allient les ténèbres avec la lumière,

les passions avec la piété, Dieu avec le monde, la dissipation du monde avec le silence de la mortification, la curiosité des spectacles avec la discrétion des regards. Elles restent les dernières au bal, mais elles sont les premières qui paraissent à l'église, faisant un égal honneur et à la licence du carnaval et à la piété du carême, résignées, au besoin, à mêler, le même jour, tout ce qu'il y a de plus léger et tout ce qu'il y a de plus grave, et à quitter la danse pour le sermon, le sermon pour la danse, avec la même facilité, la même inconséquence et le même abandon. N'est-ce pas de l'ignorance ? Ah ! vous croyez avoir accompli toute justice et être en paix avec Dieu parce que vous aurez observé l'abstinence, fréquenté les églises, accompli le devoir pascal ? Erreur ! erreur ! illusion ! Vous comptez donc pour rien d'oublier vos devoirs sacrés de père et de mère dans l'oisiveté d'une vie inutile ! Vous ignorez donc que l'immodestie des parures, le luxe, les folles dépenses, l'amour de vous-mêmes, les divertissements continuels et sans mesure, sont des principes e corruption et de mort ? Vous croyez donc être ées et mis au monde, non pour connaître Dieu, aimer et le servir, mais pour vous amuser et vous erdre ? Erreur ! illusion ! ignorance ! On le faisait avant vous : belle excuse, en vérité ! Et qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il n'y a pas quatre jours, mais quatre ans, mais quarante ans, que ce tom-

beau de perdition est ouvert dans votre famille; que si vos ancêtres se paraient comme vous, ils ont porté comme vous les chaînes du péché et le suaire de la mort; et que si vous ne sentez pas l'odeur de corruption dont vous êtes enveloppés, c'est que vous inspirez déjà à vos enfants en bas âge, l'air et les habitudes du monde que vous avez appris à l'école d'une mère aussi coupable que vous. O traditions funestes! ô tristes exemples! suite affreuse de chutes, de fautes et d'habitudes qui se renouvellent d'âge en âge en pervertissant de plus en plus le sens chrétien, l'esprit de famille, et en viciant sans retour le sang le plus pur et le plus généreux! Ah! Seigneur, un ouvrage digne de vous, c'est la conversion de ces pécheurs et de ces pécheresses. Un regard pour le chrétien sans instruction : *Domine, jam fœtet.*

Des chrétiens sans dévouement qui, malgré la régularité de leur vie, ne comprennent rien au véritable esprit du christianisme, cupides, jaloux, avides de louanges, regardant les richesses comme un héritage qui leur est dû, la pauvreté comme un vice, les larmes comme un spectacle auquel il faut se dérober, la souffrance comme un mal qu'il faut éviter à tout prix. Ah! qu'importe qu'ils reconnaissent sur l'autel la vertu de la croix! Ce n'est pas Dieu qui est sur l'autel secret de leur cœur, c'est leur propre image, c'est la statue impie de leur égoïsme, c'est l'idole de leurs tristes et orgueilleuses pen-

sées ; ils s'aiment, ils se divinisent, ils s'adorent. Sous les dehors d'une vie pure et innocente, ce sont des sépulcres blanchis, pleins de corruption et d'iniquité. Leur égoïsme est comme une fosse qu'ils se creusent chaque jour davantage. Il y a plus de vingt ans qu'ils sont ensevelis dans ce tombeau, les pieds et les mains liés, le corps enveloppé d'un suaire, serré de bandes, sous une pierre d'une grosseur énorme. Il y a plus de vingt ans que ces chrétiens égoïstes n'ont fait un sacrifice d'argent, de temps, de simple complaisance, tant ils ont pris leurs mesures, réglé leur maison, distribué leur vie, pour vivre tranquilles, heureux, à l'ombre même de la croix ! Et vous croyez de bonne foi répandre autour de vous l'odeur de la vertu ? Non, non, de tels exemples portent avec eux une odeur de mort. Vous méconnaissez le christianisme et vous le faites méconnaître en même temps. On le juge sur votre conduite, on le déclare étroit, mesquin, ridicule, propre à nourrir l'égoïsme. Vous n'avez peut-être de la vertu que le masque, de la piété que le nom, de la vie que l'apparence. On vous croit vivant, et vous êtes mort : *Nomen habes quòd vivas, et mortuus es.* Vous passez pour un chrétien accompli, et vous n'avez pas encore compris le premier mot, la première lettre du christianisme. Le christianisme est une religion d'abnégation, de renoncement et de sacrifice ; mais là où il n'y a que vanité, intérêt, imperfection, en-

core autant de morts, autant de Lazares sur qui il faut que Jésus-Christ fasse agir sa grâce toute-puissante pour leur rendre cette vie divine que le péché leur a fait perdre. Encore un miracle, ô mon Dieu, en faveur de ces hommes aveuglés ! Sauvez, rappelez à la vie le chrétien sans dévouement, le chrétien sans instruction, le chrétien sans pratique, le chrétien sans croyance. C'est votre Sacré Cœur qui peut opérer ce miracle. Votre Sacré Cœur a les secrets de la foi, de la vertu, de la science et du dévouement. Ouvrez-le, mon Dieu, selon votre promesse, et embrasez-nous de ce feu nouveau qui doit ranimer la vieillesse du monde.

II. Les Lazares seraient moins nombreux si les Marthes et les Maries n'étaient pas si rares. Mais plus le péché abonde, plus le zèle diminue, et on n'obtient presque plus de conversions parce qu'on ne les demande pas assez.

Il entre, en effet, dans l'économie de la Providence que nous priions les uns pour les autres et que l'œuvre de notre salut s'accomplisse, non seulement avec la grâce de Dieu, mais encore avec la coopération de nos frères. Telle est la communion des saints. Dieu consent à ressusciter les pécheurs, à condition que nous serons auprès de lui les solliciteurs, les négociateurs, les coopérateurs de cette résurrection spirituelle. Ainsi Paul est converti parce que saint Étienne a prié pour lui ; ainsi saint Augus-

tin, ce soutien de l'hérésie, ce prodige de vices, devient le docteur de la grâce et le prodige de la vertu, parce que sainte Monique l'enfante une seconde fois à force de prières et lui prépare l'eau du baptême dans l'abondance des larmes maternelles. Mais c'est surtout dans notre Évangile que l'on voit bien la nécessité et l'efficacité du zèle que le cœur de Jésus nous demande.

Lazare avait deux sœurs, modèles accomplis de la charité que je vous souhaite aujourd'hui pour vos frères languissants, malades, morts à la grâce. L'une était Marthe, l'autre Marie. L'une était occupée des soins du dehors, l'autre demeurait à la maison ; celle-là représentait déjà la condition des personnes engagées dans le monde, celle-ci la vie contemplative des vierges du cloître : toutes deux, également sensibles à la maladie de leur frère, commencent par envoyer vers Jésus pour lui dire : Seigneur, celui que vous aimez est malade : *Ecce quem amas infirmatur.*

Si c'est là votre langage, dans quelles circonstances le tenez-vous, ô parents trop sensibles aux maladies du corps et trop indifférents à celles de l'âme ! Que ce fils qu'on idolâtre soit menacé de perdre la vie, sa mère répète pour lui cent fois à Dieu la parole de l'Évangile : *Domine, ecce quem amas infirmatur.* On met toute une ville en prières, on se consume en vœux et en offrandes, on redouble d'importunités. Mais qu'il mène une vie crimi-

nelle, qu'il vive publiquement sans sacrements, sans principes, sans religion, on y est insensible. On a pris son parti sur la dépravation de ses mœurs et sur l'indifférence de ses sentiments. C'est un jeune homme, dit-on, il fait comme les autres, il est meilleur qu'on ne croit. Je le connais, il a conservé tous ses principes, il reviendra de ses erreurs. Et cependant on le laisse dans son désordre, il y vit, il s'y plaît, il s'y enfonce, il y mourra peut-être. Est-ce là du zèle ?

Jésus n'était point venu sur le message de Marthe et de Marie. C'est pour cela que Marthe alla au-devant de lui, qu'elle se jeta à ses pieds et qu'elle l'implora de nouveau. Ainsi, ce n'est pas la première prière que le Seigneur exauce. Il veut une nouvelle démarche, de nouvelles instances, de pressantes sollicitations. Ah ! quand il s'agit de vos intérêts temporels, que ne faites-vous pas, chrétiens qui m'écoutez ! Quelles démarches ! quelles fatigues ! quels voyages ! quelles visites ! quel langage ! pour obtenir une place, un avancement, un titre, un bout de ruban ! On fait de ces vanités le rêve d'une vie toute entière. On se plaint des retards, on dévore les rebuts, on s'abaisse aux dernières bassesses. Encore une fille à marier, un fils à placer, un grade ou une dignité à obtenir, et le plus chrétien mourra content ! Encore cette satisfaction de toilette, et cette jeune personne, si modeste d'ailleurs, ne demandera plus rien ! Encore cette usurpation d'autorité

consommée dans l'intérieur du foyer domestique, et cette épouse, d'ailleurs si pieuse, sera au comble de ses vœux ! Oui, c'est pour de telles misères qu'on déploie un zèle sans relâche, une adresse sans nom, une persévérance sans fin. On est de feu pour un vil intérêt, une question d'amour-propre, une puérile vanité, mais on est de glace pour l'âme d'un père, d'un frère, d'un époux ; on ne connaît plus ni les importunités ni les instances, on se résigne à ne rien obtenir ; on craint, ce semble, de lasser le Seigneur de ses vœux et de ses prières. Et cependant vous ne serez exaucés qu'après avoir attendu, pressé, persévéré. Il faut que le zèle aille jusqu'à l'importunité même.

Écoutez encore : Dieu veut éprouver votre foi comme celle de Marthe : Croyez-vous ? *Credis hoc ?* dit-il à la sœur de Lazare. C'est la question que je ous adresse à mon tour. Avez-vous une foi sinère, vive, agissante ? Vous déclamez contre les mpies ; mais peut-être seriez-vous peinés de les voir convertis, parce que vous perdriez un thème fécond en médisances, en remarques pleines de fiel, en vains propos. Vous déplorez l'oubli des pratiques religieuses ; mais si elles étaient plus générales, vous vous feriez moins d'honneur en les observant, et on vous a entendus dire : « Sans nous, que deviendrait la religion ? » Vous connaissez des femmes mondaines, des femmes frivoles, des femmes coupables, incrédules, éhontées même ;

mais en souhaitant assez vaguement leur conversion, la croyez-vous possible ? Si elle s'opère, l'accueillerez-vous ? *Credis hoc ?* Ah ! trop semblables aux juifs, tout votre soin sera peut-être de combattre ou d'affaiblir les commencements de ce grand changement. Vous disputerez à la grâce ses prodiges ; vous en chercherez les motifs dans des causes tout humaines ; vous les attribuerez à des pensées d'ambition, d'avancement, de vanité ; vous ne voudrez voir dans cette vie nouvelle qu'un piége tendu à la crédulité publique ; vous direz au moins : Attendons, n'ouvrons pas trop vite les rangs de notre société à cette femme dont la réputation est si équivoque. Croyez-vous que Dieu puisse lui rendre la grâce ? *Credis hoc ?* Non, vous n'y croyez guère, car votre malice naturelle n'y trouverait plus son compte ; non, car il n'est que trop bien prouvé qu'au lieu de développer un bon désir, on en doute ; d'aider à une démarche, on la critique ; de tendre la main à un pécheur, on le rebute ; de lui rendre une place honorable dans l'estime publique, on l'éprouve par des froideurs, des oublis, des railleries, des silences, procédés où je reconnaîtrai tant que vous le voudrez une prudence mondaine et une dignité pharisaïque, mais où il n'y a pas ombre de piété chrétienne. Non, vous ne croyez pas assez fermement, car vous ne priez pas pour les âmes qui sont dans le désordre et dans le pêché ; vous n'avez pas le zèle, le véri-

table zèle nécessaire à la conversion ; vous n'avez pas une affection réelle pour les âmes qui devraient vous être les plus chères. Et que sert-il que je m'épuise ici à émouvoir vos consciences et vos cœurs, si vous ne joignez pas les mains comme Marthe, et si vous ne dites pas à Dieu avec l'accent de la foi : *Oui, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant !* Sauvez, guérissez, ressuscitez mon frère !

Jusqu'à présent Marthe seule est venue trouver Jésus. Cependant Marthe n'obtient pas encore la résurrection de Lazare. Elle reconnaît son impuissance, et, revenant auprès de Marie, sa sœur, qui était restée assise dans l'intérieur de la maison, elle l'appèla et lui dit : *Le Maître est là qui te demande.* Marie se lève à ce mot, se précipite au-devant de Jésus, tombe à ses pieds et lui dit : *Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.*

Quelle est cette nouvelle intercession que Marthe implore et que Marie fait en toute hâte ? Quelle est cette sœur qui vient au secours de sa sœur pour obtenir avec elle la résurrection de leur frère ? Reconnaissez ici les prières du cloître à côté des prières du monde, et apprenez combien elles sont nécessaires. Marie était cette femme d'élite qui, laissant à Marthe les soins de la vie domestique, s'était tenue aux pieds de Jésus pour y verser une huile parfumée et les essuyer avec ses cheveux.

Les plaintes de sa sœur ne l'avaient point arrachée à sa douce contemplation, quand il ne s'agissait que des choses du monde. Mais pour obtenir le salut et la résurrection de son frère, elle se lève au premier mot, elle accourt en toute hâte, elle se prosterne, elle prie, rien ne lui coûte, pourvu que Lazare lui soit rendu.

Touchante image de ces saintes maisons qu'habitent la pénitence, la prière et la pureté ! Ah ! ne trouvez pas mauvais qu'elles ne partagent point avec vous les vaines occupations du siècle et les puériles sollicitudes du temps, puisqu'elles n'en sont pas moins associées à l'œuvre mille fois plus importante de votre salut et de votre éternité. Quand cesserez-vous, enfants du monde, de vous récrier contre l'inutilité des cloîtres et les empiétements de l'esprit monastique ! On y prie, et c'est assez. Voilà leur rôle, pécheurs dont la conversion est si difficile parce que votre cœur est si endurci. Voilà vos auxiliaires, mères justement inquiètes pour le salut d'un fils, épouses tant de fois alarmées pour l'âme d'un époux, enfants qui tremblez avec tant de raison de voir un père rendu à la terre avant d'être revenu à Dieu. Non, vous ne souhaitez pas sincerement cette grâce, si vous ne l'avez pas encore implorée avec les larmes qui coulent sous le voile de la chasteté, et avec l'encens qui s'élève du milieu du silence et des mortifications. Vous êtes remplis de préventions contre la vie religieuse,

et vous ne savez pas la faire tourner au profit des âmes qui vous sont chères. On se plaint, on s'inquiète des progrès de la charité, de la prière et du jeûne. On redoute l'influence de la discipline et du cilice ? Il semble que la société est envahie par une nouvelle Thébaïde et que nous courons les plus grands dangers en laissant prier et jeûner à côté de nous ! Étonnez-vous ensuite que les conversions soient si difficiles et si rares. Dites que le bras de Dieu est raccourci. Pour moi, je vous dirai que Marthe ne sait plus implorer Marie, que les cloîtres manquent dans l'Église, et qu'à défaut des prières qu'ils faisaient pour la société, vos propres prières, si imparfaites et si froides, demeureront sans effet sur le cœur de Dieu.

Un éclair d'espérance nous illumine enfin dans cette nuit désespérée. D'où part-il ? Du cloître de Paray. C'est là qu'habite une autre Marie. Et ces mères, ces sœurs, qui viennent la trouver de tous les points de la France, qui sont-elles sinon des Marthes qui pleurent sur d'autres Lazares ? Nous voici donc revenus aux scènes de l'Évangile. Ces scènes se reproduisent trait pour trait. Le cloître et le foyer se réunissent dans une sainte unanimité de sentiments et de prières pour toucher, attendrir, emporter le cœur de Dieu. Ce cœur, qui s'émeut, qui frémit, qui se plaint, qui pleure, c'est celui qui s'est intéressé au sort de Lazare, c'est celui qui s'est dévoilé à Paray, c'est celui qui

ne demande qu'à être fléchi. Courage ! ô ma patrie, courage ; l'odeur de mort que tu exhalais n'a découragé ni les Marthes ni les Maries, et tu peux attendre encore la résurrection. Si Jésus s'est fait attendre un peu, c'est pour mieux prouver sa divinité et rendre sa puissance plus sensible. La résurrection de Lazare par l'Homme-Dieu est le plus grand miracle de l'Évangile. La résurrection de la France par le Sacré Cœur de l'Homme-Dieu sera le plus grand miracle de l'histoire.

III. Le divin Maître, cédant en effet aux prières des deux sœurs, vient au tombeau et commence par verser des larmes : *Et lacrymatus est Jesus.* Ce spectacle touche les Juifs qui se disent l'un à l'autre : Voyez comme il l'aimait : *Ecce quomodo amabat eum.*

Vous entendez, chrétiens, telle fut la pitié dont Jésus se sentit touché, tel fut l'amour dont l'expression éclata aux yeux de toute la foule. Eh bien ! Jésus est toujours le même, et nous ne cesserons de vous rappeler ce rôle consolateur. La religion chrétienne, c'est la manifestation perpétuelle de la divine miséricorde par Notre Seigneur Jésus-Christ, et l'histoire de l'Église n'est que l'histoire fidèle et touchante de l'amour de Dieu pour les enfants des hommes. La drachme perdue, recherchée avec tant d'anxiété, retrouvée avec tant de bonheur, c'est vous ; la brebis égarée dans le désert, qui éveille

toute la sollicitude du bon pasteur, c'est vous ; l'enfant prodigue qu'attire le souvenir de la maison paternelle, c'est vous ; ce Lazare enseveli sur qui Jésus verse des larmes, c'est vous. Jésus est la bonne ménagère, le bon pasteur, le bon père, le bon ami. Tel il s'est dit il y a dix-huit siècles, tel il se montre encore à Paray et à toute la France. O amitié véritable que rien ne décourage, voilà donc que nous venons enfin vous mettre à l'épreuve ! O larmes divines qui coulerez toujours pour le rachat des âmes, nous ne voulons plus ignorer ni méconnaître votre prix inestimable ! J'entends retentir avec une nouvelle force la voix de la miséricorde. Partout j'entends Jésus appeler à lui les pauvres, les égarés, les pécheurs. Ah ! qu'ils viennent tous, ceux qui portent avec douleur le fardeau de la vie ; qu'ils viennent tous, ceux qui portent le fardeau plus pesant encore d'une conscience coupable ; Jésus leur apprendra ce que c'est que la véritable amitié, et ils seront forcés de convenir, comme les Juifs, que personne ne sait aimer comme lui : *Ecce quomodo amabat eum.*

Otez la pierre, dit le Seigneur en s'adressant à ceux qui l'entouraient : *Tollite lapidem.* Que signifie cet ordre et à qui s'adresse-t-il ? La pierre du sépulcre figure les obstacles qui s'opposent à la conversion de l'âme : pierre énorme, en effet, car il y a dans cette âme répugnance, dégoût, haine de la prière et de la contrainte, oubli des choses de Dieu,

du temple, de la parole divine, des abstinences de l'Église. Mais le pauvre Lazare ne peut se mouvoir dans le suaire qui le couvre. C'est à vous, âmes pieuses, que s'adressent les paroles de votre maître ; c'est à vous, justes de la terre, d'aider à cette œuvre de résurrection et de grâce. Voyez combien votre coopération est nécessaire. Je la représentais tout à l'heure par les supplications répétées de Marthe et de Marie, et voilà que Jésus vous la demande à vous-mêmes : *Tollite lapidem*. N'est-il pas juste d'ailleurs que vous ôtiez cette pierre, puisque c'est vous qui l'avez mise ? Je vous étonne peut-être. Eh bien ! rappelez en votre mémoire quelques circonstances de votre vie. N'avez-vous pas été pour ces pécheurs des complices, des instruments, qui sait, des conseillers d'iniquité ? Il a été un temps où vous viviez vous-mêmes dans le péché. Et alors vos exemples n'ont-ils rien encouragé ? Vos paroles n'ont-elles rien conseillé ? Votre consentement, votre facilité, votre silence, n'ont-ils rien laissé faire ? N'y a-t-il pas eu des piéges dans vos conversations, dans vos légèretés, dans vos parures ? N'essayez-vous pas encore aujourd'hui, toutes pieuses que vous êtes, à certains jours et dans certaines circonstances, de briller, de plaire, de séduire ? Cette pierre, ou bien vous l'avez mise, ou bien vous l'avez laissé mettre. Vous avez donné la mort, ou bien vous l'avez laissé donner. Il y a des fils, des époux, des pères, qui demeurent ensevelis

sous la pierre du tombeau par la complicité ou la négligence d'une épouse et d'une mère : ôtez, ôtez cette pierre, c'est votre œuvre : *Tollite lapidem.*

Écoutons maintenant ; Jésus va achever par sa puissance l'œuvre de sa bonté : *Lazare, veni foras : Lazare, sortez !* et aussitôt le mort se leva. Jésus dit encore : *Déliez-le et laissez-le aller. Solvite eum et sinite abire.*

Cet acte de l'autorité souveraine se renouvelle tous les jours par la conversion des pécheurs, mais il nous est réservé de voir les pécheurs se convertir par milliers. Hâtez ces temps heureux, justes qui avez connu la captivité du tombeau et les liens de la mort ; je vous adjure de nous le dire, depuis le jour béni où le Seigneur vous a rappelés à la grâce, dites, n'avez-vous pas éprouvé le bienfait d'une véritable résurrection? Vous êtes sortis de ces ténèbres qui ensevelissaient votre esprit dans l'oubli de Dieu ; vous êtes sortis de ces habitudes qui enchaînaient votre cœur dans la corruption ; vous êtes sortis de cette prison où le respect humain tenait votre caractère, votre franchise et votre honneur. Vous voilà délivrés, rendus à l'Église, remis dans le bon chemin, sauvés, ressuscités. Qui de vous, pécheurs convertis, voudrait échanger son sort d'aujourd'hui contre celui d'autrefois ? N'êtes-vous pas ressuscités, vous que les sociétés secrètes avaient mis dans leur tombeau ? Sous prétexte de vous faire pratiquer la charité, elles avaient étouffé

votre foi. On vous avait fait prendre je ne sais quels mystères ridicules et quelles cérémonies dérisoires pour le culte qui convenait le mieux à votre raison émancipée. Ah! depuis le jour où vous êtes sortis de ce cénacle ténébreux, où vous avez bravé ces vains poignards, violé ce stupide serment et secoué sur ces temples d'ignorance et de spéculation la poudre de vos pieds, chrétiens ressuscités, n'avez-vous pas retrouvé la vérité, la justice, la lumière et la vie? Le prêtre vous a déliés, conformément à l'ordre du Sauveur : *Solvite eum*, et vous marchez maintenant fermes et droits dans le sentier de la vertu. Vos semblables vous laissent dans votre liberté, ils la respectent, ils l'honorent, ils l'envient, vous la gardez parce que Jésus vous l'a rendue. *Sinite abire.* Ce changement si ancien, si soutenu, si persévérant, si parfait, n'est-ce pas comme la résurrection de Lazare, le miracle de la puissance divine et le chef-d'œuvre de la grâce? Oui, Jésus est toujours aussi grand qu'il est bon. Le Dieu de l'Église est toujours le Dieu de l'Évangile; c'est le même Dieu, c'est le même cœur, Jésus est toujours aussi grand qu'il est bon.

Et vous, femmes devenues chrétiennes, n'avez-vous pas été aussi ressuscitées? Rappelez-vous ce jour où la voix du Maître s'est fait entendre au milieu de vos légèretés, de vos négligences, de vos fautes. Si vous n'aviez pas perdu l'honneur aux yeux du monde, vous aviez perdu, et mille et mille

fois, la grâce aux yeux de Dieu. Sortez, Lazare, vous a dit le Seigneur : *Lazare, veni foras!* Bénissez maintenant cette parole puissante. Vous êtes sorties de ce tourbillon de plaisirs où votre réputation eût bientôt péri tout aussi bien que votre vertu. Vous avez repris votre place à l'église, votre autorité auprès de vos enfants, votre influence sur votre époux, votre ascendant et votre crédit dans la société chrétienne. Vous jouissez de la paix, vos mains se délassent des travaux domestiques dans les soins de la charité, vous êtes libres, en un mot, de cette liberté qui convient aux enfants de Dieu, et dans cette vie nouvelle dont vous vous êtes fait une douce habitude, vous vérifiez chaque jour la parole du Maître qui a dit en vous ressuscitant à ses prêtres : Déliez cette âme : *Solvite eum*, et au monde : Laissez-la aller et respectez la liberté que je lui ai rendue : *Sinite abire.* Si depuis quinze ou vingt ans vous faites quelque bien, si l'on bénit autour de vous une piété douce, une charité généreuse, un dévouement à toute épreuve, n'est-ce pas là encore un miracle de grâce et de résurrection? Oui, Jésus est toujours aussi grand qu'il est bon, le Dieu de l'Église est le même que le Dieu de l'Évangile.

Mais avec ces résurrections particulières dont le miracle se renouvelle tous les jours, nous espérons pour la France une résurrection sociale et chrétienne, dont le pèlerinage de Paray n'est que le pre-

lude et qui s'achèvera sous les auspices du Sacré Cœur dans le temple national de Montmartre. Que de présages heureux ! que de signes de vie ! Jésus est appelé de toutes parts pour opérer ce prodige; les Marthes et les Maries l'implorent également ; il parle, on l'écoute ; il promet, on le croit. *Je suis*, dit-il, *la résurrection et la vie*. A ce mot, la foi se réveille, l'espérance se ranime, l'amour s'enflamme, les expiations redoublent. Nous courons vers lui avec un frémissement de reconnaissance et d'amour. Et lui s'écrie de toute la force de sa voix divine : Déliez cette nation des bandelettes de l'erreur : *Solvite eum*. Je viens lui rendre la liberté et la vie. Laissez-la aller : *Sinite abire*. Jésus a stipulé pour elle l'indépendance, la grandeur, la gloire, dans le contrat qu'il a passé avec nous au premier jour. Ce contrat, il le renouvelle solennellement et il le signe pour le reste de l'avenir. Sa main l'avait écrit sur les autels de Reims, après la victoire de Tolbiac. Son cœur le proclame sur les autels de Paray, après la défaite de Strasbourg et de Sedan. Gloire au Sacré Cœur ! s'est écriée la France vaincue, humiliée, purifiée et sauvée. Jésus répond : Gloire à la France ! Celui qui croit en moi ne mourra pas dans l'éternité. *Qui credit in me non morietur in æternum !*

PIECES JUSTIFICATIVES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I

LES PRÉCURSEURS DE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR.

Quoique l'Église n'eût pas honoré dès le commencement le cœur de Jésus d'un culte particulier, les saints les plus éclairés des lumières d'en haut et les plus fervents dans son amour y avaient découvert des mystères sublimes et en avaient fait leurs délices.

Saint Augustin, dans un ravissement d'admiration devant le cœur de Jésus percé sur la Croix, en voit sortir l'Église toute rayonnante de beauté : « Notre divin Epoux, dit-il, monte sur son lit nuptial, il s'endort en mourant, et de son côté entr'ouvert sort l'Église vierge ; de sorte que comme Ève fut formée d'une côte d'Adam endormi, ainsi l'Église fut formée du côté de Jésus suspendu à la croix. (S. Aug., *De Symb. ad catechum.*, c. VI.)

Le martyr saint Cyprien tient le même langage : « Jésus ayant eu le côté percé, dit-il, il en coula du sang et de l'eau, d'où fut formée la sainte Église. » (*De Montib. Sina et Sion.*)

Dans quel sens peut-on dire que l'Église est sortie du

cœur de Jésus? Les saints Pères répondent : C'est que de ce cœur sont sortis tous les sacrements dont l'Église est formée; puisque l'eau marque le baptême, qui en est la porte d'entrée, et que le sang indique l'Eucharistie, qui en est la fin et la consommation, en sorte que sous ces deux sacrements sont compris tous les autres. « De votre côté, dit Arnould de Chartres, ô Jésus, sort une source qui jaillit pour la vie éternelle. Cette source ne fournit pas seulement les eaux de la première ablution, par laquelle sont initiés ceux qui s'approchent de Jésus-Christ; mais, en outre, il en découle des ruisseaux de larmes; nous y puisons une sainte componction, avec la suavité des miséricordes célestes et tous les effets de la bonté divine. » (Arnold Carnot., *Serm. de Pass. Christi.*)

Tertullien a dit encore: « Dans ce cœur a eu lieu notre vocation et notre élection au salut; attendu que celui qui a foi dans le sang est purifié par l'eau, et que celui qui est purifié par l'eau est abreuvé avec le sang. » (Tert., *De Bapt.*, xvi.)

Sans entrer dans ces profonds mystères, saint Cyrille trouve en ce cœur l'accomplissement de la rédemption. Il est d'autres Pères qui disent que Jésus n'a pas voulu conserver une seule goutte de son sang; que c'est pour cela qu'il a aussi ouvert son cœur, et que c'est là la dernière preuve de l'amour le plus généreux.

Saint Augustin goûtait cet amour du cœur de Jésus quand il dit : « Longin m'a ouvert le côté de Jésus avec sa lance, et j'y suis entré, et je m'y repose en toute sécurité. »

Le sage Tauler décrit les pures délices d'une âme plongée dans ce cœur et la fin que Jésus s'est proposée en nous le donnant : « Il nous a donné son cœur cruellement blessé, dit-il, afin que nous y demeurions jusqu'à

ce que, purifiés de toute souillure et rendus conformes à lui, nous soyons capables et dignes d'être introduits avec lui dans le cœur divin du Père éternel. » (*In exerc. rit. et pass. Chr.*)

Voici comment saint Bernard, cette lumière de l'Église, s'exprime au sujet du Sacré Cœur, en plusieurs endroits de ses ouvrages : « O très doux Jésus, que vous renfermez de richesses dans votre cœur! Se peut-il bien faire que des hommes soient si insensibles que de ne pas vous aimer, et qu'ils ne soient pas touchés de la perte qu'ils font par l'oubli et par l'indifférence qu'ils ont pour cet aimable cœur ! Pour moi, dit ce grand saint, je ne veux rien oublier pour le gagner ; je lui consacrerai désormais toutes mes pensées ; ses sentiments et ses désirs seront les miens : enfin je donnerai tout pour acheter ce précieux trésor. Mais qu'est-il besoin de l'acheter, ajoute-t-il, puisqu'il est véritablement à moi, puisqu'il est à mon chef; et ce qui est au chef n'appartient-il pas à tous les membres? Ce Sacré Cœur sera donc désormais le temple où je ne cesserai jamais de l'adorer, et la victime que je lui offrirai sans cesse, et l'autel où je ferai tous mes sacrifices, sur lequel les mêmes flammes du divin amour dont le sien brûle consumeront le mien ; ce sera dans ce Sacré Cœur que je trouverai un modèle pour régler les mouvements du mien, et, au fond, pour m'acquitter de tout ce que je dois à la divine justice, un lieu assuré où, étant à couvert des naufrages et des tempêtes, je dirai avec David : *J'ai trouvé mon cœur pour prier Dieu; oui, j'ai trouvé ce cœur dans l'adorable Eucharistie, en y trouvant le cœur de mon souverain, de mon père, de mon ami, de mon frère*, c'est-à-dire de mon aimable Rédempteur ; et après cela à qui tiendra-t-il que je ne prie avec confiance, *et que je n'obtienne ce que j'aurai demandé*? Allons, mes frères, allons dans cet aimable cœur

pour n'en sortir jamais... mon Dieu, continue-t-il, si l'on ressent tant de consolations au seul souvenir de ce Sacré Cœur, que sera-ce de l'aimer avec tendresse ? Que sera-ce d'y entrer et d'y demeurer toujours ?

« Attirez-moi tout à fait dans votre cœur, ô mon aimable Jésus, ouvrez-le-moi, ce cœur qui a pour moi tant d'attraits ! Mais quoi ! ce sein ouvert ne m'en ouvre-t-il pas l'entrée, et la plaie même de ce Sacré Cœur ne m'invite-t-elle pas à y entrer ? »

Dans un autre endroit, saint Bernard s'exprime ainsi :

« Puisque nous sommes tombés sur le cœur tout aimable de Jésus-Christ, et qu'il fait si bon d'y demeurer, ne souffrons pas qu'on nous en sépare : le souvenir de ce cœur divin est une source de consolations, d'allégresses : oh ! qu'il est bon, oh ! qu'il est doux de faire sa demeure dans ce cœur !... Que votre cœur, ô aimable Jésus, est un riche trésor; que c'est une précieuse perle ! C'est dans ce temple, c'est dans ce sanctuaire, c'est devant cette arche du testament, que j'adorerai et louerai le nom du Seigneur; je dirai avec David : J'ai trouvé le cœur de Jésus, mon Roi, mon frère, mon ami, et avec ce cœur, toujours dans mon esprit, comment ne l'adorerais-je point, ce cœur, j'ose le dire, comme le mien; car si Jésus-Christ est mon chef, comment ce qui est à mon chef ne serait-il pas aussi à moi ? Ayant donc trouvé votre cœur et le mien, ô aimable Jésus, je vous prierai, vous qui êtes mon Dieu ; souffrez que mes prières soient admises dans ce divin sanctuaire pour être exaucées. Retirez-moi tout entier dans ce cœur ; et afin que j'y puisse faire ma demeure tous les jours de ma vie, lavez-moi de mes péchés, purifiez-moi de toutes mes taches.

« O divin Jésus, votre sacré côté n'a été percé que pour nous ouvrir l'entrée de votre cœur, et ce cœur lui-même

n'a été ouvert qu'afin que nous puissions habiter en lui dans une parfaite liberté, exempts de tout ce qui peut troubler notre repos. Ce cœur adorable a été blessé, afin que, par cette plaie visible, nous connaissions la plaie invisible que l'amour y a faite. Ah! comment Jésus pouvait-il nous marquer plus efficacement son amour, qu'en voulant que non-seulement son corps, mais encore son propre cœur fût percé? Qui pourra donc ne pas aimer un cœur blessé de la sorte pour nous, et qui pourra n'être pas sensible à son amour? »

Saint Bonaventure s'écrie : « O aimable plaie, c'est par vous que je suis entré et que je suis arrivé jusque dans les entrailles les plus intimes de la charité de Jésus-Christ ; c'est là que je fais ma demeure... Là je trouve une si grande abondance de consolations que je ne puis l'exprimer. O aveuglement des enfants d'Adam, qui ne savent pas entrer dans Jésus-Christ par ses plaies sacrées ! Voilà la félicité des anges qui nous est ouverte, et on néglige d'y entrer. Croyez-moi, hommes aveugles, si vous saviez entrer dans Jésus-Christ par ses sacrées ouvertures, vous y trouveriez non-seulement une demeure et une douceur admirables pour votre âme, mais encore un doux repos pour votre corps. Oh! quelle suavité l'esprit ne goûte-t-il pas en s'unissant au cœur de Jésus ! Je ne puis l'expliquer de paroles ; mais faites-en l'expérience, vous y trouverez un trésor de toutes sortes de biens : voilà la porte du paradis ouverte ; entrez-y donc. O âme fidèle, voilà mon aimable époux, qui par un excès de son amour, vous a ouvert son côté, afin de pouvoir vous donner son cœur. »

Sainte Gertrude, si favorisée du Ciel, ne savait comment expliquer toutes les grâces qu'elle en avait reçues. « A tant de faveurs, dit-elle à Jésus-Christ, son divin époux, dans un amoureux transport, à tant de

faveurs vous avez ajouté une marque inestimable de votre amitié et de votre familiarité envers moi, en me donnant, en diverses manières, votre Sacré Cœur pour être la source abondante de toutes mes délices ; tantôt en me le donnant, purement d'un don gratuit, tantôt par une marque plus sensible de votre familiarité, pour changer le vôtre avec le mien. C'est par le moyen de ce Sacré Cœur que vous m'avez manifesté vos secrets les plus intimes et communiqué les délices les plus pures. Je vous rends, ô mon Seigneur et mon Dieu ! ce qui est à vous : et par ce cœur divin, je vous offre mes adorations, et je chante les louanges qui vous sont dues. »

Dans le chapitre XXVI de ses *Révélations*, sainte Gertrude raconte qu'au milieu de ces douceurs divines, elle se sentit tirée d'une manière merveilleuse dans le cœur de Jésus. Ainsi heureusement renfermée dans les entrailles de son divin Époux et Seigneur, de dire ce qu'elle y goûta, ce qu'elle vit, ce qu'elle entendit, ce qu'elle connut, cela n'appartient qu'à elle seule et à celui qui a daigné l'attirer à une union avec lui si excellente et si sublime.

Elle rapporte, chapitre XXVIII, que le Seigneur lui présenta son cœur et lui dit : « Regarde mon cœur, je veux que ce soit ton temple. — Ah ! Seigneur ! s'écria la sainte, je trouve dans votre cœur, que vous daignez appeler mon temple, une si douce abondance de biens, qu'il ne me reste rien à désirer ni chercher ailleurs : car hors de cet aimable cœur je ne puis trouver aucun repos. »

Au chapitre XXV il est dit qu'un jour que la sainte priait et qu'elle faisait ses efforts pour prier avec attention, elle ne laissait pas de souffrir, par un effet de la faiblesse humaine, plusieurs distractions; cela la jeta dans une grande affliction, et elle disait en elle-même : Ah ! quel

fruit peut-on espérer d'un pareil exercice, fait avec tant d'égarement d'esprit ! Alors Jésus, pour la consoler, lui présenta son cœur déifié, et lui dit : Voilà mon cœur, les délices de la très-sainte Trinité, je te le présente, afin que tu t'en serves pour suppléer à ce qui te manque; recommande-lui avec confiance toutes tes actions, il les rendra parfaites à mes yeux ; mon cœur sera désormais toujours prêt à te servir, et il suppléera à toute heure pour toi à tes négligences.

La prière de sainte Gertrude au Sacré Cœur mérite d'être rapportée. « O Amour, ô mon Roi, ô mon Dieu, à l'heure de ma mort prenez-moi sous la protection de votre Sacré Cœur divin ! O amour ! mon cœur se porte vers le vôtre avec une ardeur qui fait son tourment; ouvrez-moi l'entrée salutaire de votre aimable cœur : voilà le mien, possédez-le, unissez-le à votre divin Cœur ! O Jésus, que votre cœur déifié, déjà percé pour mon amour, et ouvert sans cesse à tous les pécheurs, soit le premier de leurs refuges, et celui de mon âme au sortir de son corps ! »

Sainte Mechtilde, qui vivait en 1340, continue la tradition. Le pieux Canisius dit d'elle, chap. XIII, que ce fut une vierge éclairée du divin Esprit et saintement instruite par la voie de révélations ; que sa sagesse et sa sainteté la firent regarder, durant sa vie, comme un instrument choisi de Dieu pour enseigner et manifester des choses admirables. Elle avait une singulière dévotion au Sacré Cœur divin ; il en est fait mention dans plusieurs de ses révélations.

Elle rapporte qu'une nuit, étant attaquée d'un violent mal de tête, Jésus-Christ apparut à elle et lui fit voir la plaie de son cœur tout aimable, l'invitant d'y entrer pour y trouver du repos.

« Un autre jour, dit-elle, le Fils de Dieu apparut à moi,

tenant entre ses mains son propre cœur plus éclatant que le soleil et jetant des rayons de lumière de tous les côtés, et ce fut pour lors que cet aimable Sauveur me fit connaître que c'était de ce cœur divin que sortent toutes les grâces que Dieu répand sans cesse sur tous les hommes. »

Cette même sainte a assuré, peu de temps avant sa mort, qu'ayant un jour demandé instamment à Notre Seigneur quelque grande grâce pour une personne qui l'en avait priée, Jésus-Christ lui dit : Ma fille, dites à la personne pour laquelle vous priez, que tout ce qu'elle désire, elle doit le chercher dans mon cœur, qu'elle me demande tout dans ce même cœur, comme un enfant qui ne sait d'autre artifice que celui que l'amour lui suggère pour demander à son père tout ce qu'il veut.

Enfin, le Fils de Dieu étant apparu une autre fois à la sainte, il lui commanda d'aimer ardemment et d'honorer, autant qu'il lui serait possible, dans le saint Sacrement, son Sacré Cœur, qu'il lui donna pour gage de son amour pour être son lieu de refuge pendant sa vie et toute sa consolation à l'heure de sa mort.

Dès ce temps-là, cette sainte fut pénétrée d'une dévotion extraordinaire envers son Sacré Cœur, et elle en reçut tant de grâces qu'elle avait coutume de dire que s'il fallait écrire toutes les faveurs et tous les biens qu'elle avait reçus par le moyen de cette dévotion, il n'y aurait aucun livre, quelque grand qu'il pût être, qui fût capable de les contenir.

Il est dit dans la vie de sainte Françoise Romaine « qu'elle vit la plaie du Sacré Cœur de Jésus, d'où il sortait une source d'eau vive, et que dans cette plaie elle vit comme un abîme de lumière où était le cœur adorable percé d'une plaie, et qu'elle entendit ces paroles réitérées: *que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive.*

La bienheureuse Angèle de Foligno dit en parlant d'elle même, comme il est rapporté dans sa vie : « J'étais en oraison appliquée à la Passion de Jésus-Christ. Jésus crucifié s'apparut à moi et me dit : Ne crains point, ma fille, j'ai satisfait et fait pénitence pour les péchés que tu as commis.. Pour tes péchés de la tête, ma tête a été déchirée d'épines ; pour tes péchés du cœur, comme ceux de colère, d'envie, de tristesse, d'amour désordonné, j'ai eu le cœur transpercé d'une lance, dont il est sorti un baume très-efficace pour guérir les passions et les péchés du cœur. »

L'historien de sainte Catherine de Sienne rapporte que méditant le verset du prophète qui dit : *Créez en moi, ô mon Dieu, un cœur pur*, elle se sentit animée d'une ferveur et d'une confiance extraordinaires ; elle demanda à Dieu avec ardeur et amour qu'il lui ôtât son propre cœur, qui était souillé de péchés : elle vit alors le divin Époux qui vint à elle et la toucha de sa main gauche, et à l'instant il lui fit d'une manière admirable une ouverture jusqu'au cœur. La sainte sentit réellement que son cœur était saisi par la main de Jésus-Christ et tiré hors de sa poitrine. Après quoi le Seigneur disparut la laissant sans cœur. Cette sainte rendit compte de cette vision à son confesseur. Celui-ci s'en moquait ; mais elle persévéra à affirmer la vérité de ce fait, et à protester que Notre Seigneur lui avait pris réellement son cœur. Le confesseur, de son côté, persistait à n'en rien croire, disant qu'on ne pouvait vivre sans cœur. La sainte répondait que cela était impossible à l'homme, mais non pas à Dieu. Cela dura plusieurs jours, jusqu'à un matin qu'elle se trouva à l'église dans un de ces ravissements qui lui étaient ordinaires ; en revenant à soi, elle se vit tout d'un coup environnée d'une lumière céleste, au milieu de laquelle elle vit Jésus-Christ, tenant dans sa main un

cœur nouveau, éclatant de lumière. A cette vision, la sainte tomba par terre toute tremblante, et son divin Époux lui ouvrit de nouveau le côté gauche, y mit dedans ce nouveau cœur, lui disant : Ma fille, je te pris l'autre jour ton cœur, aujourd'hui en échange je te donne le mien. Ayant retiré sa main divine, il ferma l'ouverture qu'il avait faite, mais y laissa une cicatrice tout autour qu'elle montra à plusieurs qui l'ont vue de leurs yeux..... Elle disait à son confesseur : Ne vous apercevez-vous pas que je ne suis plus ce que j'étais ? Oh ! si vous pouviez sentir ce que je trouve dans ce cœur nouveau, et si d'autres encore que vous pouvaient le sentir, il n'est personne qui n'en fût attendri et embrasé de son amour divin. je ressens au dedans de moi le cœur de mon Sauveur rempli d'un si grand feu et d'une ardeur si violente que tout feu matériel me parait froid en comparaison.

Un jour un ange apparut à sainte Madeleine de Pazzi avec sainte Catherine de Sienne. Sainte Madeleine les pria tous deux d'être témoins du présent que Jésus voulait lui faire de son cœur. Elle pria la sainte Vierge d'assister à ce don précieux. En ce moment elle vit Jésus, son divin Époux, qui venait pour lui donner son cœur ; elle tressaillit d'allégresse, elle ouvrit les bras, et on vit sensiblement qu'elle recevait ce divin cœur : sa joie était telle qu'il lui semblait qu'elle se fondait en amour.

La bienheureuse Marie d'Agreda, qui vivait en 1451, raconte ce qui suit :

« La sainte Vierge m'apparut et me dit ces paroles : Mon fils, par un effet de l'ardeur qu'il avait pour les hommes, voulut être blessé non seulement aux pieds, aux mains, mais encore au cœur, qui est le trône de l'amour, afin qu'en entrant par cette porte ils puissent

goûter l'amour dans sa source, et y participer, et trouver là un lieu de refuge et de rafraîchissement. »

Citons encore sainte Marguerite de Cortone. Un jour dit l'histoire de sa vie, Notre Seigneur Jésus lui apparut sous la forme de crucifié, et, lui ouvrant la plaie de son côté, il lui fit voir dans cette caverne d'amour son propre cœur dans lequel il la tenait gravée. A ce doux spectacle le cœur de Marguerite, enflammé d'un nouveau désir de s'unir au Cœur de Jésus, aurait voulu sortir de sa poitrine, et fit tous ses efforts pour s'unir au Cœur de Jésus. En ce moment, il parut que son âme abandonnait son corps, et qu'étant entrée dans la plaie du côté que Notre Seigneur lui ouvrait, elle ne vécut plus que dans le cœur de cet aimable Sauveur.

La vénérable mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines du Canada, qui vivait en 1640, est, avec raison, appelée la Thérèse de notre France : elle passa les mers par une vocation miraculeuse pour aller travailler en Canada à l'instruction des femmes et des filles sauvages : voici ce qu'elle répondit à son directeur : « Vous me demandez que je vous fasse part de quelques unes de mes pratiques de dévotion.... Je vous dirai en simplicité que j'en ai une que Dieu m'a inspirée, c'est au sacré adorable cœur de Jésus. Il y a prés de trente ans que je la prâtique. Voici le motif qui me la fit embrasser. Un soir que je traitais dans ma cellule avec le Père éternel pour la conversion des âmes, je voyais que le Père éternel ne m'exauçait point comme de coutume; mais dans ce moment une voix intérieure me dit : *Demande-moi par le cœur de mon Fils, c'est par lui que je t'exaucerai.* Cette divine touche eut son effet, et tout mon intérieur se trouva dans une communication très intime avec cet adorable cœur, en sorte que je ne pouvais plus parler au Père éternel que par lui. Cela

m'arriva devers les huit ou neuf heures du soir : et depuis environ cette heure-là, c'est par cette pratique que j'achève mes dévotions du jour, et il ne me souvient point d'y avoir manqué, si ce n'est par impuissance de maladie ou pour n'avoir pas été libre dans mon action intérieure.

« Voici à peu près comme je me comporte lorsque je suis libre en parlant au Père éternel. Je lui dis avec confiance: C'est par le cœur de mon Jésus, ma voie, ma vérité, ma vie, que je m'approche de vous, ô Père Éternel ! par ce divin cœur, je vous adore pour tous ceux qui ne vous adorent pas ; je vous aime pour tous ceux qui ne vous aiment pas; je vous reconnais pour tous les aveugles volontaires qui, par mépris, ne vous connaissent pas. Je veux, par ce divin cœur, satisfaire au devoir de tous les mortels.

« Je fais en esprit le tour du monde pour chercher toutes les âmes rachetées du sang précieux de mon divin Époux : je les embrasse pour vous les présenter par lui: et par ce sacré cœur divin, je vous demande leur conversion. Je lui dis encore ; hé quoi ! Père Éternel, voulez-vous bien souffrir qu'elles ne connaissent pas mon Jésus, et qu'elle ne vivent pas pour celui qui est mort pour tous ? Vous voyez, ô divin Père ! qu'elle ne vivent pas encore. Ah! faites qu'elles vivent par ce divin cœur.

« C'est ici que je fais mention de cette nouvelle Église: sur ce divin cœur, je vous présente N..., votre petit serviteur, et N..., votre petite servante Je vous demande parce divin cœur et au nom de mon Époux, que vous les remplissiez de son esprit, et qu'ils soient éternellement avec vous, sous les auspices de ce divin et sacré cœur. Et puis je m'adressai au sacré Verbe incarné, lui disant : Vons savez mon bien-aimé, tout ce que je veux dire à votre Père par votre divin cœur et par votre sainte âme;

je vous le dis [illegible], parce que vous êtes dans votre Père et votre Père est en vous. Faites donc tout cela avec lui. Je vous présente toutes ces âmes, faites qu'elles soient la même chose avec vous. Et voilà l'exercice du Sacré Cœur de Jésus. Après cela, je prie le Sacré Cœur de Marie. »

La vénérable mère Ursule Benicasse, fondatrice des Ursulines, reçut du divin Maître de grandes marques de prédilection. Il est dit dans sa vie qu'afin de la rendre digne de tant de grâces et de faveurs, Notre Seigneur Jésus-Christ, lui donna un cœur semblable à celui qu'il donna autrefois à sainte Catherine de Sienne... Elle était si embrasée de ce saint amour, lorsqu'elle se représentait à l'esprit le cœur de Jésus, que de moment en moment son cœur se dilatait comme s'il n'avait pu demeurer dans sa poitrine.

La vénérable mère Anne-Marguerite Clément, religieuse de la Visitation, en 1630, fut formée par saint François de Sales, et, sous un tel maître, quels progrès ne fit-elle pas dans la vie spirituelle ! Son confesseur l'obligea, par un commandement exprès, de mettre par écrit les grâces extraordinaires qu'elle recevait. « Jésus-Christ, par son immense bonté, ne se lassait point, dit-elle, de faire à mon âme de nouvelles profusions de son amour d'une manière que je ne puis comprendre et encore moins exprimer; il tira mon cœur hors de moi-même et y plaça le sien, en sorte qu'il me paraissait que je n'avais point d'autre cœur que celui de Jésus. Enfin il prit le mien et le posa si avant dans son sein adorable, que je ne l'apercevais plus. Oh ! que ce cœur de mon Jésus renferme en soi de sainteté et de perfection ! C'est un abîme d'amour. »

La vénérable Marie-Victoire-Angélique Romaine vivait en 1670. Il est dit dans sa vie qu'un jour la reine du Ciel

lui apparut et lui dit : « Console-toi, ma fille, mets fin à tes larmes et ne t'abandonne pas à la douleur ; regarde mon cœur, et considère que tout y est gravé : c'en doit être assez pour te consoler. »

Un autre jour, c'était celui de Pâques, la bienheureuse Vierge Marie lui apparut de nouveau, le visage éclatant de lumière, et lui fit encore voir son cœur où elle était gravée.

A la même époque florissait la vénérable Marie-Catherine de Palursy. Cette vierge, connaissant que sans une pureté extraordinaire il est impossible de traiter familièrement avec Dieu, demandait avec ardeur cette vertu à Dieu. Un matin Jésus-Christ lui apparut ; il portait avec soi un cœur conforme en tout à son bon plaisir, et digne d'être le temple d'une si grande majesté. S'étant approché de sa servante, il lui ôta son propre cœur, substitua à la place celui qu'il portait, et disparut, laissant Catherine dans un abîme de délices.

La vénérable mère Claire-Victoire Colonne, fille du grand connétable Colonne, fondatrice des Carmélites de *Regina Cœli*, à Rome, vivait en 1680. Après avoir rendu compte à son directeur de ses dispositions intérieures, elle dit ce qui suit : « J'entrai dans un profond recueillement, et je me sentis intérieurement tirée dans les plaies de Jésus-Christ : au même instant je suis ravie hors de moi. Mon âme était attirée avec une force délicieuse dans le sacré côté de Jésus-Christ et jusque dans son cœur. Je comprends que ce cœur divin était plein d'amour, mais d'un amour si pur, que je n'ai pas de paroles pour l'exprimer. Je voyais mon âme comme plongée dans ce cœur divin, etc. »

Mais ce ne sont là que des dévotions particulières, qui restaient toujours cachées et dans l'esprit et dans le cœur de ces saintes âmes ; c'était, pour ainsi

dire, le prélude de cette dévotion que Jésus-Christ voulait ériger en fête. Pour cette grande œuvre, il choisit, comme il avait fait pour celle de la Fête-Dieu, une simple religieuse inconnue au monde. Ce fut la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque.

II.

LETTRE SUR LE PÈLERINAGE FRANC-COMTOIS A PARAY-LE-MONIAL.

Mon cher ami,

Vous regrettiez de ne pouvoir nous accompagner à Paray-le-Monial, et vous m'avez demandé de vous redire quelque chose de cette belle journée où tant de Franc-Comtois ont prié pour la France. Me voici de retour, le corps fatigué, mais l'âme éblouie et enchantée ; aussi ma plume trotte moins vite que mes souvenirs.

Le départ des pèlerins devait avoir lieu le 19, à onze heures du soir. Dès sept heures du matin, ils s'étaient rendus en grand nombre à la cathédrale pour y recevoir la sainte communion, et Son Éminence Mgr le cardinal leur avait adressé une allocution touchante sur l'espoir que donnent à la France ces nouvelles manifestations de la foi. A trois heures, les pèlerins retournaient à la métropole avec leurs bannières et le cœur en vermeil que l'on devait offrir à la Visitation de Paray ; tous portaient sur leur poitrine un cœur brodé sur un petit carré de laine blanche. Il y eut bénédiction des bannières par Son Éminence, sermon de M. Besson, chanoine de la métropole, puis procession du saint Sacrement.

Mais voici l'heure solennelle. A la tombée de la nuit les pèlerins montaient à la gare, et j'arrivai, je crois un

des derniers. L'immense esplanade regorgeait d'une foule compacte : pèlerins, amis, curieux, et, hélas! il faut le dire, ennemis même, tout se trouvait mêlé. A l'appel des voyageurs, il y eut une sorte de remous dans cette mer humaine. Quelques soldats firent une trouée dans la foule, cette trouée devint un chemin, et après un grande heure d'attente, nous sommes introduits par le flot dans le couloir qui conduit à la voie. Enfin nous voilà installés, le sifflet pousse ses cris stridents, tout s'ébranle, et le cantique du Sacré Cœur se fait entendre. Nous débutons par une surprise ravissante. L'établissement de Saint-Ferréol, dont la vaste façade regarde le chemin de fer, était splendidement illuminé ; un cœur de flammes se dessinait au centre de la muraille de feu ; à notre passage, des centaines de fusées s'élèvent en jets rapides dans le ciel constellé, et redescendent multipliées en étoiles blanches, bleues et roses. On y répond par une immense acclamation, et le train passe rapide comme un ouragan. Mais quelques wagons — le pourrait-on croire — avaient reçu une grêle de pierres énormes, plusieurs personnes avaient été blessées, et une pauvre femme de la montagne était couverte de sang. Ce triste épisode, qui ne fut connu de la plupart des pèlerins qu'à Paray-le-Monial, jeta une teinte de tristesse dans la splendeur de ce grand jour.

Quelle belle nuit cependant ! L'air est doux, l'horizon calme, et tous les voyageurs ont la même pensée. Voici Dole, et l'on chante encore ; le chapelet est murmuré dans les plaines d'Auxonne ; Dijon nous cache dans les flancs de sa vaste gare, qui devient pour un instant un véritable temple dont la voûte de verre répète harmonieusement les chants qui s'échappent de tous les wagons, et retentit ensuite des cris de *Vive la France* ! *vive le Sacré Cœur* !

Nous rasons bientôt les vignobles si fameux, mais si attristés aujourd'hui, du Clos-Vougeot, de Beaune, Nuits, Saint-Romain ; les peupliers élèvent au-dessus de la voie leurs têtes pareilles à des ombres. Déjà l'aube blanchit à l'horizon, la scène change au dehors, mais la joie, l'espérance, l'enthousiasme, sont les mêmes au dedans. Chagny disparaît, les terrains deviennent moins riches; bientôt on rencontre un sol qui rappelle le Morvan, les blocs de grès ou de granit élèvent leurs têtes noires, n'ayant pour toute chevelure que des genêts effilés, des bruyères, de petit bois, quelques maigres moissons, des haies vertes où éclate le rouge vif des digitales pourprées. Plus loin un nuage de fumée s'élève à l'horizon, il s'échappe des profondeurs du Creuzot : nous sorgeons alors aux bras noirs, aux âmes attristées, qui travaillent dans les forges, les brasiers, dans les mines, sous terre, loin du ciel et des cieux, loin peut-être, hélas ! du soleil des cœurs. A Monceaux-les-Mines, à Blanzy, partout des panaches de fumée, tout est gris, sombre, voilé de deuil. Que nous voudrions voir toutes les âmes heureuses comme les nôtres ! Notre cœur bat d'allégresse ; faut-il s'en étonner ? Nous allons plus près, ce semble, du Cœur de Jésus ! Que j'aime le doux Sauveur révélant à une humble religieuse les trésors de son Cœur ! C'était bien nous redire sa tendresse, c'était nous rappeler ce que vaut notre propre cœur, car c'est dans le cœur que gît tout le bonheur et tout le malheur de l'homme. Toute la grandeur ou l'abaissement des âmes n'est-elle pas dans les affections du cœur? La France va se retremper au Cœur de Jésus, elle ne périra point. Elle est née d'un battement de ce cœur divin ; le cœur de la France cesserait de battre, si Jésus n'était plus avec elle. Prions donc pour la France ! — Et notre prière était à peine achevée que nous arrivions à Paray-le-Monial. Une foule

amie nous attendait. On descend, on se salue, on se répand à travers le jardin anglais attenant à la gare, jardin tout rempli d'ombrages et d'eaux courantes; nous plongeons nos mains dans l'onde limpide; les bannières sont bientôt debout avec leurs plis gracieux, leurs devises, cris d'espérance et d'amour. M. l'abbé Jeannin, directeur de notre pèlerinage, est à son poste d'honneur. La procession s'organise : hommes, prêtres, femmes, enfants, tous prennent leur rang. Voici d'abord la bannière de Franche-Comté, brillante d'or, de velours et de soie, les armes de la province en ornent les côtés, et autour d'un cœur, dans un semis de monogrammes et de croix, on lit ces simples paroles : *La Franche-Comté au Sacré Cœur de Jésus.* 1873. Elle est précédée par deux jeunes gens, portant, à l'aide d'un brancard de velours, un cœur (1) en vermeil aux rayons éclatants, et entouré d'une bordure où miroitent des pierres précieuses. Ce cœur repose sur un coussin en velours cramoisi, aux plis retombants et rehaussés de franges d'or. Suit la bannière de Pontarlier, *au pont et à la tour d'argent*; celle de Baume-les-Dames, où brillent ses vieilles armoiries. Un père capucin porte l'étendard de son ordre. Le vent soulève les plis de soie brochée d'or de la bannière du collége de Saint-François-Xavier, représenté par cinq élèves et sept professeurs ; la bannière des Frères de Marie tranche dans le ciel bleu ; le cercle des jeunes gens porte fièrement une belle oriflamme où se lisent ces mots au bas d'une croix : *Unum sint.* L'hôpital, le tiers ordre de Saint-Dominique, l'orphelinat de Marie-Thérèse, le couvent de Gray, les sœurs de la Miséricorde, et nombre d'autres maisons ou paroisses, prolongent cette ligne de

1. Ce cœur renferme les noms des pèlerins et ceux d'un grand nombre de compatriotes qui n'ont pu se rendre à Paray.

drapeaux pacifiques. La vallée de la Bourbince est encore assombrie par les brouillards du matin ; mais, au delà, l'église romane et ses trois tours, les hauts pignons, les maisons de Paray-le-Monial, resplendissent au soleil. Le long cortége s'avance en chantant le *Miserere*, psaume de tristesse et d'espoir. Nous entrons dans la ville, les rues sont pavoisées de tentures d'oriflammes. Partout des tableaux, des guirlandes, des devises en l'honneur du Sacré Cœur. Des couronnes de roses et de marguerites ornent les balcons, les fenêtres, les grilles des jardins ; partout la foule est sympathique et réjouie. Il faut se faire jour à travers cette foule pour arriver auprès de la Visitation. Ici une véritable avenue de sapins a été improvisée, c'est le parfum des bois dans cette rue de la cité. On entre enfin dans l'église, dont les proportions rappellent le grand monument de Cluny, cette basilique de l'Occident ; mais ses nefs peuvent à peine contenir la multitude, et c'est au milieu d'une assemblée compacte, recueillie et prosternée que nous déposons les bannières de la Franche-Comté.

C'en est fait des processions spéciales pour les pèlerins de Besançon, et le premier programme tracé ne pouvait être rempli. Les pieux voyageurs arrivaient de tous cotés : mille hommes de Lille entraient alors, bannière en tête. Nous n'avions plus qu'à prendre part à la fête générale, ajouter à son éclat par notre nombre, nos étendards ; à ses effets, par nos prières, nos chants et notre foi. Les pélerins inondent les sanctuaires, le saint sacrifice s'offre à tous les autels, dans l'église, à la chapelle de la Visitation, à l'hôpital, et partout la table sainte est assiégée, partout Dieu se donne, partout il console. Que dis-je ? C'est comme aux premiers âges de l'Église, comme aux catacombes, c'est debout, les yeux baissés et pleins de larmes, qu'un grand nombre re-

çoivent la sainte hostie, tant la foule est pressée. Que de prières, de vœux intimes, que de douleurs redites au Seigneur, que d'espérances ! La mère prie pour ses fils qui sont à genoux auprès d'elle, pour ceux qui, bien jeunes encore, dorment le soir dans ses bras ; le prêtre demande plus de courage, de consolation : ce sont des âmes qu'il demande à Dieu, c'est le bonheur pour ces âmes. O pères ! nous vous voyons implorant pour vos fils la force, l'énergie, dont aujourd'hui ils ont si besoin. Jeunes gens, vous demandez de porter intacte et rayonnante la flamme de vos seize ans ; c'est ici que vous serez exaucés.

Il était plus de dix heures, et la nouvelle de l'arrivée du général de Sonis, héros de la bataille de Loigny, de Charette et des zouaves, ces autres héros, se répand dans toute la ville. En même temps on annonce que la messe solennelle, vu l'affluence, sera célébrée en plein air. De toutes parts on accourt pour se joindre au défilé, car déjà il était commencé. Il se dirigeait par la route de Charolles, vers une avenue de hauts platanes à l'extrémité de laquelle était élevée une chapelle provisoire. Un groupe de pèlerins franc-comtois arrive, et déjà on ne peut plus compter les bannières. Orléans passait, son étendart cachait et montrait tour à tour, dans ses riches replis, la figure de celle qui de notre sol chassa l'étranger. O Jeanne, que n'étiez-vous là, naguère ! La procession de Moulins vient ensuite. Ces pèlerins, idée ingénieuse et pleine de charmes, portent sur leurs vêtements une marguerite dont un cœur occupe le centre. Mais l'émotion croît, voici l'Alsace ; sa bannière est voilée d'un crêpe, les femmes portent la coiffure traditionnelle, les hommes chantent le cantique de l'espérance et de la douleur :

Pitié, mon Dieu ! c'est pour notre patrie
Que nous prions au pied de cet autel.
Les bras liés et la face meurtrie,
Elle a porté ses regards vers le ciel !

Metz suivait avec sa bannière d'où pendent des chaînes. Que d'yeux mouillés de pleurs à la vue de ces simples paroles : « Jésus, rendez-nous à la France ! » Voici les zouaves de Patay ! l'émotion ne connaît plus de bornes. L'épisode de la journée terrible de Loigny me revient à la mémoire. La veille de la bataille, le général de Sonis regrettait devant Charette de n'avoir point d'emblème religieux pour porter dans le combat. — J'en possède un, dit le général, c'est un fanion brodé à la Visitation de Paray-le-Monial, il représente le cœur de Jésus. Et le lendemain les glorieux replis du pieux étendard flottaient devant l'ennemi. Celui qui le portait tombe mortellement blessé, son sang inonde le précieux drapeau ; le drapeau est relevé : huit fois il est renversé, huit fois il reparaît, et toujours on le voit dans la mêlée. Or, ce glorieux souvenir d'un combat de héros avait été rapporté ce jour même, 20 juin, sur le tombeau de Marguerite-Marie, et les soldats qui avaient vu mourir à côté d'eux leurs frères d'armes passaient devant nos yeux. Je vous laisse à penser l'émotion qui s'était emparée des âmes à la vue du général de Sonis marchant péniblement avec sa jambe de bois, à la vue du général Charette suivi de plusieurs officiers d'état-major et de plus de deux cent cinquante zouaves dont il était déjà l'orgueil loin de la France. On chantait, on priait ; les cris de *Vive l'Alsace ! vivent les zouaves !* se mêlaient à ces chants, et bientôt l'immense avenue bordée de grands arbres, ornée de mâts d'où se déroulaient en spirales mobiles de longues oriflammes, cette avenue, dis-je, fut remplie par la foule et peuplée de bannières aux mille

couleurs. Toutes celles de Besançon étaient présentes; il y en avait quatorze de Paris : Saint-Thomas d'Aquin, Saint-Michel, Batignolles, l'Abbaye-aux-Bois, Notre-Dame des Champs, Belleville, Bonne-Nouvelle, Saint-Séverin, Saint-Laurent, Vaugirard, que sais-je encore? Celle du couvent des Oiseaux était entourée d'une députation d'élèves portant une médaille suspendue à un large cordon bleu ; celle de Saint-Sulpice attirait les yeux par la beauté des broderies et des peintures. Quelle variété! il y en a de tous les points de l'horizon français. Celle-ci est en soie blanche, semée d'étoiles, symbole d'espérance dans la tempête ; un lieutenant de vaisseau porte celle de Bretagne; Saint-Claude y a ajouté une couronne d'immortelles; celle de Boulogne-sur-Mer est portée par des jeunes gens ; Dijon étale des croix en sautoir; la fanfare des élèves de Vichy accompagne le glorieux emblème ; le nom de Pologne, qui n'a pas encore perdu sa magie, se lit au-dessous de l'aigle blanc et du chevalier de Lithuanie ; Périgueux est là, à côté de Neuf-Brisach; Bayonne mêle ses plis à ceux de Schlestadt ; celle du comité catholique de la France se dresse auprès de celle de Meaux ; Autun touche Limoges ; le collége Stanislas élève la sienne à côté de celles du comité du Vœu national, sur laquelle on lit cette belle devise : *Vivat qui Francos diligit Christus* ? Qu'ajouter ! tout frissonne, tout brille, les rayons du soleil glissent à travers la voûte de feuillage ; les costumes variés, l'élan, la foi, tout cela ravit, l'émotion élève les âmes au-dessus de la terre, et l'on n'entend plus qu'un cri : *Vive la France* !

Sur l'estrade, trois évêques, Mgr de Marguerie, l'évêque d'Autun, Mgr de Ségur, plusieurs prélats romains, cinq ou six généraux ; tout autour dans l'avenue, sur la colline, des femmes, des enfants, des hommes, qui prient et pleurent de joie. Tout cela ne fait-il pas espérer en-

core, et Dieu n'exaucera-t-il pas la France malheureuse Mais le silence règne partout, une parole a retenti : *La messe commence.* Le chant du *Kyrie* se fait entendre, l'harmonie s'étend, se développe, gagne la foule entière, semblable aux ondulations de plus en plus vastes produites par le jet d'une pierre dans un lac paisible; plus de vingt mille voix retentissent. Le *Credo* succède, tous chantent cette affirmation de notre foi, et à ce mot : *Et incarnatus est*, la foule s'agenouille sur le gazon de la prairie, dans la poussière de la route, au loin les têtes s'inclinent, nous nous abaissons, mais moins encore que Celui dont il a été dit : *Et homo factus est.* A l'élévation, toutes les bannières étant inclinées, on chante l'*O salutaris*, puis le *Miserere*, et le cantique du Sacré Cœur fait frémir d'espérance et d'amour trente mille poitrines.

La messe est finie, et l'assemblée reporte ses pas, ses chants et ses drapeaux, dans l'intérieur de Paray-le-Monial. Il y eut alors une sorte de calme : les jardins, les maisons étaient ouverts, et rien de plus gracieux que de voir les pèlerins prendre leur réfection sous les arbres sur les pelouses, à l'ombre d'un buisson de rose, près d'un pont rustique, le long des sentiers. Bon nombre d'entre eux se pressaient dans un parc magnifique, afin de voir une fois encore les zouaves, le général de Sonis et M. de Charette. Celui-ci était admirable d'entrain avec ses compagnons d'armes. Ils se redisaient leurs souvenirs, leurs combats, leurs blessures, et nommaient ceux qui n'étaient plus là. Ailleurs, sous un vert sapin, on se précipitait pour obtenir une croix rouge que l'on recevait à genoux de la main du P. Picard, prêtre dévoué à l'œuvre des tombes de nos soldats. Les plus grands noms se mêlent aux plus humbles, et bien des pèlerins disent M. de Charette : « Vous aimez à faire des heureux au-

jourd'hui, permettez-moi de toucher votre main, car c'est la main d'un brave. »

L'escalier et la porte de la Visitation étaient sans cesse assiégés par une foule compacte et silencieuse. Chacun attendait avec patience le moment où il pourrait pénétrer dans ce sanctuaire béni. C'est à peine si les pèlerins pouvaient s'arrêter un instant devant la châsse de la bienheureuse, toute étincelante de feux et de reflets ; mais quelle prière dans ce court passage ! Plusieurs prêtres faisaient toucher au tombeau des objets pieux, souvenirs d'un jour que l'on n'oubliera pas; chacun regardait le fanion de la grande bataille et le baisait les larmes aux yeux, car il est couvert de sang français. C'est à peine si nous pouvions jeter un regard sur les peintures, les lampes magnifiques, les *ex-voto* suspendus partout, trésor de reconnaissance qui va s'enrichir encore de mille dons qui avaient attiré les regards dans le cortége. On sortait par l'extrémité de la chapelle, on buvait un peu d'eau à la fontaine de la bienheureuse, et l'on courait à d'autres émotions toujours nouvelles, quoique toujours semblables. Rien n'était plus touchant que de voir, au milieu des rues, les pieux pèlerins s'agenouiller aux pieds de Mgr de Ségur, et recevoir de la main de ce prélat, qui ne jouit plus de la douce lumière des cieux, cette bénédiction qui fait entrevoir les splendeurs éternelles.

Mais voici la visite au jardin du monastère ; la foule est pressée, les bannières sortent de nouveau de la grande église et peuvent à peine, sous un soleil de feu, se tracer un chemin. Enfin, le courant s'établit et pénètre dans l'enclos témoin de tant de merveilles ; le cortége se déroule à travers les méandres des allées, les chants retentissent, et pendant ce temps les religieuses, cachées dans leurs cellules, redoublent sans doute leurs

prières tant l'harmonie de la prière doit émouvoir leurs âmes. On voit la chapelle de l'*apparition* du Sauveur, un gendarme veille sur le bosquet de noisetiers qu'il protége en souriant; aussi, que de feuilles sont enlevées ! Il en reste encore beaucoup, et je suis sûr que ce soir le pacifique gardien, relevé de son poste, aura fait pieusement lui-même sa petite provision. Le cortége va, vient, retourne pour revenir encore, et à la sortie du couvent, monte à l'avenue de Charolles pour le sermon du P. Félix. La parole vive et pénétrante de l'orateur se fait entendre d'une grande partie de l'immense auditoire. Il redit l'union qui existe entre le cœur de Jésus et notre chère patrie. C'est en France, à une religieuse française, qu'a été révélée cette dévotion. La France, malgré l'opposition des jansénistes et des impies, l'a accueillie et propagée. Sur un champ de bataille, l'étendard du Sacré Cœur a été porté par des soldats français dont la bravoure fut héroïque. A ce mot, une immense acclamation s'est fait entendre et les cris de *Vive Charette! vive Pie IX ! vive la France !* ont retenti au loin. La bénédiction du saint Sacrement couronne la cérémonie, un souffle de foi passe sur l'assemblée tout entière; en se relevant, chacun se dit: « La France sera sauvée. »

Cependant la journée s'avance, il faut revoir encore la grande et belle église, pour y prier un instant ; rien ne doit nous presser, car nous attendrons sans doute longtemps le départ du train. En effet, ce n'est qu'à dix heures et plus que l'on appela les pèlerins de Besançon. Leur attente fut récompensée, car ils purent jouir de l'illumination de Paray-le Monial et du retour des Parisiens, escortés par une double ligne de flambeaux. On s'installe enfin, le signal est donné, et de chaleureux applaudissements accompagnent notre départ. Les tours de l'église brillaient comme des phares, une auréole lumi-

neuse entourait la silhouette de la vieille ville; c'était l'emblème de notre joie, et nous pouvions dire à Jésus comme les pèlerins d'Emmaüs : *Restez avec nous, Seigneur, car voici la nuit qui vient.* Et il demeurait vraiment, puisque nous étions heureux!

L'abbé H. Rigny.

III.

LA JOURNÉE DU 29 JUIN 1873 A PARAY-LE-MONIAL.

Sous le coup des émotions de cette journée mémorable, vous me pardonnerez de ne vous envoyer aujourd'hui, au lieu d'un récit qui, du reste, ne se fera pas attendre, que des notes rédigées à la hâte, mal jointes et se tenant à peine. D'ailleurs, c'est le fait qui importe, et pour aujourd'hui du moins, il est permis de ne voir que lui.

Donc nous attendions la délégation de l'Assemblée, si l'on peut employer ce mot, et à l'heure dite (sept heures), les députés arrivaient au nombre d'une cinquantaine, déployant bravement leur bannière (1) et arborant sur leur poitrine la décoration qui servira désormais de ralliement aux pèlerins du Sacré Cœur. Le clergé était venu les chercher en procession ayant à sa suite les pèlerins de toutes les paroisses environnantes.

1. La bannière représente d'un côté Notre Seigneur montrant son divin cœur et encadré de cette touchante invocation : *Cor Jesu in te sperantium salus.*

Au revers, on voit les tables des dix commandements de la loi avec les textes trop oubliés : *Lex sancta. Mandatum sanctum.*

La bannière porte en outre une inscription où on lit :

Sacratissimo cordi Jesu

Legatis ad nationalem Galliæ cœtum CL voverunt....

Dans les rues, la foule attentive et pressée s'échelonnait pour voir passer le cortège.

Les députés marchent lentement et traversent une triple haie de spectateurs qui les accueillent par de vives acclamations. Tout le monde, hommes et femmes, portait sur la poitrine ou l'emblème du Sacré Cœur ou la croix rouge des pèlerins. Le cantique du Sacré Cœur, toujours le même et toujours nouveau, sortait de tous les cœurs et s'élançait de toutes les lèvres. C'était vraiment un spectacle admirable et qui faisait venir les larmes aux yeux.

Mgr l'évêque d'Autun attendait les députés à la chapelle de la Visitation, tandis que les autres pèlerins se rendaient en foule à l'église paroissiale. La chapelle, étincelante de lumières, couverte, du pavé à la voûte, de bannières et de cœurs offerts en *ex-voto*, offrait un ravissant coup d'œil. Les députés y déposent leur bannière, et la messe commence. Vous dire ce qui se passait alors dans le cœur des assistants, je ne le pourrais ; c'est le secret de Dieu. Mais quelles inspirations il y sut déposer, c'est ce que nous ne devions pas tarder à voir. Après la communion, à laquelle les députés avaient participé, et l'action de grâces, M. de Belcastel se lève, et d'une voix émue, mais ferme, il prononce un acte solennel de consécration dont nous avons pu nous procurer le texte. Le voici :

« Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.
« Ainsi soit-il.

« Très Sacré Cœur de Jésus, nous venons nous con-
« sacrer à vous, nous et nos collègues qui nous sont
« unis de sentiment.

« Nous vous demandons de nous pardonner tout le
« mal que nous avons commis, et de pardonner aussi
« à tous ceux qui vivent séparés de vous.

« Pour la part que nous pouvons y prendre, et dans la « mesure qui nous appartient, nous vous consacrons « aussi de toute la force de nos désirs la France, notre « patrie bien-aimée, avec toutes ses provinces, avec ses « œuvres de foi et de charité. Nous vous demandons « de régner sur elle par la toute-puissance de votre grâce « et de votre saint amour. Et nous mêmes, pèlerins de « votre Sacré Cœur, adorateurs et convives de votre « grand sacrement, disciples très fidèles du siége infail- « lible de saint Pierre, dont nous sommes heureux au- « jourd'hui de célébrer la fête, nous nous consacrons à « votre service, ô Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, vous « demandant humblement la grâce d'être tout à vous, « en ce monde et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

« Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. « Ainsi soit-il. »

L'assistance avait entendu cette lecture avec un véritable frémissement. Profondément ému lui-même, Mgr de Léséleuc prend la parole et dit :

« Messieurs,

« Obéissant à l'ordre de Mgr l'archevêque de Tours, surtout aux sentiments de mon cœur chrétien et à mon devoir d'évêque, je veux vous adresser quelques paroles. Je ne vous remercierai pas, on ne remercie pas des cœurs chrétiens comme les vôtres de remplir leur devoir ; je ne vous féliciterai pas non plus, car vous savez que vous n'êtes que les instruments de la grâce qui vous inspire et vous mène, et en suivant son impulsion, vous mettez votre gloire à proclamer que vous n'êtes que d'humbles serviteurs de Dieu et de la vérité.

« Ce que je ferai, ce que je dois faire, c'est de prendre acte, au nom de la religion, du grand acte que vous accom-

plissez au nom de la France, à la face du ciel et de la terre. Oui, vous représentez ici l'Assemblée nationale, nos députés catholiques en sont la tête et le cœur ; et il se trouve, en dépit de toutes nos apostasies sociales, de toutes nos révolutions, de tous nos malheurs, que, somme toute, l'Assemblée vraiment française ne peut être que chrétienne et catholique. Soyez bénis de relever ainsi le drapeau de la vieille foi de nos pères.....

« Bien des fois, depuis que vous êtes réunis à Versailles, vous avez demandé pardon à Dieu des crimes de la France ; bien des fois vous avez fait amende honorable au Cœur sacré de Jésus pour nos longues ingratitudes, accumulées surtout depuis quatre-vingts ans. Bien des fois aussi vous vous êtes tournés vers lui pour implorer sa protection en faveur de la patrie mutilée et sanglante. Tout cela est fait aujourd'hui avec plus d'éclat et aussi avec plus de confiance.... Pour moi, évêque indigne d'un diocèse que la voix populaire appelle le diocèse du Sacré Cœur, j'ai mon humble rôle à remplir dans cette solennité. Un de mes modernes prédécesseurs sur ce siége glorieux eut le malheur de trahir l'Église et de se faire l'homme de la révolution. Divin Cœur de Jésus, pardon, pardon pour cet évêque coupable ! »

A ce moment, l'émotion de la foule grandit encore et fait explosion. C'est à grand'peine que les dévots pèlerins retiennent leurs applaudissements. Mais les cœurs fondent en larmes, les prières redoublent, et l'on touche du doigt, pour ainsi dire, l'action de cette grâce vivante qu'un pareil acte ne manquera pas d'attirer sur la France et sur nous.

Il était l'heure pour les députés de prendre un peu de repos après tant de fatigues, et de se réfectionner un moment dans les maisons hospitalières qui leur étaient

ouvertes. Ils se dispersent donc ; mais à dix heures ils se trouvent réunis pour la seconde messe célébrée par Mgr l'archevêque de Tours et où l'on va de même en procession. Elle se déroule, bannière en tête, tout le long de l'avenue, jusqu'à l'estrade où a été dressé un autel provisoire.

La bannière était portée par M. le comte de Diesbach, que relèvent tour à tour, dans cette fonction glorieuse mais fatigante, MM. Paul Besson, Glas, de Saint-Victor. Les cordons étaient tenus par MM. d'Abbadie de Barrau, de Belcastel, Cornulier, Kolb-Bernard. C'était un beau spectacle que nos députés faisant ce grand acte de foi avec une si admirable simplicité. Autour de moi bien des cœurs tressaillaient d'aise. Beaucoup de pèlerins pleuraient.

A propos d'une foule si pieuse, il serait superflu de signaler son recueillement. Laissez-moi dire cependant qu'au moment de l'élévation, tous les genoux étant fléchis et les fronts inclinés, le silence de l'adoration était si profond, qu'en fermant les yeux, on eût pu se croire isolé dans un immense désert.

Aux alentours de l'autel, la foule est plus nombreuse encore que le matin, et elle grossit encore à une heure et demie pour la nouvelle procession et pour les vêpres, où l'on entend un sermon de M. l'abbé Besson.

La réputation de l'orateur est assez connue pour que je me dispense d'insister sur l'effet considérable qu'il a su produire, parlant devant un tel auditoire en de telles circonstances. A un moment où sa parole ardente excitait dans les âmes une émotion plus forte, des applaudissements se font entendre, aussitôt réprimés ; Mgr de Léséleuc se lève alors et avec un mouvement admirable : « Messieurs, dit-il, n'applaudissez pas. Vous savez que ce n'est pas le langage de l'Église. Et d'ailleurs songez

qu'il n'y a point de place ici pour les manifestations purement humaines, car nos cœurs sont plus haut. » Avons-nous besoin de dire de quelle sorte ce paternel avertissement a été accueilli?

Au milieu de ces exercices, le soir était venu, et les députés, apprenant qu'on voulait leur faire l'honneur de les reconduire à la gare en les accompagnant aux flambeaux, s'étaient promis de ne plus se réunir afin d'éviter cet honneur.

Néanmoins quelques-uns se rencontrent, on les reconnaît, et bon gré mal gré les pèlerins et la population les accompagnent avec des cris de joie, des vivat et des bravos répétés : *Vive le Sacré Cœur! Vive Pie IX! Vive l'Assemblée nationale! Vive la France!* C'était à qui jetterait avec plus d'ardeur aux partants, ces cris de l'enthousiasme.

Il fallait répondre à ces émouvants adieux. M. Chesnelong se charge d'exprimer le sentiment de tous les députés. En quelques paroles émues et ardentes, il se fait l'interprète de la reconnaissance de tous pour cet accueil dont ils sont profondément touchés, et, faisant allusion, pour finir, à la consécration du matin : « Recevez-en la promesse, s'écrie-t-il ; les engagements que nous avons pris, nous ne les trahirons pas. »

A ces mots, les bravos redoublent avec les acclamations. En vérité c'était un beau spectacle, et qui couronnait dignement une journée dont le souvenir sera éternel, parce que, s'il plaît à Dieu, nous en recueillerons les fruits.

P.-S. — Dans cette lettre rapide, j'ai forcément oublié bien des choses. D'autres vous les feront savoir et me suppléeront. J'aurais regret pourtant d'omettre, parmi les pèlerins, les noms de M. de Champagny, de l'Académie française ; M. le comte de Ségur, et M. de

Châteaurenard, tous deux conseillers d'État. Il y avait aussi deux généraux, des officiers et, dit-on, un aide de camp du maréchal Mac-Mahon. Mgr Dupanloup, qui devait venir, en a été empêché par la fatigue que lui donnent les travaux du conseil de l'enseignement supérieur. Sa Grandeur avait bien voulu se charger de remettre à chacun de ses collègues un cœur brodé or sur soie rouge par les sœurs de la Visitation d'Orléans. Au dernier moment, Mgr Dupanloup, se voyant obligé de renoncer au voyage, avait chargé M. de Belcastel de vouloir bien le suppléer dans cette distribution. Inutile de dire que le député de la Haute-Garonne n'y a pas manqué, et ce sont ces cœurs que nous avons vus rayonner sur la poitrine de nos représentants dans les rues de Paray.

(Extrait de l'*Univers*, numéro du 1er juillet.)

Députés présents à Paray-le-Monial le 29 *juin.*

D'Abbadie de Barrau.
De la Bassetière.
Des Bassyns de Richemont.
De Belcastel.
De Bermont.
Besson.
Buisson.
De Bouillé.
De Carayon-Latour.
Chesnelong.
De Cintré.
De Colombet.
Combier.
Cornulier.
Cottin.
De Diesbach.
Dufaur (Basses-Pyrénées).
Dumon.
De Féligonde.
Keller.
De Kergorlay.
De Kéridec.
De Kermenguy.
James.
De la Grange.
De Lorgeril.
De Lur-Saluces.
Pajot.
Pradié.
De Quinsonas.
Pory-Papy.
Riant.
De la Rochefoucauld-Bisaccia.

De Rodez-Benavent.
De Sugny.
De Saint-Victor.
Théry.
Du Temple.
Vidal.
Vimal-Desseigne.
De Vinols.

Lettre de M. de Belcastel.

Versailles, 2 juillet 1873.

MON CHER AMI,

Vous rappelez-vous ces vers de la langue perdue où se formait notre jeune mémoire? C'était Racine et Athalie, et nous lisions :

ABNER.

L'arche sainte est muette et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Eh! quel temps fut jamais plus fertile en miracles?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir?

Ce dialogue éternel entre la prudence humaine et l'esprit de foi, notre siècle l'entend comme les autres. Si, par un mouvement rapide, Abner change sans cesse de rôle et de nom, il y a vingt-cinq ans que Joad s'appelle Pie IX ; — et comme toujours, le vieux prêtre, au fond du temple, les regards levés au ciel, voit un horizon plus large que les ministres au conseil des rois.

Eh! quel temps fut jamais plus fertile en miracles?

Non, je ne veux pas remonter aux prodiges accumulés par la Providence dans les transformations de ces vingt-cinq années: je n'en ai pas besoin. Le seul souvenir des étrangetés religieuses dont la France de 1873 est le théâtre, le témoin, la complice, m'assiége incessamment de ce cri intérieur : Miracle! miracle!

Fermons les yeux à la scène politique, oublions l'ac-

t on providentielle qui a fait jaillir soudain, d'une Assemblée que l'on se flattait d'avoir vaincue et démoralisée, deux affirmations victorieuses : de foi sociale, le 24 mai ; de foi religieuse, le 24 juin : oublions ce soldat choisi non au bonheur, mais à l'honneur ; cet autre soldat, s'écriant à la tribune française que sans culte il n'y a point d'armée : deux phénomènes aussi glorieux qu'inconnus dans nos annales révolutionnaires.

Écartons tout cela, ne parlons que d'une chose : les pèlerinages. Ne songeons même pas aux faits extraordinaires qui les ont fait naître ; qu'ils soient vrais ou faux, le prodige incontestable, c'est l'affluence de la multitude, en plein règne du rationalisme, qui se croyait maître assuré du siècle, en face de l'athéisme qui s'avançait pour achever son œuvre; c'est, dis-je, le concours de millions de pèlerins à sainte Germaine, à la Salette, à Lourdes, à Chartres, à Paray-le-Monial.

Paray-le-Monial ! C'est de lui seul que je viens vous dire quelques mots. Vous les avez voulus. Si la forme est inculte comme elle est hâtive, ce sera votre faute, et vos lecteurs, je l'espère, ne s'en prendront qu'à vous.

Je vous l'avoue, Monsieur le rédacteur : j'ai vu, je n'en crois pas mes yeux ; j'ai entendu, je n'en crois pas mes oreilles ; j'ai parlé, je n'en crois pas mes lèvres ; je relis vos récits j'ai peine à croire à votre plume, et je comprends que ceux qui vivent en dehors de cet ordre d'idées demeurent stupéfaits. Voici donc comment m'est apparu ce jour sans précédent du 29 juin 1873, désormais gravé dans mes souvenirs les plus profonds.

Cinquante membres de l'Assemblée nationale, l'âme ouverte à l'espérance, partent au souffle de la grâce, mais certainement sans savoir tout ce qu'elle allait leur demander et leur faire accomplir ; ils quittent la gare de Paris, font gaiement le voyage avec la cordialité chré-

tienne ; ils arrivent à Paray aux premières heures d'une journée resplendissante, où pas un nuage ne devait arrêter le regard plongé dans l'infini du ciel.

Leur premier acte en arrivant, c'est de se distribuer les uns aux autres des cœurs d'or sur fond de soie rouge que les religieuses de la Visitation d'Orléans avaient adressés, par une délicate pensée, aux députés et aux officiers qui s'uniraient à eux dans le pèlerinage. Et ces fils généreux de l'armée française s'empressent comme nous de fixer sur leur mâle poitrine, à côté de la croix d'honneur, l'image sacrée. Tous ensemble, deux par deux, devant la population sympathique, nous défilons en suivant la bannière. Ah! c'était, je vous le jure, une première étrangeté, car depuis la création des assemblées législatives pareil spectacle ne s'était pas vu.

Nous marchions au chant des cantiques, comme des enfants de pâtres dans leur hameau natal ; ce qui n'enlevait rien à la virilité de nos pensées, mais les rajeunissait sous l'empire d'un sentiment frais et pur. Celui qui nous accuserait d'avoir nourri ce jour-là une intention politique nous jetterait une odieuse calomnie ; elle ne ferait pas monter la colère à nos fronts, car la sphère où ils vivent est au-dessus ; elle viendrait mourir à nos pieds, comme un serpent qu'on écrase sans le voir. Nous nous disions :

« Ce n'est pas en vain que Dieu a fait concourir deux grandes fêtes en un seul jour : saint Pierre et le Sacré Cœur : la fête de la foi et celle de l'amour !

« Au milieu de ce désordre des esprits qui les fait tourner à tout vent, je ne dis pas de doctrine — il n'y en a plus hors de l'Église — mais d'opinion religieuse, le grand bienfait intellectuel du siècle, c'est l'infaillibilité papale; le remède à l'égoïsme, fléau du monde contemporain, c'est l'amour du Sacré Cœur de Jésus-Christ, le

plus tendre, le plus dévoué dans sa nature humaine, sans parler de sa vertu divine, que l'humanité ait pu jamais rêver.

« Cœur de Jésus-Christ, abîme de miséricorde, donnez-nous le repentir de nos amours-propres et de nos convoitises, accordez-nous la grâce de l'abnégation et du dévouement, c'est le sommet de la grandeur humaine ; accordez-nous la foi, c'est la plus haute lumière de l'intelligence. La vérité comme l'amour viennent de vous, ô Seigneur Jésus-Christ. Tibère et saint Louis nous le disent en deux langues diverses, mais avec une éloquence égale. Vous seul êtes le Rédempteur ! »

C'est dans ces pensées que nous entrons dans l'église de la Visitation, et que nous venons nous agenouiller au pied de l'autel, auprès du corps de la bienheureuse Marguerite-Marie, qui avait obscurément aimé le cœur de Jésus-Christ pendant le règne de Louis XIV, il y a deux siècles. Là, le silence succède aux chants, une grâce invisible relie entre eux tous les pèlerins immobiles et recueillis ; elle mouille bien des paupières et remue tous les cœurs.

Après la communion, un député, M. Combier, sort des rangs sous l'empire d'une émotion puissante ; il va trouver un de ses voisins, et le presse, le conjure, de jeter à Jésus-Christ en faveur de la France un cri supplicateur et de lire une formule de consécration. Le voisin — celui qui vous écrit ces lignes glacées — était le plus indigne de faire entendre devant un pareil auditoire de telles paroles en un lieu si saint ; mais il crut que résister serait méconnaître l'inspiration divine, et, sûr de son intention impersonnelle, encouragé par un autre de ses collègues les plus autorisés, avec un sentiment mêlé d'épouvante, d'attrait et de confusion, il s'avança vers l'autel et prononça l'acte que vous savez.

Certes, c'est encore là une étrangeté ; c'est, si vous le voulez, un acte de folie que l'on ne commet point à jeun. Mais nous étions ivres du banquet sacré.

Quand je songe à l'heure bénie où cette fortune imméritée m'advint, je ne saurais assez rendre grâces à Dieu, et je me sens, avec tous mes collègues, doublement dévoué, doublement fidèle à cette chère France que nous avons ainsi conjuré le Seigneur Dieu de prendre sous sa garde. A ceux qui souriraient de nous voir ainsi disposer de la patrie commune pour la vouer au bonheur, je ne puis répondre, selon qu'ils sont de bonne ou de mauvaise foi, que par la pitié ou le dédain. Savent-ils, ces docteurs, la nature intime de la consécration? C'est sans contredit, une offrande à Dieu — que peut-on lui offrir qui ne soit déjà de son domaine ? — mais c'est aussi la forme suprême de la prière pour un être aimé, comme l'exécration est la dernière forme de la haine. Le savent-ils ?

Et s'ils me disent que la consécration suppose un droit du consécrateur sur l'être consacré, je ne m'arrêterai pas à leur faire observer que nous avons agi *dans la mesure qui nous appartient*, car je rougirais de discuter la légalité d'un acte purement spirituel, qui n'appelle, je pense, sur personne aucun bras séculier ; mais je répondrai que tout homme a sur son semblable, sur sa famille ou sa patrie, le droit moral, le droit inviolable de l'amour, et que le privilège de s'offrir pour d'autres en sacrifice est un des dogmes du symbole chrétien.

Ce que vaut cette consécration, Dieu seul le sait, lui qui l'a dictée : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il peut lui donner la valeur qu'il voudra, en dépit des railleries et des blasphèmes, et le sort de ce grand acte demeurant dans ses mains, nous sommes tranquilles et joyeux.

Comment Mgr de Léséleuc, l'heureux évêque du Sacré

Cœur, a reçu notre acte, vous l'avez dit ; mais nous pèlerins, nous aussi, nous devons répéter combien nous avons été saisis par le noble accueil de l'apôtre et reconnaissants de ses fières leçons.

L'attitude, le langage de la population a été partout admirable de foi et de sympathie, digne, en un mot, du Sacré Cœur de Jésus-Christ.

Après la cérémonie toute intime du matin, grand'messe solennelle, à dix heures, en plein air ; procession nouvelle qui fait participer, tour à tour, à la consolation de porter la bannière ou ses cordons un plus grand nombre de députés. Les officiers sont encore confondus avec eux, l'emblème saint reposant sur leur cœur. On défile sous une longue et belle avenue au bout de laquelle un autel est dressé.

Au point de vue pittoresque, on pourrait faire de poétiques tableaux. Des vertes prairies aux champs de blés en fleur, du frais ombrage des platanes aux clartés d'un ciel de flamme, des riches bannières à la foule attentive, l'œil pouvait flotter avec enchantement. Mais ce charme est bien secondaire à mes yeux. Ce qui me séduit dans ces grandes solennités religieuses à l'air libre et en plein soleil, c'est qu'elles reçoivent là, avec le temple le plus vaste, la publicité la plus glorieuse dont l'homme puisse disposer. Elles attestent plus que toute autre, l'empire universel du Créateur sur toutes les œuvres de ses mains.

Une idée mesquine et jalouse de rapports de la société civile avec la société des âmes a fait durant trop d'années cacher les croix dans les églises, et renfermer sous leurs voûtes sombres les splendeurs catholiques, comme si d'éternelles catacombes étaient l'idéal du culte que la terre doit au vrai Dieu. On comprend aujourd'hui que le sol, l'espace, le jour, la nature, l'horizon

sans bornes, appartiennent à Dieu comme le pli caché de la conscience humaine ; on en viendra peut-être à sentir la beauté des coutumes chrétiennes de nos pères, lorsque les navigateurs plantaient une croix sur les terres nouvelles qu'ils découvraient, pour les marquer du sceau de leur seul maître légitime, Notre Seigneur Jésus-Christ; car Dieu l'a fait héritier universel des choses.

Après ces magnifiques cérémonies de la matinée, nous avons été, je ne dis pas reçus, mais conviés d'avance par la plus aimable et la plus charitable hospitalité chez les principaux habitants de la ville. Chacun de nous préfère, cela va sans dire, la famille qui lui ouvrit ses portes ; il la juge de bonne foi la plus directe dans la descendance des maisons bibliques. J'en crois sans peine, sur ce point, tous mes honorables collègues. Mais pourquoi me serait-il défendu de dire que la famille de Carmoy-Marguerye (les deux n'en font qu'une), chez laquelle, à côté du vénérable archevêque de Tours, il nous a été donné, M. le comte de Diesbach, M. Keller et moi, de trouver le repos et le reconfort, est un modèle de vie patriarcale d'où s'exhale comme un parfum de sanctuaire. Les heures que l'on y passe demeurent dans le souvenir et font contracter une dette qui ne pèse et qu'on n'oublie jamais. Sans doute les pèlerinages ne sont pas faits pour chercher des amis, mais ils en découvrent et ils en font naître. En rapprochant les unes des autres les âmes dispersées qui aiment Dieu, ils forment ainsi comme un vaste réseau d'affections sur tous les points de la patrie ; c'est tout à la fois une nouvelle force sociale, une édification religieuse et une harmonie providentielle des cœurs français et chrétiens.

La première procession de la journée avait eu lieu de de la gare à la chapelle de la Visitation, la seconde à l'autel sous les arbres; la troisième, accompagnée comme

les autres du chant cent fois répété et toujours émouvant, Seigneur ! sauvez la France !... Pitié, mon Dieu!.. a revêtu pour caractère particulier le parcours du jardin du couvent, tel qu'il était il y a deux siècles, à l'heure où la bienheureuse Marguerite avait avec le Fils de Dieu, dans une obscurité inaccessible à l'œil du monde, ce merveilleux entretien dont le mystère et la gloire sont publiés aujourd'hui dans l'univers entier.

Je ne sais vraiment, Monsieur le rédacteur, s'il n'y a pas dans cette visite solennelle à l'humble berceau de tant de grâces une émotion plus saisissante encore que dans le reste des cérémonies. Cet arbre sous lequel on passe en couvant du regard les branches et les feuilles qu'un vigilant gardien empêche de saisir, c'est le noisetier sous lequel, à la place même ou on le frôle, apparaissait le divin Maître ; cette cour étroite et sombre, c'est celle où la bienheureuse, agenouillée, contemplait son cœur entr'ouvert. C'est là que tombaient des lèvres du Christ ces prophétiques paroles dont le sens miséricordieux fait palpiter aujourd'hui d'une émotion inexprimable le cœur de millions de Français. Et cela se passait il y a deux siècles ! Dieu a fait attendre la gloire à la sainte qu'il favorisait. La gloire est venue, non pour elle, mais pour notre bien. Cette pauvre fille, qui aurait fui la moindre félicitation comme un péril, reçoit aujourd'hui, dans un seul mois, l'hommage de 200,000 pèlerins. Non ! elle ne les reçoit pas ; elle les renvoie tous au Dieu qu'elle a servi. NON NOBIS, DOMINE, SED NOMINI TUO DA GLORIAM.

Grand Dieu ! quand on voit votre puissance pour donner la gloire à vos saints, comme on méprise celle qui vient des hommes ! et quelle haute idée l'on conçoit de votre libéralité dans le monde à venir, quand on voit dans celui-ci de telles manifestations d'honneur

pour ceux qui furent vos héros ! La gloire ! vous en êtes le grand, le seul dispensateur ; et si je m'arrête à prononcer deux fois ce mot à la fois profane et sacré, puisque avec la célébrité humaine il exprime en même temps la transfiguration céleste, c'est qu'en l'abdiquant pour soi-même on n'y renonce pas pour la patrie. O Dieu, donnez à la France la vraie gloire ! qu'elle vous soit fidèle ! qu'elle soit heureuse, grande, prospère, libre et redoutée, par-dessus tout aimée des nations !

L'éloquent discours de M. l'abbé Besson prête tour à tour et emprunte sa force à la grandeur de la solennité. Les accents de son apostolat ont de tels échos dans l'auditoire en dehors de l'enceinte réservée, que Mgr de Léséleuc s'écrie d'une voix imposante : N'applaudissez pas, Messieurs ! ce n'est point la langue de l'Église. — C'est avec la même et vive sympathie que nous voyons à côté de nous les vaillants généraux de l'armée française et chrétienne, qui ne sont point jaloux de l'étendard sanglant de Patay, et qui l'honorent comme un frère prédestiné.

Durant l'après-midi l'enthousiasme allait croissant dans les flots de peuple se croisant en tous sens dans la rue, et le soir, pour couronner nos joies, selon l'heureuse expression de M. Chesnelong, arrive de Rome la bénédiction apostolique pour les pèlerins. Aux acclamations de la foule, en quelques mots ardents, M. Chesnelong remercie Dieu, l'Église, le pape et la foule émue. La journée finit, et le train nous emporte pour nous ramener à nos labeurs du lendemain.

Ainsi, dans ce monde, tout passe comme l'éclair. Ces heures divines pendant lesquelles on jette l'ancre au port qui communique avec l'infini, on ne peut pas les arrêter. Comme les autres elles ont fui.

Je me trompe ; il y a quelque chose d'elles qui ne fuit

pas. Au fond des âmes qui les ont goûtées, il demeure un espoir immense, un invincible amour.

L'amour est plus fort que la mort, dit l'Ecriture sainte, l'espoir aussi, et aucune épreuve ne le fait défaillir. Il est si vrai que les triomphes chrétiens viennent de l'épreuve et naissent de la mort, que la fête des saints se célèbre à l'anniversaire de leur dernier jour.

Dieu n'a pas permis sans dessein, Monsieur le rédacteur, que la dévotion la plus éloignée du rationalisme se développât dans un siècle si desséché par des doctrines infécondes.

Il n'a pas permis sans dessein ce mouvement prodigieux qui dépasse toute prévision.

Le cœur de Jésus-Christ dépose dans tous les cœurs qui s'unissent au sien un germe de dévouement qui ne mourra pas et qui se répandra. Du cœur de Jésus-Christ sortiront sans cesse, pour le bien de la famille et de la patrie, des œuvres de charité régénératrice; car c'est d'égoïsme que le monde meurt ! Etrangeté nouvelle que je signale à ceux qui en recherchent. Dans d'autres lieux choisis par la Providence pour accomplir des prodiges, les uns vont chercher la vue, le mouvement, la vie d'un proche ; — ici l'on ne demande rien pour soi; rien de matériel; on ne demande que pour la France, on demande la vertu et la vérité ! — Où donc est l'amour, si ce n'est pas le signe de l'amour ?

S'il faut dire toute ma pensée, la grande tentation qui assiége l'humanité, qui travaille à séparer la société civile et la société religieuse, et se nomme la révolution, n'est pas simplement une menace de barbarie sociale, comme l'invasion des Vandales ; c'est un crime d'ordre surnaturel, parce que c'est la révolte directe de l'homme-humanité contre Dieu créateur et révélateur. Si le crime était consommé, il pourrait bien devenir le dernier

terme du crime originel et s'appeler le péché final.

Voilà pourquoi le monde, à mes yeux, ne peut être sauvé que par des actes surnaturels. Voilà pourquoi, dans ma carrière publique, sans négliger les biens particuliers ni les affaires matérielles de mon pays, loin de là, sans professer le moindre scepticisme sur les formes politiques, je place bien au-dessus d'elles, je regarde comme plus nécessaires, plus féconds, plus élevés, tous les actes qui tendront à réunir la société civile à l'âme chrétienne, je veux dire : les actes de foi.

Or, j'en prends à témoin ceux qui le bafouent aussi bien que ceux qui l'accomplissent, le pèlerinage au Sacré Cœur de Jésus-Christ est, de tous les actes que ce siècle ait vus, le plus surnaturel. Et je termine par ces paroles du début de ma lettre, en y changeant un seul mot :

J'ai vu, je n'en crois pas mes yeux !
J'ai entendu, je n'en crois pas mes oreilles !
J'ai parlé, je n'en crois pas mes lèvres !
Mais j'ai senti, et j'en crois mon cœur ?

GABRIEL DE BELCASTEL,
Député de la Haute-Garonne.

IV.

RAPPORT DE M. KELLER SUR LE PROJET DE CONSTRUCTION D'UNE ÉGLISE A MONTMARTRE, DÉDIÉE AU SACRÉ CŒUR.

En présence de nos malheurs publics, un mouvement irrésistible a poussé tous ceux qui n'ont pas perdu le sentiment religieux à invoquer pour la France la miséri-

corde de Dieu, et, dès le 16 mai 1871, l'Assemblée nationale, « répondant au cri qui s'élevait du cœur de tout un peuple, et voulant montrer au monde que la France reconnaissait la main qui seule pouvait la guérir et la sauver (1), » ordonnait des prières générales pour supplier Dieu d'apaiser nos discordes civiles et de mettre un terme aux maux de la patrie.

Vous n'avez pas oublié que le 11 janvier 1872, l'honorable M. Jean Brunet nous proposa de traduire ce sentiment d'une façon durable par l'érection d'un temple national à Paris. Mais son projet fut écarté comme trop vague et trop peu déterminé.

Depuis lors cette pensée a revêtu une forme plus nette et plus pratique, et une somme importante a été réunie par des souscriptions spontanées pour élever à Paris une église au Sacré Cœur, c'est-à-dire pour honorer plus spécialement, non pas cette justice de Dieu qui, à certains jours, frappe les peuples les plus puissants de châtiments redoutables, mais, au contraire, cette tendresse paternelle qui pardonne tout au repentir et qui d'une main compatissante panse et guérit nos blessures.

Se rendant à ce vœu patriotique et chrétien d'un très-grand nombre de Français, l'archevêque de Paris a adressé aux ministre des cultes, le 5 mars 1873, une lettre qui expose mieux que nous ne pourrions le faire la nature et le but de cette entreprise, et qu'à ce titre nous croyons devoir mettre tout entière sous vos yeux.

(Ici le rapport reproduit la lettre de Mgr l'archevêque de Paris.)

Cette lettre reçut sur-le-champ du gouvernement l'accueil qu'elle méritait, et, par suite, le projet de loi qui

1. Rapport de M. le comte de Melun.

vous est en ce moment soumis fut préparé et signé par le ministère antérieur à celui du 24 mai.

Cette proposition ne pouvait en elle-même soulever aucune objection de principe. Elle a trouvé au sein de la commission une approbation presque unanime, et on lui a seulement adressé quelques critiques de détail auxquelles il nous sera facile de répondre.

Un de nos collègues, trop préoccupé peut-être de ce qui s'est passé dans la journée du 18 mars 1871, a regretté que la colline de Montmartre ne devînt pas l'emplacement d'une citadelle intérieure, pouvant dans les mauvais jours servir de réduit à l'armée ou au gouvernement. Nous nous bornons à constater que l'autorité militaire, seule compétente en pareille matière, n'a jamais paru partager ce sentiment.

Un autre de nos collègues a reproché au gouvernement de n'avoir pas procédé à l'enquête administrative qui, d'après l'article 3 de la loi du 3 mai 1841, devrait précéder la déclaration d'utilité publique.

Sans doute, en faisant une loi pour un cas particulier, l'Assemblée pourrait dispenser de l'application d'une prescription générale. Mais cette raison ne nous a pas suffi, car s'il s'agissait de porter réellement atteinte aux principes qui ont inspiré le législateur de 1841, nous sommes certains que la religion, qui ne cesse d'enseigner et de propager le respect des lois, ne chercherait nullement à s'affranchir de la règle commune. Nous nous sommes donc assurés que cette première enquête n'était pas nécessaire, qu'elle avait été omise à dessein, et, que, dans l'espèce présente, elle n'avait pas de raison d'être.

En effet, l'article 2 de la loi du 2 mai 1841, qui énumère avec la plus grande précision les formes exigées pour que les tribunaux puissent prononcer l'expropria-

tion, n'y comprend nullement cette enquête, et la jurisprudence constante du conseil d'État et de la cour de cassation (1) établit qu'elle n'est qu'un document destiné à éclairer l'administration, mais qu'elle n'est pas nécessaire pour la validité de la déclaration publique. Il est reconnu qu'en cas d'urgence le gouvernement peut s'en passer. Il l'a fait en 1844 (2) pour un essai de chemin de fer atmosphérique. L'Assemblée l'a fait aussi très-récemment pour un des embranchements à ajouter au réseau de la compagnie de l'Est.

J'ajoute que, dans le cas spécial qui nous occupe, cette enquête, qui n'est pas indispensable, n'aurait eu aucun but. La forme même dans laquelle elle est ordonnée, le choix des principaux propriétaires et négociants qui composent la commission, l'obligation d'indiquer la dépense de l'entreprise et le tarif des droits dont le produit pourrait être destiné à couvrir les frais des travaux, tout fait voir, à n'en pas douter, qu'il s'agit, surtout ici, du point de vue financier, et que l'on consulte le public pour savoir si les avantages de l'entreprise seront pour lui en rapport avec les sacrifices qui, d'une manière ou de l'autre, lui seront imposés. Or, au point de vue de la dépense, qui consulter, puisque l'église de Montmartre ne demande rien à personne, ni à l'État, ni au département ni à la ville ? Au point de vue des avantages, qui ne faudrait-il pas consulter, puisqu'il s'agit d'une œuvre nationale? Et quand on ouvrirait des registres partout, qui oserait protester contre la liberté de bâtir à ses frais un temple à Dieu et de prier pour la France ?

La ville de Paris, qui jouira plus directement de cette

1. Arrêts de la Cour de cassation du 25 août 1841 et du 14 décembre 1844.

2. Loi du 5 août 1844.

église nouvelle, ne sera même pas troublée dans l'ordonnance de ses plans et de ses édifices, puisque la colline de Montmartre a été désignée par elle pour recevoir un monument, et que l'article 2 du projet de loi décide que l'emplacement précis de la construction sera déterminé d'accord avec le préfet de la Seine.

Enfin, quant aux propriétaires du terrain qui pourront être atteints par l'expropriation, ils auront toute liberté de défendre leur intérêt, non pas dans l'enquête administrative qui ne les concerne point, et qui d'ordinaire ne fixe même pas le tracé définitif des travaux, mais dans l'enquête parcellaire ordonnée par l'article 2 de la loi de 1841, et par l'article 4 de la présente loi.

Vous le voyez, la première enquête n'avait pas de raison d'être, et nous n'avons pas pu la réclamer, ce qui eût été de notre part un blâme immédiat à l'adresse du ministère actuel aussi bien qu'à celle du ministère qui l'a précédé.

Reste une dernière objection : l'archevêque de Paris ne figure point parmi les personnes au profit desquelles l'expropriation peut être prononcée. En le constituant propriétaire d'un édifice privé, on s'exposerait à voir cette église fermée au public, et, pour que la volonté des souscripteurs qui la bâtiront soit à jamais respectée, il serait plus prudent d'en faire, sinon une paroisse, du moins une chapelle de secours.

Or, il est établi par la jurisprudence que l'énumération faite par la loi, des personnes au profit desquelles l'expropriation a lieu, le plus souvent n'est nullement limitative; que le droit d'expropriation pour cause d'utilité publique peut être invoqué par une association syndicale, quand il s'agit de redresser un cours d'eau ou de dessécher un marais ; par un conseil de fabrique, quand il s'agit de construire une église. Il peut donc l'être par l'ar-

chevêché, qui est un établissement public et qui à ce titre a toujours eu le droit de posséder. En réalité, ce qui justifie le privilége de l'expropriation, c'est moins la qualité de la personne ou de l'association chargée du travail, que le but du travail lui-même. Il faut que ce travail soit vraiment d'utilité publique. Toute la question est là.

Est-elle d'utilité publique l'église que l'archevêque de Paris propose d'élever sur ces hauteurs arrosées par le sang des premiers martyrs, qui, avec la foi, nous ont apporté la liberté et la civilisation, et de ces martyrs d'hier qui sont morts pour défendre et pour sauver la société chrétienne?

Est-il d'utilité publique d'effacer, par cette œuvre d'expiation, les crimes qui ont mis le comble à nos douleurs ?

Est-il d'utilité publique d'appeler sur la France, qui a tant souffert, la protection et la miséricorde de Celui qui donne à son gré la défaite ou la victoire ?

La réponse de l'Assemblée ne saurait être douteuse.

Je le sais, il est des hommes qui prétendent que l'État doit demeurer étranger à tout acte religieux ; il en est d'autres qui vont plus loin et qui déclarent que la religion est la plaie du monde moderne.

Mais, en présence de ces négations téméraires qui achèveraient, si elles pouvaient, la ruine de notre pays, la conscience publique, menacée dans ce qu'elle a de plus cher, dans sa foi et dans son patriotisme, se soulève et proteste de toutes parts par des manifestations dont il est impossible de méconnaître le caractère spontané, généreux et désintéressé.

L'Assemblée ne saurait rester indifférente à ce mouvement qu'elle n'a point provoqué, mais qu'elle est obligée de constater ; préoccupée de rendre à la France le rang

qui lui appartient, désireuse de relever nos mœurs, nos caractères, nos institutions, notre armée, elle ne peut que saluer avec bonheur le réveil de cette activité religieuse qui, pour un peuple, est le premier élément de force, de grandeur et d'indépendance.

La souscription nationale pour l'église du Sacré Cœur atteste ce réveil qui doit nous remplir d'un patriotique espoir. L'Assemblée nationale voudra, comme l'archevêque de Paris en témoigne le désir, s'associer à cette construction d'utilité publique.

S'il s'était agi d'une simple chapelle de secours ou d'une paroisse, c'est-à-dire d'un travail de moindre importance, un décret aurait suffi. L'Assemblée intervient donc pour établir que le projet qu'on nous propose de réaliser intéresse le pays tout entier. Afin qu'aucun doute ne puisse s'élever plus tard sur la destination de ce monument, et pour bien marquer le caractère de cette église « élevée au Dieu de paix et de miséricorde par les offrandes volontaires recueillies dans tous les diocèses, » et ouverte à jamais aux fidèles de toute la France comme les églises de sainte-Geneviève et de Saint-Denis, nous avons l'honneur de vous proposer, d'accord avec le gouvernement, de faire entrer dans l'article premier de la loi, les termes mêmes de la proposition faite par l'archevêque de Paris.

Dans les articles suivants nous ne faisons que reproduire le texte primitif du gouvernement.

Nous avons reçu un amendement par lequel l'honorable M. de Cazenove de Pradine vous propose de décider qu'une députation de cinquante membres, nommés au scrutin de liste, assistera à la pose de la première pierre de l'église Montmartre.

La commission n'a pas cru devoir examiner, comme article additionnel au projet de loi, cette proposition

qui constitue plutôt une résolution qu'une mesure législative.

En la reproduisant sous la forme de résolution, son auteur est sûr de rencontrer la sympathique adhésion des membres de la commission.

Loi votée par l'Assemblée nationale le 24 juillet 1873.

Art. 1er. Est déclarée d'utilité publique la construction d'une église sur la colline de Montmartre, conformément à la demande qui en a été faite par l'archevêque de Paris, dans sa lettre du 5 mars 1873, adressée au ministre des cultes. Cette église, qui sera construite exclusivement avec des fonds provenant de souscriptions, sera à perpétuité affectée à l'exercice public du culte catholique.

Art. 2. L'emplacement de cet édifice sera déterminé par l'archevêque de Paris, de concert avec le préfet de la Seine, avant l'enquête prescrite par le titre II de la loi du 3 mai 1841.

Art. 3. L'archevêque de Paris, tant en son nom qu'au nom de ses successeurs, est substitué aux droits et obligations de l'administration, conformément à l'article 63 de la loi du 3 mai 1841, et autorisé à acquérir le terrain nécessaire à la construction de l'église et à ses dépendances, soit à l'amiable, soit, s'il y a lieu, par la voie de l'expropriation.

Art. 4. Il sera procédé aux mesures prescrites par les titres II et suivants de la loi du 3 mai 1841, aussitôt après la promulgation de la présente loi.

TABLE.

Ier SERMON.

Panégyrique de la B. Marguerite-Marie Alacoque . . 1

LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

CONSIDÉRÉE COMME LA DÉVOTION CATHOLIQUE DES DERNIERS TEMPS.

IIe SERMON.

Objet de la dévotion au Sacré Cœur 31

IIIe SERMON.

La dévotion au Sacré Cœur est un acte de foi . . . 47

IVe SERMON.

La dévotion au Sacré Cœur est un cri d'espérance. . 69

Ve SERMON.

La dévotion au Sacré Cœur est un élan d'amour. . . 87

VIe SERMON.

La dévotion au Sacré Cœur est une œuvre d'expiation . 101

VIIe SERMON.

La dévotion au Sacré Cœur proposée aux justes des derniers temps. 121

VIIIe SERMON.

La dévotion au Sacré Cœur convertira les pécheurs des derniers temps. 141

LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

CONSIDÉRÉE COMME UNE DÉVOTION FRANÇAISE.

IXe SERMON.

De la dévotion de la France au Sacré Cœur. . . . 157

Xe SERMON.

De la dévotion de la Franche-Comté au Sacré Cœur. . 173

XIe SERMON.

Les espérances de la France à l'école du Sacré Cœur. 189

XIIe SERMON.

Amour de Jésus pour la France 203

XIIIe SERMON.

Les expiations de la France figurées par la prière de la Chananéenne 217

XIVe SERMON.

Les expiations de la France figurées par les humiliations de la femme adultère 233

XVe SERMON.

Les expiations de la France figurées par les sacrifices de Madeleine 245

XVIe SERMON.

La résurrection de la France figurée par la résurrection de Lazare 265

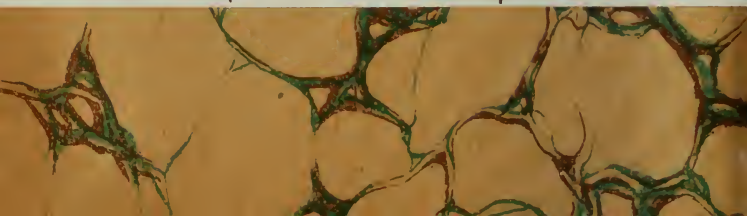
PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I. Les précurseurs de la dévotion au Sacré Cœur. . 291
II. Lettre sur le pèlerinage franc-comtois à Paray-le-Monial 305
III. La journée du 29 juin à Paray-le-Monial . . . 316
IV. Rapport de M. Keller sur le projet de construction d'une église à Montmartre, dédiée au Sacré Cœur. 333
Loi votée par l'Assemblée nationale le 24 juillet 1873. 347

Tréport.— Imp. Victor Serant.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due



a39003 010929965b

BESSON, LOUIS FRANCOIS
SACRE COEUR DE L.HOMME

10 DESSINS
4 Francs.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 06 06 12 5